

PAR LE VENT DES STEPPES ET LA MAREE DES OCEANS

(Chroniques d'un Héros Ordinaire)

Le premier enjeu de l'art de l'épée est la fusion entre l'homme et l'épée: Si l'épée et l'homme ne font qu'un, alors un simple brin d'herbe devient une arme.

Deuxième enjeu : que l'épée soit dans le coeur et non à la main. Le souffle de l'épée suffit à tuer l'ennemi à 100 pas, même à mains nues.

L'ultime enjeu du chevalier est de n'avoir aucune épée ni à la main, ni dans le coeur. C'est d'embrasser toute chose par la pensée. Alors il cesse de tuer et apporte la paix.

Zhang Yimou, « Hero »

Introduction – Notes de l’auteur

Avant que vous puissiez réellement débiter la lecture de cette aventure, je me permettrai de m’accaparer de quelques lignes, qui, je pense, pourront expliquer un peu mieux comment cette aventure est née.

Lors de nombreuses conversations avec des membres de notre bien-aimé forum, il en est venu la question de la notion du bien et du mal, de la liberté ou non du héros d’un Livre dont VOUS êtes le Héros. Finalement, ce qui embêtait beaucoup de gens, est de jouer une « coquille vide », qui menait une guerre contre les Forces du Mal, et finalement ne s’attendait pas à réfléchir à lui.

Cette conversation m’a donné l’envie d’écrire cette Aventure. Comme vous le remarquerez, le héros que vous incarnez est extrêmement doué, il peut être encore plus que vous le voulez, mais foison de connaissances ne font qu’exacerber sa blessure et sa recherche d’identité. Attention à ne pas plonger donc, mais prenez donc le plaisir de choisir les compétences une à une, pour changer la direction de la lecture.

Comme vous le remarquerez exactement, il y aura pas (ou peu) de hasard : pas de lancer de dés, pas de points de vie. Nous savons d’ores et déjà que le héros commence en vie et terminera son aventure en vie. Le but final de cette aventure est de faire partager un peu de « philosophie » (que je mets en guillemet, si l’on veut bien croire ma note catastrophique à mon baccalauréat) et un voyage dans un pays inconnu, parsemé d’une narration la plus travaillée possible. Finalement ce que vous lirez n’est pas une AVH, mais un roman interactif, un peu limité, et touchant à des éléments de réflexion.

Beaucoup de personnes viendront certainement se plaindre de la platitude, voire de la nullité d’une telle initiative. A ces gens-là je répondrai simplement que c’est un projet qui me tenait à cœur, et à mes yeux a autant d’importance qu’un Six-Pierres ou une Chronique de Los Angeles.

Un dernier point, pour éviter toute confusion : on fera souvent référence aux Trois Royaumes. « Guerre des Trois Royaumes » est un terme souvent exposé dans l’aventure « Mercenaire » de Sombrecoeur, où l’on incarne également un Mercenaire. Il est donc à noter que ces deux aventures sont radicalement différentes, puisque « Mercenaire » s’emploie plutôt pour des luttes épiques et relativement violentes, là où « Par le vent des steppes et les marées des océans » est plutôt orientée réflexion, voire du lyrisme.

R.T

Présentation

Vous êtes un mercenaire. Vous n'avez pas de pays, pas de nation, pas d'appartenance, pas d'allégeance. Les rois qui ont posé la main sur votre épaule ne vous ont jamais adoué ; ils ont seulement demandé à leur trésorier de vous tendre une bourse remplie de pièces d'or, et vous êtes parti, poliment, en vous inclinant, et ne revenant que si l'on vous promet d'autres merveilles et richesses.

Vous êtes payé par celui qui paye le mieux. Vous avez des principes de richesses et de choix, mais jamais de sacrifice. Si vous acceptez d'aller chasser un loup pour un village de paysans indigents qui n'ont que leur repas à vous offrir, c'est que vous n'avez rien de mieux à trouver en ce moment.

A vous seul vous avez tué des milliers d'hommes au combat, avant de vous prendre une seule égratignure. Vos cris ont paralysé des centaines de recrues, et les hallebardes et les flèches semblent magiquement s'éloigner de vous au dernier moment. Vous maîtrisez l'art des Cinq Eclairs, et les sabres fusent devant vous, reflétant la lumière du soleil mort, pour trancher os et chair pour l'éternité. Lorsque vous vous battez, vous faites un seul avec la lame ; le fer est le prolongement de votre esprit. Vous entendez briller votre âme dans le miroir clair et froid du métal, tandis que miroite le son tranchant de vos armes dans toutes les cellules de votre corps. La limite du corps et de la lame n'existe plus ; vous êtes un pion dans la guerre, un pion décisif, mais vous l'ignorez, car ce qui compte, c'est l'honneur de toujours faire mieux.

Biographie

Les qualificatifs suivants déterminent les éléments qui ont surgi lors de votre passé. Ces traits, référant votre puissance et votre prestige pendant que vous étiez un véritable héros de la guerre, auront des répercussions sur votre comportement, aussi bien par des événements passés que par les réflexes que vous avez acquis.

Notez que vous pouvez choisir **jusqu'à quatre traits du passé**. Vous pouvez également refuser de prendre ces traits et de n'en choisir **AUCUN**. Notez que cela ne mettra pas en péril votre mission, mais rendra le personnage que vous incarnez plus fade.

Amour Disparu : Vous avez aimé une femme qui portait le nom de Souffle d'hiver, et qui était la fille d'un aristocrate. Souffle d'hiver est morte il y a de cela un an, et cet événement vous a beaucoup marqué, et est sûrement la raison de votre désir de prendre votre retraite de héros.

Artiste : vous savez jouer divers instruments à cordes. Vous rédigez avec merveilles poèmes lyriques et épiques, et le public s'extasie aussi bien devant vos rimes que vos pas de danses. Les danseuses se battent pour vous choisir comme partenaire, et elles ont raison : vous faites chavirer leur cœur avec la grâce que vous amenez au geste.

Ecclésiaste : vous avez suivi votre formation dans un monastère, où vous avez appris l'art du combat à mains nues comme au sabre. Parallèlement à cet apprentissage, les moines vous ont appris les noms des Dieux et vous ont enseigné l'art de communiquer avec ces entités divines. Vous êtes renommé comme étant un prêtre juste et sage.

Maître d'armes de caserne : Suite à votre succès aux armes, l'un des barons vous a demandé d'apprendre l'art des armes à une de ses légions. Vous avez donc eu sous votre commandement une centaine d'hommes à qui vous avez appris toute la connaissance de votre art de la guerre.

Maître d'armes particulier : Plusieurs disciples sont venus vous voir un jour pour vous prier de vous apprendre les armes. Après avoir écouté longuement leur histoire, vous avez décidé d'accepter leur requête. Ces apprentis ne vous égaleront sans doute pas dans votre art de manier l'épée, mais ils sont les dignes successeurs du titre de Héros.

Mystique des arcanes mineurs : vous avez appris les sorts lors de votre adolescence pour compléter votre statut de héros. Vous connaissez bon nombre de sortilèges, tel que déclencher la furie d'une rivière, lancer des globes de feu ou soigner les blessures profondes.

Mystiques des arcanes majeurs : Vous avez approfondi votre connaissance des sorts, et avez exécuté des enchantements beaucoup plus puissants, comme invoquer une escouade de squelettes ou provoquer un incendie de forêt. Vous ne maîtrisez ce trait que si vous êtes déjà Mystiques des arcanes majeurs.

Stratège : l'un des barons qui vous a engagé ne vous a pas demandé d'aller au front, mais d'utiliser votre connaissance de la guerre et des champs de bataille dans la tente des généraux. Lors de cette guerre vous avez étudié les plans, les forces et les faiblesses des unités ennemis, qui sous vos yeux ne paraissaient que des épingles colorées sur une carte.

Psychologie

Vous pouvez choisir d'être juste (Bon Fond) ou d'avoir un comportement beaucoup plus égoïste (mauvais fond). Le choix de ces traits de psychologie est unique : vous ne pouvez pas posséder les deux traits suivants. Si vous n'en choisissez aucun, vous êtes naturellement neutre. Notez que le choix du trait de psychologie n'influe pas sur les traits du passé : ils ne comptent pas parmi les trois traits que vous pouvez choisir.

Bon Fond : vous êtes un homme valeureux et juste. Vous avez toujours choisi de suivre la loi imposée, et respectez les plus faibles, les malades, les handicapés, les femmes et les enfants. Vous ne faites preuve d'aucune cruauté. Cependant, passent devant les principes du mercenaire : si vous devez résoudre un contrat et qu'un obstacle se présente devant vous, vous ferez tout ce qui est en votre pouvoir pour éviter de le tuer. Si vous optez pour ce trait, vous ne pouvez pas choisir **Mauvais Fond**.

Mauvais fond : vous êtes radicalement mauvais et obscur. Vous acceptez les contrats sans doute pour le goût du sang, de la cruauté et du massacre. Vous ignorez la notion du bien et refusez de porter de l'aide aux plus démunis. Si vous optez pour ce trait, vous ne pouvez pas choisir **Bon Fond**.

La Retraite du Plateau doré

Le sommeil a été très léger cette nuit, aussi léger qu'un vent frais soufflant sur les cimes enneigées, tellement léger qu'il fut palpable, transpercé par les idées noires. Le sifflement d'un moustique narquois vous procura une intense sensation de malaise. Malgré vos paupières qui pèsent bien lourds, et vos membres qui tremblent de froid, vous ne bougez pas alors que le petit matin poind enfin à travers la fenêtre. Vous respirez cet air glacé, lourd, chargé en particules de neige. Car tel est l'étrange plateau doré : alors que la neige et la glace tombe sur ce lieu situé à des lieues d'altitude, il semblerait que la température ne baisse pas, et que l'on peut se promener dans une légère chemise en coton.

La salle dans laquelle vous tentez vainement de vous reposer depuis des nuits prouve sa morosité par-delà ses murs; les tapisseries sont de couleur beige et ne rendent pas bien la lumière qui filtre par la fenêtre. Votre dos est bien endolori par la rudesse du matelas poussiéreux sur lequel il repose. La seule preuve de luxe est une théière dont l'eau contenue demeure brûlante malgré toute la nuit passée dans le froid. Vous vous levez d'ailleurs pour vous servir une tasse de thé, et ne pouvez réprimer le besoin de vous agenouiller et d'exécuter les gestes dignes d'une cérémonie. Vous esquissez un petit sourire espiègle du coin des lèvres, avant d'y porter le récipient brûlant. Vous manquez de vous ébouillanter le palais et la langue. Combien de fois cette nuit avez-vous bu cette mixture, composée d'eau de source de montagne, de thé, et de feuilles de plantes aux apaisantes vertus curatives ? Vous ne trouverez pas le sommeil, malgré les vaines tentatives. Et vous savez parfaitement pourquoi.

La Guerre... La grande guerre a commencé. Vous frémissez encore à l'idée de songer que les trois Royaumes se sont déclarés la guerre il y a de cela plusieurs jours. Les messagers ont couru, ont traversé les steppes et les plaines. Sur leur monture, vêtu de leurs chauds vêtements de laine, avec pour unique bagage des rouleaux de parchemin sur lequel était indiqué le nom de héros, ainsi que la prime qui leur serait offerte et avec laquelle ils devaient négocier durement s'ils veulent obtenir des commissions en échange de chevauchées nocturnes et orteils gelés dans les froides landes.

La Guerre a sonné, les messagers sont envoyés. Vous vous approchez de la fenêtre, tirez vigoureusement le lourd panneau pour mettre un pied nu sur le balcon de bois humide par la fine bruine qui coule depuis plusieurs heures. Vous vous accoudez sur la rambarde, et imaginez, à des milliers de kilomètres, les cavaliers, hallebardiers, maître de guerre, arbalétriers, archers, mages, nécromants, invocateurs, prêtres de toute divinité, se préparer, la gorge serrée, dans les casernes, en songeant à leurs proches, parents, femme, enfants, et qu'ils ne verront sans doute pas à l'issue de cette absurde bataille.

Mais le pire, c'est que vous, héros, serez sollicité par tous les messagers : il ne faut pas vous leurrer, plus d'une fois votre présence a pu faire pencher la balance favorablement auprès des entités que vous représentiez, et que vous choisissiez non seulement grâce à leurs arguments pécuniaires que la renommée qu'elles auraient pu vous apporter, et qui serait la promesse d'un contrat bien plus onéreux. La

richesse et la possibilité d'être plus riche encore. Vous en riez auparavant ; et aujourd'hui se sont des gouttes salées qui coulent du coin de vos yeux alors que vous regardez le disque solaire se lever, illuminant l'une des journées les plus longues de votre vie.

Rendez-vous au **1**.

1

La première heure vient à peine de sonner alors que vous attachez vos cheveux huilés derrière votre tête. Vous vous regardez devant le miroir, l'air hagard, et la barbe hirsute qui a poussé depuis trois jours, sans que vous n'ayez pris le loisir de la couper pour vous rendre plus présentable. Lentement, vous passez la main sous votre menton, sentant le doux picotis de vos poils chatouiller agréablement vos doigts, et estimez d'un air satisfait que vous n'avez pas à vous raser. Certes, vous avez une apparence un peu plus négligée, mais vous pouvez vous autoriser cette fantaisie alors que vous signez sous le nom du héros, du "Héros !" vous exclamez-vous à haute voix. Votre voix grave se répercute entre les murs de la chambre minuscule de votre retraite, et à l'intérieur de votre crâne. Vous avez un pincement douloureux, et vous réalisez très vite pourquoi : vous êtes seul, tout seul dans cette retraite. Il n'y a plus rien, le silence, la solitude. Même la solitude ne semble plus vouloir de vous, et c'est la raison pour laquelle vous sentez la mélancolie pénétrer au plus profond de votre âme, déposer une couche de givre sur le cœur comme pour l'anesthésier des mille blessures qui saignent et vous font souffrir. Vous fermez les yeux, tentant d'ignorer les souvenirs qui fusent vers vous, le sang qui a coulé, les visages qui se sont tendus vers vous avec un regard supplicateur, et qui ont disparu sous votre coup de sabre vengeur et salvateur.

Fièrement, vous levez les yeux, croisez le regard avec votre double dans le miroir, et vous ignorez les larmes. Vous êtes un guerrier, vous avez eu le cœur aguerri, et ses blessures doivent demeurer plus cachées que les cicatrices qui jonchent vos avant-bras et vos joues. Vos cheveux en arrière rendent votre visage plus dur, mais surtout pour signification que vous vous apprêtez à porter le casque, signe d'un départ imminent vers la guerre.

Mais au fond... bien sûr, c'est ridicule. Si vous vous donnez tant de mal pour paraître présentable, c'est que votre réputation est en jeu. Mais quelle est cette situation ? Vous refusez de repartir à la guerre, il le faut ! Vous avez tant perdu par toutes ces batailles, et si vous avez pris cette retraite, c'est pour réfléchir quant à votre condition. Et durant l'année complète où vous vous êtes coupé du monde politique et diplomatique, les larmes sont venues et vous avez trouvé des raisons absurdes à votre vie, des raisons absurdes quant à continuer à vivre avec ce passé douloureux et sanguinaire. Alors il faut que vous résistiez à ces messagers, la tête haute, que vous leur dites non, et que vous leur expliquiez, une bonne fois pour toute. Et que vous vous fournissiez une réponse à vous-même. Surtout à vous.

La retraite que vous payez s'appelle le Plateau Doré, du nom du plateau géographique qui se trouve à deux mille mètres d'altitude. Il y a un chemin facile d'accès, mais très long : deux bonnes journées permettent d'y monter. Le Plateau Doré était autrefois un refuge pour les voyageurs, mais aujourd'hui, de nouvelles voies permettent des trajets plus courts et moins dangereux. Alors que la propriétaire des lieux, Madame Cristal de Frêne, allait mettre clé sous la porte, vous êtes venu et lui avez proposé d'être l'unique locataire, avec des prix élevés. Après tout, vous aviez les moyens, après toutes les batailles que vous avez menées. Depuis, vous habitez au Plateau Doré, et Madame Cristal de Frêne, accompagnée de son fils Cheval de Foudre et sa fille Eau de Roche, de deux serviteurs et d'un esclave, vous servent comme un roi, préparent votre chambre, chauffe votre bain et vous

font la cuisine. Le soir, vous discutez philosophie avec madame Cristal de Frêne, puis vous jouez aux Echecs d'Hemmonie avec son fils ou interprétez des chants à deux voix avec sa fille alors qu'elle joue d'un instrument. Pendant deux mois, vous avez également appris à Yourin l'art de se défendre contre des gourdins, car en descendant au village pour acheter des légumes, il s'était fait rudoyé pendant longtemps par des malfrats qui lui volèrent son argent. Depuis que vous lui avez appris la défense, il paraît beaucoup plus sûr de lui et ne manque pas de vous remercier au moins cinq fois par jour, en remerciant les dieux d'avoir permis à un Héros de lui avoir enseigné les techniques. Et chaque fois qu'il le fait, vous lui sommez gentiment de se taire, à la fois touché par sa gentillesse et son honnêteté, mais surtout par la culpabilité d'avoir trahi ce que vous voulez : cesser de vous battre et de semer le mal.

Pour finir de vous préparer, vous choisissez l'un des vêtements qui pendant dans votre garde-robe. Quand vous êtes arrivé, vous n'aviez que quelques tuniques, mais vous avez envoyé Yourin et son confrère, Poussière d'Ebène, simplement surnommé Poussière, aller vous chercher régulièrement de quoi égayer un peu vos tenues. Vous optez aujourd'hui pour une chemise en lin, recouverte d'une petite toile luisante verte aux reflets dorés, et aux épaulières de cuir teintées de rouge. Les braies apportées s'y accommodent très bien, et recouvrent des chaussettes chaudes qui vous montent jusqu'aux genoux.

Avant de partir, vous hésitez un instant, puis vous attrapez votre ceinture sur laquelle est fixée deux fourreaux, puis vous ouvrez un coffret en bois et sortez deux longues épées à la lame légèrement recourbée. Vous les admirez sans rien dire, repensant à ce qu'elles représentaient pour vous. C'est comme si vous vous étiez séparé de deux bras mécaniques depuis un an, et que vous les regardez avant de les remettre à vos côtés. Vous vous sentez moins handicapé, mais beaucoup plus fragiles. En les rangeant dans leurs fourreaux, les battements s'accélérent pour la première fois depuis bien longtemps.

Alors que la première heure du matin s'entame, vous vous approchez du jardin et rencontrez Cheval de Foudre. Après les salutations adéquates entre un voyageur et un hôte (bien que vous habitez en fait ici depuis un an, vous vous considérez par principe comme un client, et madame Cristal de Frêne, si la folie d'éviter des pièces d'or lui prend, peut vous jeter hors de chez elle si elle vous trouve malotru), vous lui demandez de servir votre petit déjeuner dans le parc.

Vingt minutes à peine plus tard, il vous apporte sur un chariot des plats en porcelaine contenant des pâtés de porc et de basilic, avec une sauce sucrée, une épaisse omelette aux oignons et au boeuf, une soupe de nouilles, ainsi que de la pâte d'amande et de coco et une boisson chaude énergisante. Vous terminez à peine votre repas, en le savourant sous la fraîcheur des plantes et du jour qui se lève, que vous entendez un bruit caractéristique : le portail principal vient de grincer.

Vous savez que c'est pour vous : personne n'est monté ici, et la famille de Madame Cristal de Frêne emprunte une petite porte. Les premiers messagers sont arrivés. Rendez-vous au **48**.

2

Vous vous taisez, presque essoufflé. Vous avez parlé pendant près de deux heures.

Eau de roche a cessé de jouer de son instrument depuis longtemps, et que vous levez les yeux à elle, elle porte sur son visage comme le masque d'une personne surprise par tout ce que vous avez vécu. Ses petits yeux vous fixent d'un air de curiosité, tandis que sa bouche entrouverte filtre une petite respiration limpide. Vous vous resservez une nouvelle fois d'un peu de thé pour apaiser votre gorge sèche.

- Tu sais tout, maintenant je t'ai tout raconté. Tu sais pourquoi j'ai douté, tu sais pourquoi je me suis mis à réfléchir de ma condition. Tu sais pourquoi j'ai quitté les miens, tu sais tout ce que j'ai vécu. Tu sais pourquoi mon coeur a cessé de battre pour saigner, et pourquoi il a cessé de saigner pour pleurer.

- Qu'allez-vous faire, monseigneur, dit-elle, alors qu'elle s'approche de vous.

Eau de roche hésite un instant, puis elle tend la main pour la poser sur votre poignet. Vous sentez la douceur de sa paume, lisse et blanche, comme du marbre, froide, et pourtant elle semble vous prendre dans une infinie tendresse, comme du coton soyeux. Vous frémissez l'espace d'un instant.

- Je l'ignore. J'ai vécu pour cette guerre ; je veux dire que cette guerre serait le but ultime de ma vie, la fin des Trois Royaumes. La place que je prendrai aura une importance capitale, si ce n'est décisive quant à l'issue de cet affrontement. Depuis des milliers d'années que les Trois Royaumes existent... il ne restera plus qu'un Royaume Unique, un seul Royaume digne de ce nom. Tous les gens devront poser leurs genoux devant leur souverain légitime, y compris ceux qui ne l'ont jamais accepté. Dans quelques dizaines d'années, les enfants auront oublié les rancœurs de leurs parents, ils auront oublié leur origine, ils auront oublié leurs racines. Ils naîtront et vivront peur leur seul roi, et l'adoreront. Mais pendant vingt ans, il y aura des haines et des dissensions, des gens qui sauront mis en esclavage. Et les enfants des serfs subiront de plein fouet leur ascendance, juste parce qu'ils sont nés de parents qui ne vivaient pas dans le royaume où le roi unique était souverain d'un tiers de ce continent immense. Et je ne parle pas des Barons, cent fois maudits.

- Alors tu vas repartir à la guerre ?

Vous ne soulignez plus le tutoiement de Eau de Roche. En quelque sorte elle vous considère comme un égal, ce qui vous reconforte. Vous n'êtes plus un mercenaire sanguinaire qui a trouvé sa retraite au Plateau doré, mais un être humain qui a de l'expérience et qui parle à celle qui pourrait être sa jeune soeur ou sa nièce.

- C'est un souhait... Mais cela signifiera que ma vie a une signification. La seule signification qu'elle ait pour le moment, c'est celui de suivre le fil de l'épée. Et sur tout ce que j'ai douté... si je participe à cette guerre, l'épée sera la seule préoccupation que j'aurai vécue. Ce n'est pas ce que je veux, je n'ai pas vécu pour mon épée, tant de personnes sont mortes, tant de personnes ont quitté ce dont à quoi ils étaient destinés, pour m'apprendre qui j'étais vraiment, et je ne suis pas que le porteur d'une épée. Aujourd'hui j'ai un titre, et une réputation, et par de ce titre, je dois pouvoir embrasser le monde, et montrer la vérité telle que je suis.

Malheureusement... je ne l'ai pas trouvée.

Vous levez les yeux vers Eau de Roche.

- Chère enfant... dis-moi ce que je dois faire.

- ... Ce n'est pas à moi de choisir.

- Tu as un regard objectif sur ma carrière. Je suis perdu. Dis ce que tu en penses.

- Je ne suis là que pour servir les gens, soigner leurs blessures et leur jouer de la musique. La violence n'est pas ma vie. Et de ce que j'ai entendu de ta vie... je dirai que tu devrais ne pas y aller. Mais c'est de mon point de vue de pacifiste.

Vous baissez les yeux pour réfléchir. Elle a sans doute raison. Soudainement, vous entendez un cri, comme une alerte. C'est Poussière d'Ebène qui vient de rentrer.

- Monseigneur ! Monseigneur ! Crie-t-il à votre attention.

- Qu'il y a-t-il ?

- La guerre... les Royaumes se sont déclarés officiellement la guerre.

Vous serrez les poings. Ca a donc commencé. Votre décision n'est toujours pas prise, et cette fichue guerre qui commence de sitôt... Vous aviez un an pour réfléchir, et toujours pas de décision n'a été prise.

- Trois hommes sont à l'entrée, ajoute-t-il. Vous devez les voir.

Vous vous levez, époussetez vos vêtements.

- Eau de Roche, rentrez dans votre chambre. Faites-vous la plus belle que vous pouvez. Ce soir, quand je dînerai, ce sera peut-être la dernière fois. Je veux que vous soyez la femme la plus belle que je n'ai vue depuis des années.

Eau de Roche disparaît, et vous vous apprêtez à suivre Poussière d'Ebène quand un pressentiment vous prend. Vous levez les yeux... Vous êtes persuadé d'avoir vu une ombre se déplacer à l'étage.

Si vous voulez suivre votre intuition, rendez-vous au **15**.

Cependant, vous savez qu'il n'est point courtois de faire attendre ces trois messagers, aussi si vous voulez les voir, rendez-vous au **52**.

3

Le doute qui persistait en moi me rend à la fois malheureux et émerveillé, mais éveille en moi un nouveau sentiment, un sentiment que j'avais appréhendé auparavant. Je ressentais une colère, une déception, car la fierté d'être un mercenaire disparaît soudainement, s'évade et s'évapore, et laisse place à l'incompréhension et la sensation d'être un pantin dans une partie d'échecs. Je fermai les yeux et tentais de lutter contre ce mal soudain. En un sens, ce doute n'est pas désagréable, il ouvrit en moi une ouverture sur une nouvelle réflexion, une nouvelle philosophie, mais je réalisais soudainement que si je réfléchissais beaucoup trop mon esprit serait emporté.

Flèche s'est approché de moi, et a posé une main amicale. Il semblerait qu'il fasse l'effet d'un sortilège, car j'entendis comme sa voix "Calmez-vous mon ami, laissez-vous guider par la lumière, la vérité", et soudainement vous poussez un hurlement atroce, la colère a repris le dessus, et en l'espace d'une fraction d'une seconde, je dégainais ma lame dans la poitrine de l'homme. Celui-ci pousse un cri d'agonie, et crache du sang avant de s'effondrer sur le sol. Les yeux encore injectés de sang, je me tournais vers Fleur d'Oranger : celle-ci s'était évanouie. La soulevant et la prenant dans les bras, je sortis de la pièce tandis que le petit esclave accourut vers son maître pour le secourir.

Quelques instants plus tard, je fus dehors, et les quatre hommes m'accueillirent avec des hourras et des applaudissements, mais je leur demandais de ne pas faire trop de bruit, car Fleur d'Oranger s'était évanouie. Deux d'entre eux allèrent acheter une carriole et de quoi y attacher les chevaux à des paysans pour que l'on puisse la transporter sans encombre. Durant ce temps, les deux autres me demandèrent

qu'est-ce qui s'était passé. Je pris quelques secondes comme pour reprendre mes esprits, et je vis que cette action qui me permettait de réfléchir avait eu une ampleur différente sur ces hommes, qui considéraient que j'avais participé à un violent affrontement. Je leur avouai alors qu'à peine rentré, j'assassinai cet homme qui avait enlevé leur maîtresse, avant de s'en saisir. Ils furent alors émerveillés et acceptèrent cette version, car elle était très réaliste.

Vous relevez les yeux vers Eau de Roche. Celle-ci tient son instrument et gratte de temps à autre des cordes, mais elle ne vous regarde plus, elle a les yeux dans le vide et des larmes coulent des recoins.

- Je suis désolé, Eau de roche. Vous êtes une jeune fille sensible, au coeur romantique, mais ce n'est que mon histoire que je te révèle. Vous semblez penser que j'aurai préféré écouter le coeur et celui de cette femme et celui de cet homme. Au lieu de cela j'ai transpercé celui du dernier et brisé celui de Fleur d'Oranger, et le mien s'est obscurci plus qu'il ne l'est. Mais ce premier doute, ce doute subtil, il arriva près de vingt ans après que j'eus pris les armes. Il advint au premier moment où la personne ne confronta pas les armes, mais tenta de percer mes faiblesses dès lors que j'étais un mercenaire, écoutant les ordres et les exécutant parce que je sentais que c'était juste. Mais qu'est-ce qui est juste ? Si mon premier doute était celui d'écouter le coeur plus que l'esprit qui propose, et de passer outre les autres, la justice était alors mon second doute.

Rendez-vous au **32**.

4

Je suis revenu sur mes terres d'origine. N'ayant rien à faire, je décidais de prendre une petite retraite, des "vacations" comme l'on dit souvent, pour réfléchir sur ces événements. Finalement, le Baron n'avait pas tort, car j'avais de l'amour pour la nation dont je venais, mais si les forêts brûleraient un jour et les villages se verraient être décimés par la peste, alors je partirai vivre ailleurs. Toujours est-il que j'ai toujours aimé ces montagnes, où j'avais élu domicile. Avec une partie de l'argent que j'avais gagné, j'avais construit une maison, et aussi des domestiques pour l'entretenir. Je ne ressentais aucune amitié pour eux, simplement du respect pour le travail pénible qu'ils effectuaient, et bien que je leur proposais d'augmenter leurs gages car le terrain dont ils devaient s'occuper gagnait en superficie, ils s'estimaient très bien avec ceux qu'ils touchaient en ce moment.

Je profitais alors pour me reposer et panser mes blessures, voir un apothicaire et un sorcier pour faire disparaître de vilaines cicatrices et consommer des potions qui me rendraient plus fort pour quand je reprendrai la route. Je ne m'étais pas aperçu, alors que j'étais en forêt, que des bandits avaient élu domicile dans les alentours. Me sachant de retour, ils furent outrés, car ils songeaient que j'étais chez moi depuis bien longtemps. Effectivement, mes domestiques faisaient vivre la maison, ouvraient les volets et les refermaient le soir, et avaient ordre de répondre aux courriers importants. Le sol n'était jamais sale, et le jardin toujours parfaitement entretenu, si bien que l'on aurait pu croire que je vivais ici depuis des semaines.

Enervés par le fait que j'étais absent et qu'ils auraient pu piller ma propriété depuis longtemps, ils profitèrent que je m'absentais quelques heures pour me rendre sur l'île du Ponant là où vivait un shaman pour mettre en oeuvre ce qu'ils manigançaient depuis des journées. Quand je revins chez moi le sac rempli d'herbes médicinales et de notes prises pendant ses crises de transe, je trouvais ma maison en flammes, alors qu'à la matinée même elle était encore en vie. Mes domestiques m'implorèrent le pardon. Ils avaient été roués de coups et furieusement blessés par des matraques, mais laissés en vie. Sans doute les malandrins avaient-ils espéré que dans un accès de colère, je les aurai achevés, pour n'avoir su protéger ma demeure. Au lieu de cela, je leur donnai de l'argent pour qu'ils aillent se soigner en ville. Ils avaient le pas lent, et n'attendaient sans doute qu'une chose : que je change d'avis et que je les châtie. En traînant du pied, ils allèrent alors en ville, et quand ils furent hors de vue, je ne pus m'empêcher de pleurer devant ma maison. Je me sentis ridicule : ce n'était qu'une maison après tout. Ils avaient pillé mes biens, mais la plupart n'étaient pas gardés ici. J'avais suffisamment de quoi en construire une nouvelle, plus grande, mieux gardée, et si je n'avais pas suffisamment de pécune, je serai allé à l'est et à l'ouest, au nord et au sud pour quémander quêtes et missions, afin de me refaire une fortune.

Il n'empêche que c'était cette bâtisse de briques et de bois que je contemplais, que j'avais bâti de mes mains, et sans m'en rendre compte, je m'étais mis à les aimer. Et je compris alors. Que j'aimais des gens, que j'aimais ce que j'avais fait, les barons que j'avais protégés, les prêtres que j'avais secourus, mais également la fortune que j'avais engrangée, pièce après pièce, et ma maison était le symbole de mon passé, des missions que j'avais remplies avec brio.

Je me fis vengeance moi-même, usant de mes talents de trappeur (ainsi que l'aide de villageois aveugles qui eurent les langues déliées et un brusque accès de vision quand je leur glissai des pièces d'or dans les mains) pour retrouver ceux qui avaient mené ce carnage. Et les tuèrent les uns après les autres.

Et je ne repris les routes que quand j'eusse bâti une nouvelle demeure. Cela me prit un an, mais je pris à mon tour soin de choisir cette fois-ci des gardes, et promis que je ne permettrai pas à mes fidèles domestiques que ma maison soit détruite, sinon quoi ils seraient les premiers à périr sous mon fer.

Quand je fus prêt alors, je sus que l'amour, s'il n'était pas celui porté à une femme, était tout de même moteur de la vie d'un homme, et qu'il fallait savoir que l'on pouvait être affaibli par lui pour mieux le dompter. Sur ces derniers mots, je reçus le jour où j'ouvris ma porte trois missives qui allaient me conduire un peu plus loin sur la réflexion de ma destinée.

Si vous avez choisi de servir la Baronnie de Montchantant, en Reyport, rendez-vous au **59**.

Si vous avez choisi de servir la Baronnie du Téméraire, en Valnord, rendez-vous au **86**.

Si vous avez choisi de servir la Baronnie du Styx, en Etiak, rendez-vous au **13**.

5

- L'étendard flotte toujours, chantonnez-vous. Chantez la récréance, chantez les âmes que nous sauvons, chantez les oiseaux qui brillent quand ils prennent leur envol à jamais vers les horizons lointains. Chantez nos esprits qui ont été sauvés et les vies qui ont été épargnées alors que le bruissement des plumes infimes à jamais résonne dans la soirée du disque solaire orange se couchant à la limite du monde.

- Je suis fasciné par votre érudition, déclare votre interlocuteur, alors qu'il effectue une révérence. Un an, et vous vous souvenez encore du troisième couplet de l'hymne de guerre de notre Baronnie... Dois-je en déduire que vous répondrez favorablement à la demande de mon bien-aimé Baron ?

- Non Messenger. Si je récite cet hymne de guerre, c'est effectivement parce qu'il est resté ancré en moi malgré mon vouloir. Je l'ai entendu chanter maintes et maintes fois, alors que nous survolions à bord du Perroquet d'Argent, la fantastique nef volante du Baron mon employeur, le fortin ennemi qu'il m'avait proposé de détruire. Les marins aériens, car tels sont les noms des cent cinquante hommes qui manipulent cet immense vaisseau, connaissent l'hymne des Terres des Oiseaux d'Opale comme s'il était gravé à même leur cœur, et il le récite pour se donner du courage et mettre leur volonté à l'ouvrage pénible de dresser les voiles ou tirer le gouvernail tremblant sous les bourrasques violentes.

- Je n'ignore pas que vous avez participé à cette escarmouche qui fut certainement la réussite la plus totale de notre Baronnie.

- Dans ce cas vous n'ignorez pas alors que mon esprit de mercenaire a été fragilisé comme le cristal fendu par un coup d'épée de diamant.

- Je... ne... que voulez-vous dire ?

- Alors je vais vous raconter ce qui s'est passé.

En vérité, j'ai participé à plusieurs batailles, en tant que héros pour assister les régiments et détruire grâce à mes deux lames tous les ennemis qui s'opposent à moi. Je me bats facilement le pied à terre, ou au pire des cas sur le dos d'un cheval. Cependant, le Baron, pour cette ultime mission, m'a demandé d'enseigner l'art de la Lance Katarte à ses marins aériens. Il redoutait effectivement, et il était loin d'avoir tort, que ses hommes n'endommagent involontairement son propre navire volant s'ils subissaient une attaque alors que des pirates ou des bandits venaient à assiéger ce vaisseau. Les haches causent des dégâts irrémédiables contre le bois léger dont est fait le pont, car si la coque est solide et renforcée, pour annuler le problème de la masse le pont en lui-même est bien peu résistant. La Lance Katarte est une arme fine, longue, et dont la lame possède une forme étrange, à la fois dentelée et en demi-lune. Cette arme cause très peu de dommage sur la pierre ou le bois, mais perce les armures les plus solides et déchire les chairs en formant des blessures insoignables. Cependant, peu de gens maîtrisent cet art, même minimalement pour utiliser cette arme avec efficacité, car dans les mains d'un novice, elle peut s'avérer vingt fois plus dangereuses pour celui qui la brandit que l'adversaire qu'il affronte. Durant donc les deux semaines qu'ont duré le voyage au-dessus dans les gorges et les canyons, j'ai enseigné, bon gré mal gré sur le sol instable qui n'a de cesse de tanguer, l'art de brandir la Lance Katarte, à cent cinquante hommes entraînés à manipuler la hache de guerre. Quand ils surent tous se battre avec efficacité, ma

mission était terminée, du moins si le Perroquet d'Argent ne sombrait pas lors de cette bataille. Car il devait accoster entre deux fortins situés en altitude qui surplombaient une vallée, et s'ils étaient peuplés d'archers d'élite nous risquions de perdre la bataille.

Alors que je me reposais dans la salle des invités, je surpris une conversation entre le commandant et ses seconds. Selon lui, la meilleure stratégie était de tirer des boulets brûlants à l'aide des deux catapultes situées près de la proue du bâtiment. Malheureusement, comme vous l'avez appris, la nuit suivante le commandant de bord fut assassiné par un espion à la solde de notre adversaire, et alors que sa malchanceuse victime succomba de sa dague empoisonnée, il fut pris à parti par quatre marins aériens, qui, ayant bien appris l'art de la Lance Katarte, l'éliminèrent beaucoup trop aisément et le tuèrent avant même d'avoir eu le temps de l'interroger. Il fut alors question de sa succession. Dans cet ordre spécial de marine volante, il y avait quatre seconds, et aucun ne voulut prendre les responsabilités. Tous étaient très jeunes, une vingtaine d'années certainement, et aucun n'avait réellement commandé le navire de guerre qui flottait dans les nuages. Tous avaient écouté avec passion leur supérieur, sans jamais protester la moindre de ses décisions. Et maintenant que le voilà occis, décidèrent-ils de contester ce choix qui selon eux était immoral ? D'un commun accord, ils voulurent choisir un nouveau supérieur et finirent par choisir... moi. Je fus surpris, car on ne m'avait pas payé pour être chef de guerre, mais les seconds assurèrent que le Baron accepterait d'augmenter mes honoraires une fois revenu. Qu'avaient-ils à perdre de toute façon ? Je leur expliquai que c'était contre mes principes, que je signais pour une mission et n'en remplir aucune autre avant de revenir devant mon commanditaire, mais le mal approchait : impossible de faire demi-tour, nous arrivions à l'entrée des fortins dans une quarantaine de minutes. A contrecœur, je me résignais à accepter, en demandant de prendre temporairement un seul second, qui répondait au nom de Lance Ecarlate. Ce qui signifiait aux yeux des autres que, bien que je sois officiellement le supérieur, je ne l'étais que temporairement, et qu'il y avait de forte chance que Lance Ecarlate devienne le véritable commandant si la mission se soldait par une brillante victoire.

Je pris place sur le haut plateau des responsables, et Lance Ecarlate s'approcha de moi. J'avais les yeux fixés sur les deux fortins, le visage immuable. J'avais les traits serrés, indifférents, et mon cœur était glacé. J'avais froid, malgré la température élevée. Le second s'approcha de moi, s'appuya sur la rambarde, pour regarder au loin au travers des nuages ces deux fortins qui déchiraient, ces deux objectifs. Ils suffisaient qu'ils soient détruits, et nous avions gagné la bataille, car la ville dans la vallée ne pouvait être sauvée. Alors il sembla qu'il réalisa soudainement ce que j'avais réalisé au moment précis où j'avais surpris cette conversation du temps où son supérieur était encore en vie. Toujours indifférent, je devinais du coin de l'oeil sa surprise, puis les coups d'oeil effrayés qu'il me jetait. Il semblait vouloir prendre la parole, mais hésitais à me faire part de ses inquiétudes. Alors pour lui forcer la main, je me tournais vers lui et le regardai fixement, en attendant qu'il veuille bien me le dire.

- Commandant, amorça-t-il. Il me semble que vous avez vu ce qui m'a été dissimulé par la cécité de ma naïveté. Vous avez compris depuis le début la lourde décision

qu'était d'utiliser ces boulets à chaud contre ces fortins. Nous n'étions pas d'accord avec cet avis, car les boulets à chaud pouvaient endommager le navire. Mais maintenant j'ai compris pourquoi feu notre commandant semblait si embarrassé pour les utiliser. Il avait confiance en l'habileté de nos artificiers. Ce dont il avait peur... c'est la ville située en contrebas. La ville devant les fortins est peuplée de pauvres. Mais celle de derrière est peuplée de riches vieillards, et des femmes et enfants destinés à devenir religieux. Ces personnes, situés en aval des fortins, sont des gens innocents, qui ne craignent pas la guerre, qui réclament des amnisties et des cessez-le-feu. Si nous tirons de bien huit cent mètres, et si nous nous trompons de quelques degrés, les boulets éviteront les fortins... et retomberont dans la ville sacrée, là où même se trouvent des femmes et des enfants encore de bas âge. Nous pouvons prédire que presque la moitié de ces boulets tomberont dans la ville, causant des dommages irrémédiables sur les terres dont nous nous apprêtons à envahir. Non seulement il nous faudra réparer de nos propres frais... mais les gens qui seront nos vassaux nous haïront. Je... mon commandant... je crois qu'il faut...

- Ne dites rien, Lance Ecarlate, ai-je annoncé. Ne prenez pas de décision à la légère. Je suis le commandant désormais, et vous ne devez pas réagir, seulement obéir aux ordres que je vais vous donner. Et je vais vous le dire : nous continuerons à attaquer comme mon défunt prédécesseur avait prévu, nous honorerons son ordre et nous détruirons les fortins.

- Mais commandant, ces femmes, ces vieillards, ces enfants...

- Lance Ecarlate, écoutez-moi bien. Pleurez s'il le faut, pleurez comme un homme et non un soldat, et que ce soit la dernière fois que vous le faites. Si vous envahissez une terre, alors tous ces gens sont des ennemis. Tous, autant les soldats que ceux qui portent la couronne ou les médailles de guerre, que les vieillards, les femmes et les enfants. Si vous n'arrivez pas à ancrer cet aspect dans votre esprit, alors vous ne pourrez pas avoir l'honneur de porter le titre de soldat. Non, écoutez-moi, Lance Ecarlate. Ce n'est pas une question d'honneur, mais une question de... pouvoir, de volonté. Si vous n'arriverez pas à supporter cette idée, si vous ne pouvez pas imaginer toute l'horreur qui va se passer comme satisfaisante, si vous ne pouvez pas voir ces enfants comme des adversaires parce qu'ils s'opposent à votre régime, alors vous ne pourrez jamais supporter l'horreur de la guerre, voir vos camarades tomber les uns après les autres, et supporter votre Roi ou votre Baron ou qu'importe, contre une armée de femmes en furie qui brandiraient pelles de champs ou... des rouleaux à pâtisserie. Je n'ai pas dit que ce serait facile, ni qu'il faut avoir un cœur de pierre, car votre cœur bat au rythme de celui qui vous donne des ordres. Mais si jamais l'espace d'un instant vous hésitez à abattre une femme qui se situe dans le camp adverse, alors il vaut mieux servir votre roi comme un paysan qui cultive la terre et apporte à ses soldats la nourriture. Vous comprenez, Lance Ecarlate.

- Oui, oui Commandant.

Lance Ecarlate se mit alors à sangloter. Vous ne pouvez lui en vouloir, il est jeune, il est solide, et il apprendra la leçon. Dans quelques temps, il deviendra commandant, et mènera des batailles de front. Mais en attendant, c'est un jeune adulte qui pleure et perd sa dernière innocence de civil. Vous même, qui pourtant avez des années de bataille, de sang et de cicatrice derrière vous, vous commencez à sentir la peine venir. Ce n'est pas anodin : jamais il ne vous a été offert la possibilité de tuer des innocents. Vos batailles s'arrêtent toujours à la limite de la terre des civils, qui battent pavillon blanc pour signaler la retraite et la capitulation. Alors vous tournez la

tête pour que Lance Ecarlate ne voie pas vos larmes non plus, non par pudeur, mais pour éviter de sombrer dans cette folie.

- Lance Ecarlate, déclarez-vous. Il faut que vous ne voyiez que les boulets qui tomberont sur les fortins. Imaginer un parterre de nuage, et les boulets qui tomberont s'écraseront dans cette plaine moelleuse. Il faut que vous pensez que tous les boulets touchent les fortins, et que ceux qui le ratent ne sont que des accidents de parcours. Si jamais vous sentez que votre coeur est brisé, vous ne serez jamais commandant, vous comprenez ? Je demanderai personnellement au baron qu'il vous raye de la liste des engagés, même si je dois en perdre ma paye et mon honneur. Vous comprenez ?

- ... Oui.

- Alors allons-y.

Les premiers boulets brûlants furent tirés. Les quatre premiers touchèrent des cibles satisfaisantes, des tours de guet, et la quatrième toucha même la réserve d'armes du fortin est. Ce n'est qu'à partir du cinquième que des boulets tombèrent dans le parterre de nuages, le traversant cruellement.

Vous rouvrez les yeux. Le Messenger et son assistant semblent ébahis par votre récit. Vous voyez aux yeux du Messenger qu'il essaie de comprendre la raison pour laquelle vous avez partagé cette histoire, alors que son unique but est de vous demander si vous participerez à la guerre sous l'étendard du Baron qu'il sert. Vous décidez alors de le devancer dans sa surprise.

- Depuis ce jour, j'ai recommandé le Baron pour que Lance Ecarlate devienne commandant du Perroquet d'Argent, et il le devint alors que je quittai les Terres des Oiseaux d'Opale. Mais je me sentais... responsable de l'obscurcissement du coeur de cet homme. J'ai entendu qu'il était devenu cruel, et qu'il ne reculait devant rien. Ce n'est pas ce que je voulais lui inculquer. Ce que je voulais, simplement, c'est lui prouver ce qu'il fallait être pour être un guerrier et servir son royaume, et non pas être un homme assoiffé de pouvoir et de vengeance. J'ai achevé, et parallèlement, je me suis meurtri par la suite du meurtre de mille deux cents innocents lors de cette bataille inutile. Allez-vous me demander si je veux resservir le Baron des Terres des Oiseaux d'Opale ? Si vous ne comprenez pas ce que je veux dire, alors je le dis ouvertement : non.

Si, à ce moment, vous demandez congé au Messenger, rendez-vous au **67**. Si vous voulez continuer en parlant des honoraires trop peu élevés, rendez-vous au **58**. Vous préférerez peut-être vous attarder sur la famille du baron, rendez-vous alors au **87**. Enfin si vous voulez parler des cinq hommes que vous avez sauvés, rendez-vous au **27**.

6

- J'ai fait mon choix, répondez-vous. Je ne vous attaquerai pas. Vous allez vous en aller avec mon arme.

Astre Magnifique semble interloquée, puis elle ricane doucement.

- Que manigancez-vous ?

- Je vous laisse partir. J'ai plus important qu'à... essayer de vous arrêter.

- Mais vous ne pouvez pas le faire.

- Cela n'a plus d'importance. J'aurai pu prendre la décision de me battre, car c'est à moi de choisir si ma religion ou mon épée est plus importante, et non les dieux, et c'est là que vous avez fauté, vous Amazones. En un sens, vous aurez de la chance, car j'ai décidé de ne pas vous poursuivre, mais j'aurai pu vous tuer avant que vous n'ayez eu le temps de souffler. Mais cette épée, ce n'est qu'un bout de fer. Qu'importe la manière dont je l'ai eue, si c'était ma première épée, ou celle d'une personne que je chérissais, ou celle que l'on m'a donné pour bons et loyaux services, ou qu'en sais-je encore ! C'est un outil, certes il éveille des souvenirs en moi, mais mes souvenirs, si je veux qu'ils me servent, ils doivent être ancrés en moi. Ils doivent s'éveiller de leur propre chef, ou plutôt être toujours en éveil sur moi, quelque soit le moment où j'y pense, ou que je n'y pense pas. Ils embrassent alors mon corps, et me suivent toujours, et sont toujours présents car ils sont ancrés dans tous mes organes et tous mes membres. Ce n'est donc pas cet artefact, qui finalement n'est qu'un catalyseur, qui me servira. Mon épée n'est pas seulement le prolongement de ma volonté, elle n'est qu'un outil de ma volonté, et uniquement avec ma volonté je devrais être capable de tuer n'importe quelle armée, car tel est le dessein de ma vie. Si tel est le cas, ma volonté et mon destin ne font qu'un, et quelque soit l'épée que je porte je ferai alors le même travail. C'est finalement à cela que se résume ma vie, ma voie : choisir, mourir, accepter de changer, changer sans cesse. Je ne suis pas un pantin mort que l'on dirige, au contraire, l'importance que je peux avoir lors de cette guerre doit me pousser à prendre mes responsabilités.

Astre Magnifique est attristée, car elle s'est immobilisée et se dirige vers vous.

- Vous... vous avez changé. Je crois... que nous autres Amazones nous sommes trompés sur votre compte, de même que tous ceux en Trembleterre. Vous n'êtes plus le même homme que celui que nous avons étudié... Les décisions que vous prendrez ne regardent plus que vous. Si je m'en vais, alors... vous n'aurez aucun regret ?

Vous secouez la tête.

- Aucun. Prenez-la. Si ça se trouve, je rentrerai dans un tel accès de rage que... j'ignore ce qui se passera, mais rien ne sera jamais comme vous le prédirez. Je suis peut-être une pièce maîtresse dans cette guerre, il n'empêche qu'il restera toujours de l'imprévisible. Car finalement vous aurez prise mon arme, mais comment vous assurerez-vous de ce que je ressentirai ? Si ça se trouve cette arme provoque en moi des souvenirs faibles, des malheurs et des doutes, et je serai encore plus heureux que vous me l'ayez emporté loin de moi ? Je ne sais pas, et au fond si je doute, vous ne pourrez comprendre les réelles conséquences qu'elles auront. Peut-être qu'avez-vous déjà prédit ces clauses aléatoires, mais je m'en moque. L'avenir des Trois Royaumes me regarde, et pour le moment c'est cette guerre qui a de l'importance, avant de voir votre invasion.

Astre Magnifique soupire longuement. Elle regarde alors votre épée, puis l'attache à sa ceinture.

- Adieu, Héros. Adieu, Mercenaire. Pardonnez-moi de vous avoir mal jugé.

Sur ces derniers mots, Astre Magnifique se tourne et se jette par la fenêtre, où elle atterrira quelques mètres plus bas sans dommage. C'est le dernier moment où vous verrez cette femme, mais au fond vous vous en moquez. Il faut maintenant que vous vous occupiez de ces trois messagers qui vous attendent, il ne faut surtout pas qu'ils s'impatientent encore plus.

Rendez-vous au **38**.

7

Le Baron me regardait dans les yeux, d'un air intéressé, et quand j'eus fini avec mon histoire, ne peut s'empêcher de se tenir le menton et de se le caresser avec l'index. Il réfléchissait ardemment.

- Pouvez-vous me dire ce que je dois déduire de cette histoire ?

- C'est simple, monseigneur. Cette histoire explique que la langue et les mots sont plus forts que toute lame. Une lame peut être trempée dans l'acier le plus dur, le plus froid, le plus tranchant, il n'y a rien de plus mortel que les mots. On a vu des lames s'enfoncer dans la chair, mais si la chair brûle et tombe dans la douleur, l'esprit peut rester là, où il peut s'élever. Certains expliquent ce fait par la rage. Il existe des nomades et des barbares, qui s'enragent dès la première douleur. Certains même se mutilent pour commencer la bataille dans un accès démentiel de soif de sang. Mais l'esprit... L'esprit est plus faible encore. Il suffit de toucher l'esprit, de l'effleurer, et celui-ci faiblit, et quand il faiblit il rend le corps encore plus faible. La chair se fond, le muscle se tend, les perceptions sont réduites. Touchez l'esprit d'un homme, et vous pouvez le rendre malléable. Vous pouvez le rendre fort pendant des dizaines d'années, ou vous pouvez l'affaiblir et tourner tout une assemblée vers vos côtés, ou le pousserez-vous à faire quelque chose qu'il s'est toujours refusé à faire. Bien sûr on peut se concentrer, et éviter d'être blessé par l'esprit, mais cela peut de gens le sachent. Ils sont bien plus fiers de tuer un homme par la hache. Mais le souffle, lui est plus fort.

- Mais existe-t-il un moyen universel de toucher l'homme ? Certains peuvent être affaiblis par la jalousie, mais d'autres y ressentent leur force décuplée. L'homme qui perd sa femme peut se sentir seul, mais d'autres peuvent avoir des sentiments sanguinaires. L'espoir peut affaiblir, il peut renforcer. La haine peut affaiblir, mais il peut renforcer. La colère peut affaiblir, mais il peut renforcer.

- A mon idée, il n'existe qu'un seul moyen universel de toucher l'homme et de l'affaiblir, et ce moyen ne peut jamais le renforcer.

- Oui, lequel ?

- Le... Le doute, monseigneur.

Vous restez silencieux tous deux. Votre phrase a eu son effet : le Baron réfléchit, et il acquiesce après cinq minutes. Il a l'air étrangement... plus jovial. Il est heureux d'avoir appris quelque chose, et le fait qu'il sache que désormais le doute peut l'abattre l'en protège.

- Je vous remercie. Je savais que vous pouviez m'apprendre quelque chose. Maintenant, comme je vous l'ai promis, je vais vous raconter quelque chose.

Si le mot-clé "Fleur Fanée" est inscrit sur votre Feuille d'Aventure, rendez-vous au **68**.

Sinon rendez-vous au **51**.

8

Prétextant qu'il fallait avoir tous les éléments en main pour préserver la sécurité de la baronne, j'avais demandé d'avoir le droit de visiter ses appartements, bien entendu

escorté d'une garde qui vérifierait que je ne fouillerais pas la pièce pour glisser quelque objet de valeur dans mes poches.

Les appartements de jour de la baronne - elle partageait bien la couche de son époux la nuit tombée - étaient situés dans la moitié ouest du donjon. Cela lui permettait de voir le coucher du soleil et de s'en inspirer pour composer de nouvelles mélodies. L'appartement était composé d'un ensemble de coussin moelleux où elle pouvait se reposer et jouer tranquillement des instruments. Une dizaine de coussins étaient disposés en demi-cercle autour d'elle, certainement pour accueillir des accompagnateurs ou de nouvelles élèves. Une petite porte, toujours fermée, permettait aux serviteurs d'apporter de la nourriture quand elle sonnait une grande cloche à côté d'elle. Un autre fauteuil, moins confortable était disposé devant une fenêtre, ce qui lui permettait certainement de jouer de la musique devant le coucher du soleil. Un petit bureau était également disposé, et vous remarquez des taches d'encre parsemant le bois blanc, sûrement signe qu'elle écrivait la musique en même temps. De grandes vitrines sur un mur permettait de voir des dizaines d'instruments, et un placard renfermait les vêtements de danses qu'elle ne mettait plus ou qui étaient trop usés, et qu'elle utilisait ou prêtait à ses élèves pour pouvoir danser sur un petit tapis.

Je demandais à la garde où ils avaient trouvé la broche : elle était posée juste devant le fauteuil de coussins. Je remarquais alors qu'il était étrange de faire tomber un indice aussi flagrant en ces lieux, mais aucun garde ne put répondre quoique ce soit : soit ils avaient peur d'énoncer quelque chose, à moins qu'ils ne voulaient me contredire. Je compris alors que je ne pourrai faire d'enquête qu'avec mon simple avis.

Si vous avez remarqué quelque chose grâce au trait Artiste, rendez-vous au **63**.

Si c'est le trait Ecclésiaste qui vous a permis de mettre le doigt sur quelque chose, rendez-vous au **91**.

Si vous possédez le trait Mystique des Arcanes mineurs, vous avez sûrement trouvé quelque chose. Rendez-vous au **56**.

Enfin si vous ne possédez aucun de ces traits, rendez-vous au **82**.

9

La vie est une étincelle dans un bois sec, réanime-le.

L'amour est une étincelle dans un bois sec, laisse-le souffler pour qu'il prenne vie, et dévore tout le bois dans un feu de joie.

La vie est une pluie, triste pour les gens à leur fenêtre.

L'amour est une pluie, joie parce qu'elle nourrit les terres et gorge les céréales et les fruits d'amour.

La vie est un soleil, il brûle la peau.

L'amour est un soleil, il illumine et irradie de sa lumière les gens, et les gens ensemble seront le soleil des autres.

La vie est une famille, qu'elle se tienne la main.

L'amour est une famille, qu'ils se regardent tous et restent toujours les uns auprès des autres.

La vie est un mot, écoute-le.

L'amour est un mot, prononce-le, et fait en sorte qu'il soit prononcé de bouche à oreille pour que tous l'entendent sur cette terre.

La vie est un silence, prends-en peur.

L'amour est un silence, écoute-le sciemment, car il n'y a rien de plus beau que le silence car il signifie que les amoureux sont en phase.

- C'est un poème magnifique, répond Souffle d'hiver dans un seul souffle. Si j'ai bien compris ce que m'a dit le comte Imernat, c'est du Transphalbien, n'est-ce pas ?

- C'est un poème que m'a cité Fleur d'Oranger.

- Fleur d'Oranger, vous voulez dire... l'épouse décédée du Baron de Rochedhiver?

- Elle est morte alors qu'elle était près de moi. Je ne croyais pas à l'amour, mais... elle a su faire naître le doute en moi. C'est une femme admirable, elle a su braver les artifices, les interdits, pour suivre l'homme qu'elle aimait. Et pourtant elle tenait à sa vie en tant qu'épouse du Baron, et elle tenait au Baron... Et le Baron qui s'est mis à songer à moi, moi, simple Porteur d'Epée, qui devait lui ramener sa femme, il ne m'a que redirigé vers une autre, pour sombrer dans ce qui est à la fois bénédiction et malédiction. Je suis perdu, mais je n'ai plus peur de poser le genou devant vous pour vous demander de me laisser une seconde chance, une seconde chance pour que je sois un homme meilleur, une seconde chance pour me permettre de vous offrir ce que j'ai de mieux, mon Epée, pour vous protéger.

Souffle d'Hiver sourit.

- Le Comte Imernat et ma famille ne seront pas heureux d'apprendre cette nouvelle, mais lui comme elles devront se plier à mes exigences, car c'est de mon bonheur dont il est sujet. Allons-y, ne les faisons pas plus attendre.

Rendez-vous au **29**.

10

Vous restez un instant interdit, et voyant que vous n'avez pas dissimulé vos émotions, vous savez qu'il ne sert à rien à mentir. Vous décidez cependant de prendre de force votre adversaire.

- Qui êtes-vous ?

- Je m'appelle Astre Magnifique. Je n'ai pas choisi ce nom : ce sont mes parents qui me l'ont donné, mais je le porte aussi fièrement que je le peux.

- Et pour qui travaillez-vous ? Je ne vois pas pourquoi Etiak, Valnord ou Reyport ait un avantage. Cela vaut certainement mieux pour eux que je travaille pour l'un d'entre eux plutôt que pas du tout.

- Qui vous dit que je travaille pour Etiak, Valnord ou Reyport ? Je ne suis pas de votre continent. Mon but n'est pas de faire gagner l'un de ces Royaumes, mais de faire se battre entre eux pour qu'ils s'affaiblissent.

- Vous venez d'un continent étranger...

- Trembleterre pour être plus précis. Je suis une Amazone de la Forêt des Esprits.

- J'ai entendu parler de vous, et finalement cela ne m'étonne pas. Vous êtes les expertes dans l'entourloupe et la confusion. Vous préférez semer le trouble dans les esprits de vos adversaires, en attaquant indirectement et par petit nombre. Ce qui

permet aux grosses fortes armées de passer derrière une fois la confusion semée. Ce qui ne signifie pas pour autant que vous n'êtes pas faible : vous avez des guerrières expertes. Cependant les raisons pour laquelle vous permettez aux autres forces d'attaquer à votre place sont plus qu'étonnantes.

- Nous, en Trembleterre, vivons en symbiose. Nous n'avons aucun intérêt à ce que l'un des Royaumes prenne le dessus sur les autres. Il y aura forcément des discordes dans ce cas. Non, nous préférons voir les autres continents se détruire les uns après les autres.

- Très bien, maintenant que les présentations sont faites, je crois que je vais faire de mon mieux pour récupérer mon épée. C'est la moindre des choses que je puisse faire contre une Amazone, mais je vous préviens, je vous aurai repris cette épée sous peu.

Si vous possédez le trait "Interdit de Sol sacré", rendez-vous au **62**.

Sinon, si vous possédez le trait Ecclésiaste, rendez-vous au **43**.

Si vous n'avez aucun de ces traits, rendez-vous au **33**.

11

- Je n'ignore pas cependant, coupais-je brutalement Flèche, que vous n'êtes pas unique coupable des soucis provoqués envers le baron.

Je me tournais alors vers Fleur d'Oranger, qui avait attrapé le col de sa robe et remonté jusqu'à ses fines lèvres, comme si elle voulait mordre dedans pour éviter de pousser un cri.

- Je ne sais pas si vous avez profité de Dame Fleur d'Oranger, mais d'une manière ou d'une autre, elle était consentante. Votre présence était acceptée au sein du palais du baron, bien qu'il devait certainement l'ignorer. Vous avez rendu visite plusieurs à fois à Dame Fleur d'Oranger, et elle vous a accueilli autant de fois. Vous avez passé je ne sais combien de temps dans ses appartements, au secret du baron, et je ne veux savoir ce que vous y avez fait. Cependant, une chose est sûre dorénavant. Je m'adresse à vous, madame. Le Baron m'a donné pour mission de venir vous chercher, et de le ramener à lui. Je vous demande donc de me suivre, sans mot dire, sans désobéir, et il ne sera rien fait à votre amant. Je le conduirai également auprès de votre mari, et attesterez qu'il ne vous a rien fait. Avec mon appui, je ferai en sorte qu'il n'ait pas plus de vingt coups de fouet et quelques années au cachot. Alors madame, je vous prie, écoutez-moi si vous voulez que votre ami vive.

- Je ne peux pas, monsieur, répondit alors Fleur d'Oranger, et je m'aperçus de la beauté de sa voix. Je ne peux pas, et je ne veux pas...

- Madame...

- Ecoutez, mon bon monsieur. Je sais que vous venez de la part de mon mari. Je vous ai reconnu, vous êtes un mercenaire qualifié, et il n'y a aucun doute que si nous nous défendions, vous tueriez sans effort mon ami. Il n'est pas un homme de combat, c'est un homme doux et attentionné. Je ne doute pas non plus que mon mari m'aime, et je l'aime aussi. Mais il en est ainsi : j'aime l'homme ici, bien plus que mon mari, et il m'aime bien plus que mon mari m'apprécie. Je sais qu'il ne s'est pas marié avec moi pour l'argent, car je n'en ai point, ou pour la renommée, mais pour ma beauté et ma grâce et ma voix et ma musique. Mais cet homme ici... c'est

différent. Vous devez savoir ce qu'est l'amour ? C'est quelque chose que l'on ressent.

- Madame...

- Combien vous a-t-il payé ? Je peux déboursier autant, et plus encore. Le double, le triple, mes économies.

- Ce n'est pas une question d'être payé. Je veux dire, j'ai été payé, et je me refuse d'accepter une autre proposition, fut-elle supérieure, j'accepte toujours l'honneur d'un premier contrat et je n'y reviens jamais.

- Mais... mais je suis la femme du baron ! Vous me devez obéissance, je suis également à la tête de la baronnie, je suis la baronne ! Je n'ai jamais usé de mon pouvoir jusque là, de mon statut de baronne, mais je pourrai le faire. Et je vous ordonne, en tant que baronne, d'annuler la mission.

- C'est une erreur également, madame. En tant que baronne, j'aurai accepté votre mission, mais je n'accepte pas une mission sur le statut des gens, mais sur leur identité. Qu'ils soient barons, rois, ou bourgmestres, je donne ma parole et ma lame à une seule personne et ce jusque ce qu'elle soit remplie.

- Même contre mon gré ?

- Madame, si l'un homme me demande de tuer son pire ennemi et que toutes les circonstances soient remplies pour que j'accepte la mission, je ne l'arrêterai pas sous prétexte que la victime de mon commanditaire me dise qu'il refuse de mourir sous ma lame.

Dame Fleur d'Oranger se mit alors à sangloter, et ses larmes étaient sincères, chaudes, et coulaient le long de ses joues. Fort de mes expériences, je ne me fis pas attendrir, car plus d'une fois une femme avait reçu la formation d'assassin pour planter un poignard dans ma poitrine alors que j'étais pris au dépourvu. Je pris simplement ma garde, en gardant mes oreilles ouvertes pour la suite de la conversation, parce que pour la première fois de ma vie, j'avais eu le droit de discuter d'un contrat avec la personne qui était à la fois la victime capturée et la coupable de son crime.

- Monsieur, écoutez votre cœur ! Que dit votre cœur ? Allez-vous accepter pour quelques milliers d'écus de séparer deux cœurs amoureux ? Qu'avez-vous de plus précieux dans votre vie ? Votre honneur, votre vie, votre lame, votre argent ? Ce que j'ai de plus précieux, est de partager mon unique amour avec l'homme que j'aime le plus au monde, et bien que, je le répète, j'adore mon mari, il est un homme que j'aime encore plus. Accepterez-vous au prix de votre honneur et de votre contrat d'éloigner deux cœurs ? Si je fais ainsi, mon mari m'enfermera en haut d'une tour, et il tuera l'homme que j'aime.

- Madame, je ne pourrai souffrir d'aucune faiblesse.

- Mais vous avez déjà faibli.

Ce n'était pas Dame Fleur d'Oranger qui avait prit la parole, mais Flèche, que j'avais presque oublié, et qui était resté derrière moi. Etrangement, je l'avais senti extérieur à la conversation, mais il était à prendre en compte.

- Vous avez déjà faibli, répéta-t-il, en prétextant que vous pourrez me sauver face au baron. Un homme neutre et arbitraire tel que vous, aurait fait tout pour rester en dehors de ce débat, au lieu de cela, vous avez tout fait pour que je reçoive la sanction la plus minime possible.

- Ce n'était qu'une proposition pour faciliter cette mission. En acceptant cette requête, vous m'aurez facilité la tâche.

- Mais je doute que vous avez fait ça pour la neutralité de la mission. Vous avez fait

ça parce que vous avez été réellement touché par cette histoire. Je ne dis pas que je connais l'espèce humaine, mais je suis un poète et je doute, et je sais reconnaître parmi des milliers le visage d'un homme qui doute.

Et tandis qu'il prononce ces derniers mots, vous vous sentez troublé. S'il avait été bon assassin, Flèche aurait pu vous éliminer. Mais il ne fait que vous regarder, tandis que vous changez de regard, de lui à Dame Fleur d'Oranger.

Si vous possédez le trait Bon Fond, rendez-vous au **84**.

Si vous possédez le trait Mauvais Fond, rendez-vous au **3**.

Si vous êtes neutre, vous pourrez vous rendre à votre choix au **84** ou au **3**.

12

Revenant penaud de l'enclave sacrée, je fis mon rapport au Baron. Celui-ci s'empressa de me poser des questions, et, désœuvré, je ne fis qu'esquiver les réponses et de donner des réponses succinctes. Il s'y trouva alors très attristé, mais surtout interloqué et commença à douter de mes paroles. Car je lui mentis, je ne lui avais dit que sa fille avait frôlé la mort, qu'elle l'avait même touché, et qu'à cause de ma mesquinerie j'avais commis de larges sottises qui avaient contribué à mon impossibilité de fouler un sol sacré. Bien soucieux, le Baron fit venir alors sa garde ainsi qu'une floppée d'Ecclésiastes. J'aurais pu assommer et détruire les gardes les uns après les autres, mais les Ecclésiastes réussirent à se saisir de mon esprit, si bien que je ne pus que rester immobile en sentant mes souvenirs se faire fouiller et chatouiller par de mentales mains abjectes. Je tentais tout ce que je pouvais pour mentir, cacher cette mémoire souillée mais rien n'y faisait : ils réussirent à traverser la moindre de mes défenses, car ils étaient beaucoup plus proches des Dieux que je ne l'étais et que je n'avais pas l'entraînement nécessaire pour me fermer à l'esprit des autres.

Finalement, je m'entendis raconter la sordide histoire, et fou de colère, le Baron voulut me chasser, non sans avoir repris l'argent qu'il m'avait donné.

- Sot ! rajouta-t-il. Tu aurais dû la laisser là où elle était : discuter avec elle, et comprendre, et me ramener. C'est à moi de prendre ces décisions. Car je suis Baron, et il m'en incombe de mes responsabilités.

- Baron vous êtes, mais vous êtes également son père. C'est à elle de choisir sa destinée : vous n'avez pas le pouvoir de choisir !

- Ho que si, j'ai à choisir ce que bon me semble, et sa vie m'appartient. Elle est ma fille, et pour le bon vouloir de tous les gens qui sont en dessous de moi, elle devait se marier pour préserver un équilibre diplomate.

- Est-ce donc ça la loi du pouvoir ? Parce qu'elle est née fille de Baron, elle doit se marier et ne pas choisir sa voie ? Beaucoup préféreraient être à sa place : abandonner les champs ou les bas-fonds, ou les champs de bataille, tandis qu'elle n'aspirait qu'à partir et vivre sa vie comme elle l'entend. Voyez-vous : votre pouvoir ne sert à rien.

- Le pouvoir m'était accordé, insolent, et je pourrais vous tuer ou mettre les Trois Royaumes entiers sur votre dos ! Mais cela n'aurait fait qu'augmenter votre prestige et grossir votre ego. Au lieu de cela, vous me parlez sur un ton badin comme si

j'étais votre inférieur ! Mais je suis Baron, et votre employeur toujours !

- Vous m'avez repris mon argent ; et prouvé que vous n'avez de pouvoir que sur votre fille, que pour l'exercer votre bon vouloir. Finalement, vous n'êtes pas un bon baron, puisque vous imposez aux gens nobles ce que vous voudriez imposer également aux gens en-dessous de vous : votre autorité. Le pouvoir ne sert à rien, c'est plus un fardeau qu'un privilège. Quel plaisir prenez-vous à vouloir donner des ordres, et assommer les rébellions qui s'opposent à votre bon vouloir ? Vous sentez-vous fort parce que les gens sont obligés d'écouter ce que vous faites ? Ils sont menacés de vie ou de mort par les hallebardes de vos gardes. Mais eux-mêmes s'ils meurent, comment fourniraient-ils le bois et la nourriture pour entretenir votre manoir et votre santé ?

- Que préconisez-vous alors ?

- Comme moi. Marcher sur les routes, aller de ville en ville, choisir si l'on veut servir quelqu'un pour sa cause ou pour son argent. Respirer. Vivre comme l'on a envie, et écouter le métal crier.

- Fi, fit-il avec dédain. Et quel est votre pouvoir ?

- Tenir une épée. Et choisir qui aura la gorge tranchée. C'est ça le vrai pouvoir sur la vie et la mort des gens. La liberté de leur ôter la vie. Ce n'est pas les ordres qui ôtent des vies : ce sont les armes.

C'était sur ces derniers mots que le Baron décida de me lâcher. Il allait sans dire que je suis parti vite, et sans me retourner. Je n'avais aucune envie de le faire.

Cependant, une dernière lutte intestine le tirait sûrement : allait-il prévenir le roi de mon mauvais comportement ? S'il faisait ainsi, jamais plus je n'aurai pu servir Valnord de nouveau. Finalement, me maudire et m'empêcher de remettre les pieds dans son royaume signifiait alors la perte quasi-évidente sur la guerre qui venait à grands pas. Finalement, j'avais gagné cette bataille : le pouvoir revenait à ceux qui tenaient les armes.

Si le mot-clé "Amour Disparu" est noté sur votre Feuille d'Aventure, rendez-vous au **77**. Sinon, rendez-vous au **85**.

13

Empaquetant mes affaires, je partis à Styx, en Etiak. Le Baron de Styx était un homme sauvage, qui gérait aussi bien ses affaires qu'il savait se battre. Il avait une équipe de gladiateurs, qui mourraient pour son nom dans une arène puante. C'était la seule Arène d'Etiak qui acceptait les combats à mort, et il était connu pour rire des combats aussi bien quand il gagnait qu'il perdait.

Je ne fus alors pas étonné quand le Baron me demanda de le représenter pour un festival annuel. Je savais l'échéance proche, et c'était une idée qui me rebutait, mais au fond j'avais espéré que c'était pour une autre raison qu'il m'avait engagé, surtout que les tensions entre les Trois Royaumes étaient élevés. Mais il avait l'air d'avoir délégué son rôle diplomatique à son cousin un peu plus âgé que lui. Seul comptait son plaisir de voir les gens se battre et le sang couler.

Comme il avait perdu une partie de ses gladiateurs, il était en passe de perdre beaucoup d'argent. Triompher à ce festival lui aurait permis de renflouer ses fonds et

de regagner de l'estime et de la terreur. Cependant, personne n'avait jusque là demandé à un mercenaire de haut niveau à participer. Si je devais combattre sous son nom, c'était une grave insulte à l'honneur de l'arène, mais au fond j'avais presque deviné qu'il se moquait de l'honneur, pour peu qu'il pouvait voir un combat sanglant.

En quelque sorte, le gladiateur que tout le monde craignait était un véritable géant, un colosse barbare du nom de Geignard. Il devait mesurer deux mètres trente, et maniait la hache avec force et dextérité. En plus d'être puissant, il était rapide et agile. Il était rarement blessé, et quand cela arrivait, il rentrait dans une telle fureur que quelques secondes après, l'homme qui lui avait infligé cette légère blessure succombait sous ses coups mortels. Beaucoup de gladiateurs préféraient abandonner le combat quand ils apprenaient qu'ils allaient se battre contre lui. Il était alors malheureux, mais ceux qui déclaraient forfait pour peu qu'ils avaient foulé le sable ne bénéficiait pas de sa grâce : pour lui on ne pouvait quitter avec honneur que victorieux ou mort.

En quelque sorte, le Baron me persuada en disant que de toute façon, cet homme serait perpétuellement champion et l'arène serait désertée. Si j'en venais à le vaincre, pour une mission ponctuelle, l'arène deviendrait quasiment normale. Il me présenta des arguments que, comme quoi, cette arène générait beaucoup de tourisme et de loisirs, et que le moral des gens, quelque soit le Royaume d'où ils venaient, était au plus haut et battait fort dans le vent.

J'acceptais à la condition que je pouvais me battre avec deux épées, et comme le règlement ne l'interdisait pas, le lendemain je foulais le sol de l'arène.

Il y eut alors quelques combats, rarement menés à mort, mais systématiquement, ceux qui devaient se battre contre moi ou Geignard déclaraient forfait, si bien qu'en milieu d'après-midi, j'avais atteint la finale de même que ce colosse. Celui-ci ne portait pas d'armure, ou plutôt une unique pièce qui lui protégeait l'épaule. La légende disait qu'il avait des insulations et que la brûlure le dérangeait tel qu'il n'arrivait à se battre correctement. Ce détail mis à part, il ne portait que des braies, une ceinture, des sandales, et une immense hallebarde. Quant à moi, je n'avais souillé les vêtements que je portais aux couleurs de la Baronnie de Styx.

Afin de perdurer le spectacle, Geignard, quand le gong résonna, courut à moi mais ne donna pas de coups de hache. Nous fîmes semblant de nous battre et de mesurer notre puissance de nos yeux. Mais je vis qu'il n'avait pas peur.

- N'as-tu pas peur ? Je pense que ma réputation est plus élevée que la tienne.

- Peur d'un paltoquet et ses deux petites dagues ? Non ! Moi j'ai une hache, et elle ne m'a jamais trahie.

- Mes épées non plus.

- Les épées ne sont rien. Elles ne tranchent pas, et percent quelquefois. Ce sont des armes faciles à manipuler, et qui ne demande pas tant d'art pour être apprises. Il suffit de donner un coup quand un homme brandit une vraie arme pour le détruire.

- Alors, pourquoi ne portes-tu pas l'épée ?

- Car je ne suis pas une femmelette ! Je porte la hache, c'est une arme noble. Elle sert à la base à couper les arbres. C'est un outil qui a sauvé la vie et permis à la civilisation d'évoluer. Quant à l'épée, elle n'est synonyme que de combat et de guerre. Utiliserait-on une épée autre chose que pour s'affronter un à un ou pour adouber un chevalier ? Je garde la hache, car j'ai la force, et je peux battre avec la force, car je n'ai pas peur de la douleur. La douleur n'est là que pour me souvenir

que je vis.

- C'est intéressant. Mais certaines personnes utilisent leur force uniquement pour se battre avec des épées immenses. Tu oublies ceux-là.

Je dégainais hors de leur fourreau mes deux épées.

- Je n'ai jamais battu quelqu'un qui porte deux épées, dit-il. Généralement c'est assez dur à manier. Mais je vais me faire plaisir ce soir.

- Alors viens te battre...

L'escarmouche ne dura guère longtemps. Quand il abattit sa hache, je pus lui entailler par deux fois l'épaule qui n'était pas protégée. Je dois avouer que sa peau est dure comme le plus solide des cuirs, mais comme beaucoup de choses je pouvais faire des miracles avec mes épées. Il entra alors dans sa fameuse fureur, mais je remarquais qu'il perdait beaucoup en vitesse. Aussi le pris-je assez rapidement à esquiver les coups qui pleuvaient et continuait à lui asséner des coups çà et là, si bien qu'il avait des blessures apparentes partout. Blessé, il était de moins en moins rapide, et je décidais d'abrèger ses souffrances en lui tranchant la gorge. Il perdit alors du sang à flots, et s'écroula au sol. Il devait être déjà mort, mais je voulus lui faire la leçon.

- Il ne faut rire de l'art de l'épée. Certes il y a ceux qui apprennent l'épée d'eux-mêmes, d'autres à qui l'on confie une épée alors qu'ils n'ont tenu que bûches et pelles toute leur vie durant. Mais il y a ceux qui se sont voués à l'épée. Quand l'être et le métal ne font qu'un, alors la volonté de l'homme devient tranchante et son unique objectif est de trancher et d'offrir la mort. Alors à ce moment précis, l'homme n'est que quintessence de la mort, il n'offre que la blessure et ne sert que la main qui le tenait, à savoir le roi ou l'employeur qu'il sert si mercenaire il est. Un soldat ne doit pas oublier pour qui ni pour quoi il se bat, mais il ne doit pas oublier non plus que si l'épée est son outil, il est lui-même outil d'une volonté supérieure. S'il se rend compte de cette progression, alors il saura ce qu'il a à faire et à ne pas faire : il doit vivre et non survivre ; il doit trancher avec sa volonté et apprendre à éviter la mort.

Seulement à ce moment l'épée est dans le cœur, et il embrasse toute la vérité.

Sur ces derniers mots, le festival annuel se termina et le Baron de Styx obtint sa récompense : une cassette de centaines de pièces d'or. Egoïste, il ne voulut en offrir aux autres participants, mais me confia un bon pourcentage comme paiement de mes honoraires. Enfin, quand je pus partir, je compris que l'objectif qu'il avait visé était le juste : les combats reprurent de manière plus égale, et s'il y eut des champions il n'en resta pas un à la tête du podium plus de quelques semaines. Le sang continuait à couler et à alimenter l'arène, et l'arène alimenta le cœur de ceux qui venaient pour oublier la menace de la guerre qui approchait.

Si le mot-clé "Amour Disparu" est noté sur votre Feuille d'Aventure, rendez-vous au **77**. Sinon, rendez-vous au **85**.

14

Sûr de moi, je savais que je pouvais faire des miracles en utilisant les . Après tout, n'avais-je pas déclenché des séismes ou détourné des fleuves pour noyer des hommes ? N'avais-je pas brûlé d'un clignement d'oeil dix soldats ? Je savais que je ne pouvais échouer, et d'une manière ou d'une autre cette plante allait vivre.

Me tenant près d'elle, je saisis les branches et le bois, puis ressentit la force de vie qui était bien léger à mon goût. Je pouvais générer une source de vie qui pouvait soigner la plante, détruire le mauvais bois et le reconstruire entièrement, des racines aux feuilles. Je me tins alors et commençais à proférer des incantations pour créer l'orbe de vie, la sphère de guérison. La plante se mit alors à reprendre de la vigueur, à grandir. Les feuilles redevinrent vertes, les racines s'enfoncèrent dans la terre, le bois se solidifia. Je n'étais pas peu fier de mon travail, et je sus que dans quelques minutes la plante serait en pleine santé.

Mais soudainement, sans que je m'en rende compte, elle tomba, s'affaissa, dans une masse pourrie et noirâtre. Il y eut des cris horribles autour de moi, mais alors même que je me sentais trouble, je sentis une présence physique, c'était elle... la plante, elle venait me parler, son âme quittait la terre et j'entendis comme une voix résonner au fond de moi.

- Imbécile ? Crois-tu jouer les apprentis dieux ? Tu crois qu'il suffit de vouloir le faire ? Tu n'as pas compris, tu n'as pas essayé de comprendre pourquoi j'allais mal, tu n'as pas essayé de m'insuffler du courage. Le courage suffit, répondre à mes questions suffisait, mais tu n'as pas eu l'idée de le faire. Tu voulais quoi ? L'impressionner par ton art ? Utiliser ta toute puissance magique ? La sorcellerie dans les Trois Royaumes n'est pas un don des dieux, mais une reconnaissance auprès de ceux qui peuvent rejoindre la vérité du monde. C'est seulement dans cet enjeu qu'ils sont proches de la vie, c'est seulement quand ils ont foi qu'ils peuvent déplacer des montagnes. Alors tu as cru qu'il suffisait d'une sphère de vie, et le résultat est là : ma sève s'est mise à bouillonner, le flux de vie à l'intérieur de mes lignes circulaient si vite que je vieillissais rapidement et mon âme s'était disloquée. Je te conseille une chose alors : n'approche pas de Souffle d'Hiver sans essayer de comprendre ce qu'elle pense, sinon tu vas faire ce que tu as fait avec moi, tu vas l'étouffer et l'exposer. Je te préviens, car je sais que vous avez un avenir tous les deux, alors ne le gâche pas, que mon sacrifice, le sacrifice d'une misérable plante, ne soit pas rien.

Encore sous le choc, vous vous tournez vers Souffle d'Hiver. Celle-ci vous regarde avec mépris, et d'un air de colère, tape dans ses mains pour attirer l'attention de la foule.

Rendez-vous au **50**.

15

Utilisant votre athlétisme légendaire, vous bondissez en quelques sauts sur les arbres du jardin, pour vous retrouver quelques secondes plus tard sur le balcon en bois. Votre pressentiment vous pousse dans la direction de votre chambre. Vous ouvrez la porte à la volée, et surprenez un homme complètement habillé de noir, des pieds à la tête. Seule une bande lui permet de voir, et vous de voir ses yeux. D'une infinie souplesse, il bouge rapidement et vous réalisez qu'il s'est saisi de la troisième épée qui vous restait. Vous frémissez : cette épée a une certaine importance pour vous. Vous vous mettez à le suivre, et une course-poursuite s'engage dans le plus grand

silence car vos pieds foulent à peine le sol pour accélérer. Alors que vous êtes prêt à l'approcher, l'homme s'arrête devant une porte, et vous savez que derrière se trouve un sanctuaire dédié aux dieux.

Vous-même vous arrêtez, comme pour laisser du répit à votre adversaire et la chance de pouvoir s'exprimer. Lentement, sans lâcher son butin de sa main droite, il attrape une fine bandelette derrière sa tête, et commence à dérouler le tissu qui lui couvre les yeux. Vous réalisez qu'il s'agit alors d'une femme, d'une grande beauté, et de surcroît très jeune - elle doit avoir l'âge d'Eau de Roche.

- Pourquoi m'avez-vous volé mon épée ?
- Pour vous attirer loin. Et vous empêcher de vous battre.
- Pourquoi donc ? J'ai encore deux épées.
- Ne soyez pas stupide. Sans cette arme, vous ne pourrez aller loin. Elle a une importance capitale pour vous.

Si vous possédez l'un des traits suivants : Amour Disparu, Stratège, Maître d'armes de Caserne, choisissez-vous comment vous avez obtenu votre épée. Si vous ne possédez aucun de ces traits, rendez-vous au 34 (vous pouvez très bien choisir d'aller au 34 si vous possédez au moins un de ces traits).

Si vous choisissez le trait "Amour Disparu", rendez-vous au **23**.

Si vous choisissez le trait "Stratège", rendez-vous au **70**.

Si vous choisissez le trait "Maître d'Armes de Caserne", rendez-vous au **42**.

16

Pris par la rage de vous être avoir fait humilié, vous songez à la mort d'Astre Magnifique plus que tout, car c'est votre souhait le plus intime. Brûlant de haine, vous vous concentrez tandis qu'elle se rue vers une fenêtre, ce qui lui permettrait de fuir sans aucune anicroche. Rassemblant vos forces, vous songez à lui lancer un sort, car après tout, vous n'avez pas le droit de fouler un sol sacré, mais vous pouvez toujours lui tirer une flèche ou employer un sortilège ? Comme vous n'avez d'armes à distance sur vous, vous consommez tout le pouvoir qu'il y a en vous pour lancer le plus rapidement possible un maléfice.

L'effet ne se fait pas attendre, car Astre Magnifique s'arrête net en poussant des cris : son corps vient de brûler de l'intérieur. Elle lâche alors votre épée, et en l'espace de quelques secondes, se transforme en véritable torche humaine. Son hurlement terrible a dû alerter toute la maisonnée, mais vous vous en moquez. Vous attendez quelques secondes dans un sadisme le plus profond, avant d'arrêter mentalement le feu qui combustionne son corps. Elle a encore de nombreux spasmes, et ne va pas tarder à succomber.

Vous entendez des pas répétés derrière vous : Cheval de Foudre accourt avec le bruit qu'il a entendu.

- Mais que se passe-t-il, ha ! Quelle horreur ! Mais qui est cette femme ?
- Une voleuse, rétorquez-vous, les bras croisés et un rictus de méchanceté vous tordant les lèvres.
- Mais pourquoi avoir fait ça ? Elle était sur un sol sacré !! Les Dieux...
- Les Dieux m'ont déjà abandonné, répondez-vous. Depuis longtemps. Elle le savait,

et en a profité. Qui n'a pas d'honneur ici ? Elle ou moi ? L'honneur... je n'ai cessé de le perdre au fur et à mesure de ma vie, par ma méchanceté et mon égoïsme. Ce n'est pas aujourd'hui, à l'orée de la dernière guerre, que je changerai, car c'est elle qui m'a permis d'avancer. Si je ne suis pas mes principes... je ne suivrai rien du tout. Cheval de Foudre ?

- Mon... Monseigneur ?

- Veux-tu chercher l'épée qu'elle a ? C'est pour ça qu'elle est morte. Au moins qu'elle me revienne.

Cheval de Foudre court dans le sanctuaire, ramasse l'épée, et Astre Magnifique tend la main vers lui. Il semble qu'elle lui dise quelque chose, puis il revient en courant.

- Elle a besoin de secours. Je dois aller chercher quelqu'un. Un prêtre, ou un apothicaire.

- Fais ce que tu veux. Ce ne sont plus mes affaires. Sauve-le si ça te chante.

Alors que Cheval de Foudre s'en va, vous décidez d'aller alors voir les messagers qui vous attendent, et en vous retournant, vous distinguez la fine silhouette d'Eau de Roche. Celle-ci a les mains réunies, et semble se les tordre tandis qu'elle verse de longues larmes.

- Je suis désolé, dîtes-vous à son attention. Je suis ce que je suis. Je ne changerai pas.

Et vous vous en allez, le chagrin quand même dans votre cœur à cause d'Eau de Roche, qui a vu cette scène atroce, et vous vous désolerez qu'elle ait subi cela, elle dont l'âme est aussi cristalline que de l'eau de roche.

Rendez-vous au **38**.

17

- Je choisis de servir Reyport, déclarez-vous d'une voix unique.

Il y a une sorte de tremblement dans votre voix, et vous distinguez les regards interdits des deux autres messagers. Quant à celui à qui vous avez accepté la proposition, il n'explose pas de joie, car on a dû lui apprendre de demeurer tel quel.

- Ecoutez, ce n'est pas possible, déclare le deuxième messager.

- Oui, réfléchissez mieux, proteste le second.

- Je n'ai pas de choix à refaire. Comme l'a fait remarquer ce messager, j'ai décidé de servir ce pays papier qui aurait vite subi les foudres des deux autres. J'aurai voulu sauver le plus de gens, mais Reyport se serait fait massacrer, puis réduit à l'esclavage. En quelque sorte je m'oppose à la suprématie des deux autres Royaumes. En quelque sorte je les condamnerai à se battre contre moi, et à mourir, mais j'ai l'honneur d'une petite contrée à sauver.

Vous serrez alors la main du messager, puis ouvrez la porte pour avertir Poussière d'Ebène d'aller rassembler vos affaires.

- Je pars immédiatement, et vous n'y pourrez rien, dîtes-vous aux autres messagers.

Vous distinguez la silhouette Eau de Roche par l'embrasement de la porte. Toutes les personnes ici semblent trop émues pour réagir alors que vous vous levez et injuriez en quelque sorte leur présence, mais après tout, n'êtes-vous pas maître ici ?

- Eau de Roche...

- Monseigneur, dit-elle en versant des larmes, vous avez décidé...

- J'ai décidé, j'ai pris une décision, peut-être hâtive, mais je n'ai pas envie de voir les gens se déchirer dans la guerre. Peut-être qu'en ayant choisi mon camp, d'autres déclareraient forfait ? Peut-être que les régiments qui seraient opposés à moi baisseront la garde ? J'épargnerai le sang de beaucoup de gens... Allons, Eau de Roche, ne pleure pas. Tu es une grande fille, tu savais que je ne pouvais vivre éternellement, et que malgré mes doutes, il fallait que je prenne une décision. Ce n'est pas celle que je préfère : j'aurai préféré ne jamais plus tenir une épée dans ma main. Mais... c'est ainsi que le destin m'a choisi, c'est ainsi que j'ai choisi mon destin. Il fallait que je fasse ce choix incertain.

Eau de Roche baisse des yeux, mais vous lui caressez la joue, et déposez un baiser sec sur ses lèvres chaudes. C'est un baiser rapide, fuyant, couard, pas un baiser langoureux, car vous ne voulez pas faire plus de peine à cette fille.

- Je reviendrai. Ne l'oublie pas : je suis libre de courir comme un fauve.

Vous êtes parti sans rien dire, deux heures après. Le roi de Reyport a mis à votre disposition une carriole pour que vous puissiez transporter vos affaires, tandis qu'une demi-douzaine d'esclaves vous aident à ranger vos affaires dans votre chambre et les mener au véhicule. Quant à vous, vous faites un dernier adieu à madame Cristal de Frêne et à Cheval de Foudre, sans oublier Chaton et Poussière d'Ebène. Vous soldez vos honoraires et remerciez la maîtresse de maison pour son accueil, et prodiguez des conseils pour la vie future de Cheval de Foudre. Quant à Chaton et Poussière d'Ebène, vous avez grande envie de leur donner de l'argent, mais vous avez peur que cela attise la convoitise plus beau du village, et qu'il en vienne l'idée d'acheter leur indépendance. Vous préférez aussi leur donner des conseils sur ce qu'ils doivent faire, notamment servir au mieux madame Cristal de Frêne car ils ne peuvent avoir de meilleurs employeurs en-dehors de cette retraite.

Vous cherchez cependant Eau de Roche pour lui souhaiter un au revoir. Vous avez été très proche durant les derniers mois, mais le fait que vous lui ayez raconté votre histoire n'a fait qu'accentuer le lien entre vous. Vous l'imaginez bien triste, vous l'imaginiez surtout à se raccrocher à vous en pleurant en vous suppliant de ne pas y aller, mais vous n'arrivez pas à retrouver sa trace. Vous aimerez attendre plus longtemps, mais le messenger du roi de Valnord vous convie d'aller au plus vite, bien qu'il n'ait pas d'ordre à vous donner. Vous faites néanmoins toutes les pièces de la maison, le parc, mais rien n'y fait : Eau de Roche a bel et bien disparu. Vous décidez alors de lui laisser une dernière lettre, qu'elle lira sans doute quand vous serez bien loin :

" Ma chère Eau de Roche,

Quand tu liras ces mots, je serai en route, ou si tu as douté avant de l'ouvrir, je serai sans doute en train de tenir une épée à attaquer les rangs ennemis. J'ai fait un choix, ma vie est bien destinée à l'épée, même si j'ai longuement douté et réfléchi, et refusé de porter les armes tout en songeant que c'est une solution désastreuse. Servir Reyport n'est pas une question de loyauté, mais de sacrifice. Je choisis de mener cette guerre en espérant qu'elle soit rapide, pour que le minimum de gens en subissent les conséquences directes. Bien sûr, ils seront sûrement malheureux une fois soumis à une couronne qu'ils ne célébraient pas, mais c'est la vie de ces gens qui

comptent, et ils n'en auront pas nécessairement la vie moins dure.

C'est un choix, c'est un fait. J'ai choisi d'aller de l'avant, mais toi aussi tu dois choisir. Fatalement, tu te fais influencé à chaque seconde que tu vis auprès des tiens, et à chaque instant que tu vis loin d'eux. Mais tu ne dois pas oublier que si l'on te donne des conseils, on ne te donne jamais d'ordre. C'est toi qui choisis comment serait ta vie, qu'est-ce qui est bien ou mal, si tu dois apporter l'amour ou la destruction, si tu dois suivre tes envies ou écouter celles des autres. Car ensemble avec l'harmonie du monde, quand tu regardes au loin c'est l'avenir de tous que tu construis en même temps du tien.

*Quand tu inspires, tu inspires avec les autres et tu es la marée des océans.
Quand tu souffles, tu souffles avec les autres et tu es le vent des steppes.*

Alors n'oublie pas de faire ce qu'intensément ce que tu as toujours voulu faire."

18

Monseigneur, laissez-moi vous conter une histoire qui eut lieu il y a quelques années de cela. Je vais vous situer le contexte : j'étais parti en Valgonie, car je savais que la guerre civile faisait des ravages, et j'avais reçu un messager qui m'annonça qu'un Baron céderait de fortes sommes en échange de mes services pour calmer cette guerre.

Arrivé sur place, je pris connaissance qu'un homme répugnant, du nom de Oeil-Violet, avait pris place dans une auberge. C'était un homme fourbe, réputé invincible. Sa réputation le précédait : il aurait sacrifié l'un de ses yeux à un mage pour que ce dernier enchante deux armures vides, qui seraient ses gardes du corps. La légende raconte qu'après avoir souffert trois jours, il était désormais équipé de ces deux cuirasses enchantées, qui flottaient dans les airs. Leur seul mot d'ordre était d'attaquer quiconque levait sa lame en premier vers Oeil-Violet. C'était des armures robustes, rapides, et douées d'une force surhumaine. Elles maniaient la hallebarde comme de vrais hallebardiers professionnels.

Je rentrais donc dans cette auberge. Il y avait un silence de mort : la plupart des consommateurs s'étaient regroupés sur la partie du fond, et seuls trois hommes étaient au bar. Je me rendis compte alors que ce n'étaient pas trois hommes, mais un seul, avec deux armures flottantes. Il était en train d'haranguer un homme portant des vêtements aux couleurs bariolées : je reconnus à l'écusson et au couleur qu'il était un ambassadeur du Baron. Oeil-Violet, le verre tranquille, était en train de déblatérer à un débit plus élevé que celui des chutes d'eau de Berannie l'Ancienne des injures au sujet du baron ; l'ambassadeur, rouge comme une pivoine, hésitait à tenir tête. La seule manière de laver l'affront était de sortir sa lame, mais cela signifiait que les deux armures allaient s'interposer, et le massacrer. La plupart des badauds criaient à l'ambassadeur de sortir, de ne pas faire de bêtise, et d'ignorer ces piques.

Je m'approchais alors du bar, m'installa juste à la gauche de l'armure située elle-même à gauche de Oeil-Violet, et commanda une bière. Puis je me mis à le regarder, à le toiser, à le consulter, sans mot dire. Oeil-Violet remarqua bien vite mon manège, alors il me demanda ce que je faisais. Je continuais alors à le regarder, en silence. Il se leva, se déplaça, et ses armures le suivirent. J'en fis de même. Il se mit alors à parler :

- J'ignorais que cette auberge acceptait les cochons puants.*
- Moi également, rétorquai-je, c'est d'ailleurs la raison pour laquelle je me demandais ce que vous faites ici.*
- Vous vous croyez malin ? Vous n'êtes qu'un petit minable qui manque de courage, vous ne voulez pas lever votre lame sur moi. Allez-y !*
- Ho que non, je ne me le permettrais pas. Lever ma lame ne serait que signe de manque de courage justement, je préfère continuer à parler avec vous l'ignoble pourceau.*
- Pourceau ? Ha ! L'ami, tu en as de belle ! Sais-tu à qui tu t'adresses ?*
- Non, cela signifie sûrement que tu as moins d'importance que l'aubergiste dont le nom est inscrit sur le panneau à l'entrée.*
- Tu veux que je te dise ? Je crois que ce que tu rêves, c'est de me lécher le cul !*
- Que les dieux m'en gardent ! Je n'ai pas la langue assez large et je déteste avoir des poils dans la bouche.*

Sur ces derniers mots, Oeil-Violet vira au rouge, porta la main à son épée. Je continuais à le regarder, avec un sourire narquois, lui adressa un clin d'oeil et mima une bise. C'en fut trop, il tira son épée et se jeta sur moi. Je tirais alors la mienne, et remarquais avec aise que l'enchantement des armures n'avait pas suivi : Oeil-Violet avait tiré son arme en premier. Le combat ne dura pas plus de vingt secondes. Il fut massacré, et lorsque son coeur cessa de battre, les deux armures s'effondrèrent au sol dans un fracas métallique. Je me dirigeais alors vers l'ambassadeur pour qu'il me montre le chemin menant au manoir du Baron, puis le salua.

Rendez-vous au **7**.

19

Je commençais par faire le sacrifice de quelques-uns de mes Eclaireurs pour positionner avantageusement mes pièces sur l'Echiquier. Après une dizaine de coups de position, je sacrifiais également un Barbare sur la première ligne de Défense.

- C'est une erreur, signala Souffle d'Hiver. Ce sacrifice est vain, car je suis beaucoup mieux positionnée au centre, et perdre ce Barbare est inutile car il tient en respect au moins trois de mes pièces.

- Je vous remercie, annoncez-vous, mais pourquoi me donnez-vous ces conseils ? Nous sommes concurrents.

- Je veux rendre le jeu intéressant, déclara-t-elle. Et je ne comprends pas comment vous pouvez faire une telle erreur alors que vous avez sacrifié judicieusement quatre de vos Eclaireurs. En général on n'en sacrifie que trois en début de partie, et pourtant ce quatrième était vraiment bien joué. Vous avez l'air de très bien connaître les ouvertures aux Echecs d'Hemmonie, et pourtant, vous faites une grossière

erreur...

- Je joue quand même ce Barbare. J'ai posé la pièce, rappelez-vous.

Inquiet, je vis toutefois qu'elle prit naturellement l'avantage sur le flanc ouest, situé à ma droite puisque je jouais les Noirs, notamment avec la présence de trois archers montés, qui fortifiaient sa position. J'éloignais alors mon unique tour.

- Que faites-vous ? Vous exposez votre roi et le monarque !

- C'est partie complète de ma stratégie. Oseriez-vous m'attaquer ?

- Il n'y a aucune stratégie là-dedans... Regardez mieux l'échiquier ! Vous ne pourrez pas bouger ni le monarque, ni le roi à temps face à mes archers montés...

- Vous voulez réellement essayer ?

- Faites.

Je déplaçais ma tour, la posais, et poussais un petit cri d'énervement.

- Zut, je comprends ce que vous voulez dire.

Je fixais l'Echiquier encore pendant près d'une minute, mais elle ne semblait pas vouloir bouger. Je levais alors les yeux vers elle : elle me dévisageait, me scrutait, me sondait. Ses yeux n'étaient plus si gentils, mais concentrés. Elle finit par allonger son propre roi.

- J'abandonne.

- Mais... pourquoi abandonnez-vous ? Vous êtes en position de force ?

- Oui, parce que vous faites exprès de perdre. Croyez-vous que cela me fait plaisir de gagner contre un imbécile qui a le pouvoir de me tenir tête ? Nous avons pratiquement le même niveau. Certes, il est possible par un manque de réflexion que l'un ou l'autre prenne l'avantage rapidement, mais j'avais senti que nous pouvions nous amuser et apprendre beaucoup l'un de l'autre. Mais finalement ce que j'apprends, c'est que vous êtes un couard et que vous feriez n'importe quoi pour me séduire, y compris vous rabaissez dans un art que je trouve particulièrement exquis.

Souffle d'Hiver se lève alors et claque des mains.

Rendez-vous au **50**.

20

Je ne pus comprendre pourquoi ni comment j'avais été convaincu, mais une chose était sûr : je savais que ces deux individus disaient la vérité. J'admis cependant que j'avais vu ma volonté s'affaiblir, simplement s'apitoyer sur des gens innocents. La personne qui était devant moi, s'il avait été un réel ravisseur, n'aurait eu rien d'innocent, et je sais que jamais pu je n'aurai pu croire le mensonge d'une personne si néfaste. Un démon aurait pu utiliser la trahison, user de tout son art pour me manipuler, ou utiliser la magie et ses pouvoirs obscurs pour modeler mon esprit pour que je sois prêt à accepter cette vérité. Comment pouvais-je expliquer que j'avais pu être alors manipulé en ce moment précis ? Au fond de moi, j'avais eu le besoin de croire, le besoin de savoir, le besoin de comprendre, tout se mélangeait en cet instant précis, mais pourquoi pas à un autre moment ?

Au fond je voulais que ce soit la vérité, et quelque chose d'étonnant, je SAVAIS que c'était la vérité, je n'avais besoin ni de preuve, ni d'alibi, pour que je puisse

comprendre que ces deux-là s'aimaient. Mais cela changeait-il réellement quelque chose ? N'avais-je point pour mission de ramener coûte que coûte cette femme, même infidèle, auprès de son mari ? Pourtant j'avais réellement envie de son bonheur, et le fait qu'il soit exposé là, comme un spectacle, me fit réfléchir pendant plusieurs secondes quant à l'attitude à avoir, ou plutôt la vérité à embrasser.

Si vous possédez le trait Bon Fond, rendez-vous au **84**.

Si vous possédez le trait Mauvais Fond, rendez-vous au **3**.

Si vous êtes neutre, vous pourrez vous rendre à votre choix au **84** ou au **3**.

21

Malgré toute ma bonne volonté, je n'avais aucune idée de quoi faire. Je me rendis compte alors que mon état de Mercenaire ne faisait pas de moi un homme complet. Je savais me battre, je savais frapper avec des armes, des épées, des poignards, des haches. Je pouvais commander des hommes et en former d'autres... mais je ne savais pas aller au profond de l'âme, essayer de soigner les blessures, rendre la vie. J'étais un homme d'action, un homme physique, qui regardait l'être humain comme s'il se dirigeait vers la mort, jamais à en tourner le dos et y voir la vie.

Je dis alors à Souffle d'Hiver qu'il n'était pas la peine d'adresser cette lotion, car je serai incapable de trouver dans les trente minutes suivantes une solution à son problème. Elle me sourit tristement et me toucha le bras en signe de sympathie, puis se tourna vers l'assemblée.

Rendez-vous au **50**.

22

Mes talents Ecclésiaste m'avaient permis de m'accrocher à la Toile des Sentiments, mais je n'avais jamais essayé de m'accrocher à la Toile des Âmes. C'était un exercice dangereux, car si les sentiments s'accrochent sur une même dimension, les Âmes pouvaient passer de dimension en dimension, et je ne savais s'il était possible de trouver le chemin inverse. Je m'accrochai donc à la première Toile des Âmes, appelée simplement Toile Primaire, ou Toile de la Déchirure. Cette dimension était relativement proche de notre dimension physique, celle où nous vivons en ce moment. Tellement proche que des projections y apparaissent, c'est le cas des ectoplasmes et des fantômes. Quoiqu'il en soit, je m'accrochais vite à la Toile de la Déchirure, et remarquai avec heureux secours qu'ils n'étaient pas encore partis. Bien que leur corps respectif était éloigné l'un de l'autre, leur projection astrale les représentait proches.

Je crus rêver, mais il semblait qu'ils aient compris que j'étais proche d'eux, ils me virent comme un touriste de la Toile. Ils s'approchèrent donc de moi, et "m'accrochèrent", comme s'ils me tenaient chacun la main. Ils riaient, ils étaient heureux, mais leur âme était encore accrochée à leur corps. Je savais que le seul moyen qu'ils partent étaient qu'ils reçoivent les derniers sacrements, et qu'ils leur

seraient rendus une fois revenu au château, mais soudainement leur âme se détacha, et mon corps astral, bien que vivant, les suivit. Sous l'exercice de la drogue vertueuse, un portail s'ouvrit et nous nous retrouvâmes dans la seconde Toiles des Âmes, la Toile du Jugement. C'était une Toile où les Âmes allaient être redistribués dans des nouveaux corps, mais là encore, comme dans une fractale, la Toile se rétrécit, et nous nous en éloignâmes, et un autre portail s'ouvrit, et nous aboutîmes vers la troisième Toile, l'horrible Toile du Désordre. Les âmes qui avaient le malheur d'y rentrer rentraient dans des milliers de portails. Certains d'entre eux abritaient des paradis, mais la plupart étaient des enfers. Je commençais à prendre peur pour mes compagnons, mais ils étaient confiants, car avant que j'eusse le temps de les questionner mentalement, un autre portail s'ouvrit... et nous aboutîmes dans une nouvelle dimension. Je ne sais de quoi elle aurait été faite cette dimension, parce que je me suis arrêté au pas du portail : ils ne voulaient pas que je rentre, mais je me sentis alors comme remercié. Fleur d'Oranger et Flèche me souhaitèrent un adieu et me dirent bon courage, et le portail se referma. Je ressentis comme un malaise, et je pris peur de ne plus revenir dans mon corps, mais comme attiré par un élastique j'y reviens en traversant les Toiles du Désordre, du Jugement et de la Déchirure. Finalement, je revins dans mon corps, mais je compris que je n'avais plus rien à craindre pour eux.

Rendez-vous au **35**.

23

- Il s'agit de l'épée de feu votre femme. L'épée que vous lui avez donné, et l'épée avec laquelle elle s'est servie quand elle est morte, tuée par le comte Imernat qui lui-même l'aimait. C'est l'épée avec laquelle elle s'est entraînée jour et nuit avec nous. Elle porte encore la trace de sa main, de sa sueur, de son sang et de votre sang. C'est cette épée que vous avez vue pendant des jours alors que vous filiez le parfait amour avec celle que vous aimiez tant. Vous l'avez prise pour raison sentimentale, et n'importe qui l'aurait fait. Si je m'enfuis avec... vous deviendrez fou n'est-ce pas ? Vous qui aimiez tant Souffle d'Hiver, vous qui portez tant d'importance sur la voie d'épée ! Votre unique raison qui vous pousse à rester clément serait désormais partie.

Rendez-vous au **10**.

24

Astre Magnifique est désarmée, mais vous décidez de l'épargner.

- Qu'avez-vous, auriez-vous peur de me tuer ?
- Je n'ai aucune raison de le faire. J'ai récupéré mon dû, et je t'ai sous ma surveillance. Il me reste d'autres choses précieuses, mais je peux te les donner si tu les veux vraiment : j'ai maintenant ce que je recherchais.
- Auriez-vous peur de frapper une femme ?
- Ce n'est pas le cas. J'ai connu des femmes qui savent se battre, aussi bien que

vous, ou légèrement moins bien, ou légèrement mieux. Ce sont d'excellentes soldates, et elles ont le don de rabattre le caquet des individus un peu trop simplistes qui pensent qu'une femme est forcément plus agile avec une casserole qu'une hache. Et puis je te crains : vous êtes très forte, et il faut laisser des gens comme vous vivre. Vous autres Amazones, vous avez de quoi prendre le contrôle de beaucoup de choses...

- Vous n'êtes pas de ceux qui pensent qu'il y a des rôles déterminés pour chacun, hommes, femmes, enfants ?

- Dans toute guerre, il y a des choses sales, et ces choses sales peuvent être exécutés par des femmes et des enfants. Ces dernières peuvent utiliser leur petite taille pour se faufiler dans certains endroits. Mais en règle générale, femmes et enfants peuvent utiliser plutôt leur statut que leurs réelles capacités physiques. Dans certains pays où la phallocratie règne en maître, les femmes et enfants font d'excellents espions. Les femmes peuvent charmer certains hommes aux placés dans une hiérarchie de guerre, et les tuer atrocement avec la plus grande froideur. D'autres profiteront de l'hésitation qu'ont leurs adversaires masculins à se battre, et c'est ce qui suffira pour prendre l'avantage. Je ne parle pas des enfants, qui paraissent innocents mais dans le cadre de défense peuvent utiliser leur réseau pour étendre les informations. Toute guerre est sale, et il faut savoir tirer des avantages de tous, hommes, femmes, enfants, vieillards, handicapés, animaux. Et s'il le faut, les nobles doivent sortir leurs armes de leur fourreau trop rouillé, et se mettre en place pour participer à la guerre. C'est ainsi que je le pense : dans une guerre il n'y a pas de soldats, mais uniquement des citoyens qui veulent choisir de servir leur roi ou non. Alors les couards n'auront pas à participer à la bataille, et on n'aura pas à perdre du temps à vouloir chasser les déserteurs.

- C'est une vision très noble du combat. Vous êtes... moins borné qu'il n'y paraît.

- Je profite de mon statut de sanguinaire mercenaire pour effrayer les gens. Peu sont ceux qui pensent que je sache réfléchir.

- Je vous avais mésestimé. Nous, Amazones, vous avons mésestimé. Finalement... je pense pour le bon cadre de tous, que vous devrez choisir comment mener cette guerre. Nous risquons d'avoir des surprises. Nous resterons spectatrices, et verrons comment vous gèrerez les difficultés. Vous apporterez peut-être des nouveautés dans l'art de se battre, et nous devons être les premières à en prendre note pour comprendre comment les utiliser quand viendra notre tour de saisir les armes.

- Alors je ne vous retiens pas. Regardez, apprenez, évoluez. Je ne suis qu'un grain de sable dans un mécanisme géant, et il faudra du temps et des peuples plein de bonnes volontés pour apporter des pleins changements.

Sur ces derniers mots, Astre Magnifique se tourne et se jette par la fenêtre, où elle atterrira quelques mètres plus bas sans dommage. C'est le dernier moment où vous verrez cette femme, mais l'instant d'après, vous n'y songez plus, car telle est votre décision, celle de l'oublier. Trois messagers doivent s'impatienter, il ne faut surtout pas les faire attendre plus longuement, car pour le moment ce sont eux qui ont une importance.

Rendez-vous au **38**.

La partie semble gagnée pour elle. Je commençais à me poser des questions, et estimais que la meilleure manière de gagner fut de jouer tout en lui posant des questions et en examinant plus ce qu'elle pense. Je commençais à jouer du mieux que je le pouvais, et ponctuais mes phases de réflexion (et quelquefois les siennes) de question anodines sur sa couleur préférée, ou si elle a des animaux de compagnie. Mon objectif était de faire baisser sa garde en la faisant concentrer temporairement sur cette question, et de saisir ensuite alors qu'elle a les murailles de son âme baissées mais l'esprit encore dans le jeu, l'opportunité de comprendre sa stratégie.

Rapidement, l'assistance croit que j'essaie de la stabiliser. Certains ricanent, car ils pensent que c'est peine perdue et qu'elle peut se concentrer malgré cela. D'autres y voient un jeu. D'autres pensent que c'est une bonne manière pour essayer de la séduire. Les derniers me trouvent grotesque et me traitent de mauvais joueur. Toujours est-il que le public est affecté par ce que je fais, mais il semble que Souffle d'Hiver ne veuille pas réagir comme je le veux. Elle répond évasivement, ou complètement se méprend et répond comme si j'avais posé une autre question. Son esprit reste sur le jeu. Soudainement, elle est à bout, et finit par me répondre sur le nombre d'hommes qu'elle a aimés, certainement une question qui a autant d'importance dans son esprit que pour le jeu. Je fais mine d'écouter, mais je me projette dans son esprit. Et je suis surpris, car je ne sens pas de stratégie, d'attente. Je sens comme... un plaisir de jouer. Et je réalise que c'est ça : elle pense pas " Je vais gagner avec une bonne stratégie" mais " J'aime jouer, j'aime que mon adversaire soit fort pour lui tenir tête, et c'est la raison pour laquelle j'avance toujours et je trouve toujours moyen de passer outre ses défenses. Je vais sûrement gagner pour cette raison". Cette idée me bouleverse : le plaisir... c'est par le plaisir qu'elle avance. Moi aussi je fus touché par cette réflexion, et soudainement je réalise : et si je résous des contrats non pour l'indemnisation, mais simplement pour le plaisir ? Et si également je tuais pour le plaisir ? En quelque sorte il était vrai que je sentais une pleine satisfaction à ôter la vie, mais si c'était plus pour le plaisir de me battre contre quelqu'un à ma hauteur ?

- Réveillez-vous, dit Souffle d'Hiver, en me regardant d'un air apaisé.

- Pardon ?

- Ca fait trois minutes que vous êtes en train de méditer.

- Ha... pardon, excusez-moi.

- Vous essayez de comprendre comment je fonctionne, n'est-ce pas ?

- Pardon, heu, non, mais...

- N'essayez pas de jouer à l'imbécile. J'ai senti quelqu'un essayer de me forcer.

Certaines auraient pu trouver cela choquant, dégradant, comme un outrage, une violence. Mais je trouve cela... attendrissant. Parce que vous avez ressenti en moi le plaisir de jouer, et non le désir de gagner. C'est ce que je veux partager. Et vous aussi, ce n'est pas le désir de tuer, mais le plaisir de vous battre. Je pourrai comprendre que vous êtes un homme sanguinaire, sans coeur, mais au fond... si vous avez essayé de venir à moi, de venir me comprendre, c'est qu'au fond de vous,

vous voulez vraiment mieux me connaître.

Je réalisais soudainement que Souffle d'Hiver n'avait pas remué les lèvres. Nous communiquions par télépathie. Je ris mentalement : elle aussi a dû suivre la Voie des dieux... Elle me dit alors des choses douces, et je lui répondis, honnêtement, et cela put prendre plusieurs heures, en fait il ne se passa pas plus de deux secondes. Quand nous eûmes fini de dire ce que nous ressentions l'un pour l'autre, elle se leva et appela des esclaves qui débarrassèrent la table. Puis elle claqua des mains.

Rendez-vous au **80**.

26

Je fis un signe de la main, montrant que je n'avais aucun intérêt à me saisir de cette enveloppe.

- Je vous remercie, Monseigneur, mais ma vie est vouée à porter l'Épée, et je ne saurai rendre aucune femme heureuse. Vous pouvez offrir tout ce que vous possédez, je ne pense pas que ce soit réellement une bonne idée, et je sais cependant que vous avez certainement choisi une personne qui saurait me charmer. Pourtant... je n'ai point envie d'échanger mes armes contre une demeure sacrée, avec une personne qui m'attendrait en se tordant les doigts, en priant les Dieux que je revienne en vie. Je respire l'indépendance, je respire l'existence et un air singulier de solitude.

Le Baron parut surpris, puis finit par déchirer son enveloppe.

- C'est dommage, cette femme était faite pour vous. Mais votre regard me dit plutôt que vous avez peur de la faiblesse que l'amour peut causer. Car oui, l'amour affaiblit quand le cœur bat pour la personne que l'on aime, et encore plus quand ce même cœur cesse de battre quand l'être chéri a disparu. Ce n'est pas par amour des armes que vous décidez de choisir cette voie, mais plutôt par la peur que peut imposer un cœur qui prend le dessus sur la raison.

- Je pense que ce que vous dites est erroné, avec tout l'honneur et le respect que je vous dois. J'ai peur de bien des choses, mais l'amour n'est certainement pas ce dont je suis le plus effrayé.

Le Baron me regardait d'un air étrange, de son oeil vert qui ressemblait à celui d'un chat curieux, et il me fixait tandis qu'il brûlait les restes de l'enveloppe avec une chandelle posée sur son bureau.

- Nous verrons. Enfin vous ne pouvez pas prétendre ne pas aimer une femme. L'amour procure la force, mais elle procure une faiblesse. C'est le sentiment de cette faiblesse, qui vous relie à une personne, que vous avez envie de protéger, qui procure cette force encore plus puissante. C'est une relation étrange, et si ce n'est pas l'amour pour une femme, c'est peut-être pour d'autres personnes.

- Alors je me débarrasserai de ce sentiment bien inutile, car il obscurcit ma voie et la recherche de ma vérité.

Sur ces derniers mots, je partis. Je n'avais plus de contrats.

Si vous possédez le trait "Maître d'Armes particulier", rendez-vous au **40**.

Sinon, rendez-vous au **4**.

- Freesia. Harpe des Champs. Lueur d'hiver. Danseur de la Nuit. Anaconda.
- Plaît... Plaît-il, votre Seigneurerie, répond le messager interloqué.
- Ce n'est pas un poème. Ce sont des noms. Savez-vous de qui je parle ?
- Des noms ? Ce sont des noms parmi tant d'autres, comment voudrez-vous que je m'en souviene ?
- Pourtant ce sont des compatriotes. Ils ont vécu dans la Baronnie comme vous.
- Ha ! Vous voulez donc parler de ces...

Vous ouvrez soudainement les yeux que vous avez fermés sans même vous rendre compte alors que vous vous remémorez cet instant, l'instant où vous avez sauvé d'une mort certaine cinq hommes. Le messager a un moment de recul, il lève la main comme pour se protéger d'une attaque qu'il aurait reçue en pleine poitrine.

- Qu'allez-vous dire, dites-vous d'une voix sirupeuse. Ces... ?
- Non, Monseigneur... j'allais dire, ces hommes que vous avez sauvés.
- Bien. Je voudrais savoir... sont-ils présents dans cette guerre ?
- Com... Comment pourrais-je le deviner ? Je ne suis pas devin, je suis messager.
- Prenez-moi pour un mercenaire, un héros, une main qui tient une arme, mais ne me prenez pas pour un idiot. Votre assistant derrière vous possède certainement des rouleaux entiers de parchemin contenant les noms de tous les hommes qui s'y sont enrôlés. Ordonnez-lui d'aller les chercher, qu'il éclaire un peu ma lumière et désaltère cette curiosité qui me brûle dans la gorge.
- B... bien, répond le messager, puis il claque des doigts. Va chercher les parchemins...

- Inutile, monsieur, répond calmement l'assistant.

- Veux-tu obéir immédiatement ? Ma... notre...

- Votre tête est mise à prix en cas d'échec, n'est-ce pas ? Que se passerait-il si vous ne me ramenez pas, le Baron vous tranchera-t-il la tête ? Ho ne me répondez pas, je devine à la manière dont vous vous secouez comme une petite feuille morose que je ne suis pas loin de la vérité (un sourire narquois siffle le long de vos lèvres, puis vous vous tournez vers l'assistant). Je crois deviner pourquoi vous refusez d'aller chercher ces parchemins. C'est parce que vous, vous n'ignorez pas. Vous avez bien fait. Sachant que vous allez me rendre visite, vous avez étudié mon cas, vous saviez que j'ai sauvé la vie de ces cinq hommes, vous êtes allé jusqu'à apprendre leur nom et vérifié s'ils sont inscrits sur les registres guerriers. Vous savez quoi ? Je ne donne pas vingt jours pour que vous preniez la place de votre supérieur. Le rôle d'un messager de la guerre n'est pas seulement de faire des propositions auprès des mercenaires qu'ils rencontrent, mais aussi de les caresser dans les sens du poil. Il ne s'agit pas des les complimenter avec des fourrures et des mots qui sentent bons comme des pâtisseries au sucre glace et à la menthe, il faut savoir flatter leur ego et aiguïser leur curiosité. Quoi de mieux que tout savoir de mon passé ? Les registres guerriers sont publics, vous aurez pu savoir à quelles batailles j'ai participées, quelles victoires j'ai été responsable et quels trophées je suis désormais propriétaire. Mais vous n'aviez rien fait ! Comment pouvez-vous songer qu'en me présentant la bagatelle de huit mille écus je puisse accepter cette offre, si elle ne semble pas intéressée ? Vous ne représentez pas bien les intérêts du baron. Lui-même saurait mieux m'expliquer ce dont il a besoin, ce dont il a envie. Je suis intimement persuadé que s'il se

présentait devant moi, il poserait le genou. Ho non pas que je me sente supérieur par rapport à lui, mais que dans de telles conditions, or et argent ne sont rien devant la possibilité d'avoir un guerrier dans son armée pour faire la différence. Mais vous, vous qui êtes la langue du Baron, vous qui êtes sensé adoucir le coton de ses propos, vous qui devez faire briller l'or qu'il présente sous mes yeux, vous n'êtes même pas capable de me persuader... Alors pour cette argumentation, je vais traiter la transaction avec votre assistant, si vous ne m'en voulez pas. Non, vous ne m'en voudrez pas. Quel est votre nom ?

- Lo... Loquace.

- Hé bien, vous portez très mal votre prénom, vous devriez vous appeler Oreille Curieuse, mais je suppose qu'on ne choisit pas son propre prénom. Quoiqu'il en soit, pouvez-vous me dire pour quelle raison les cinq hommes que j'ai sauvés ne participent pas à la guerre ?

- Je l'ignore. Je suppose qu'ils ont eu assez de frayeurs.

- De frayeurs ! Laissez-moi vous raconter ce qui s'est passé. Quand la bataille est terminée, il a été ordonné à cinq volontaires d'aller allumer des feux dans deux temples situés en altitude. Ces feux, agrémentés de poudre verte, étaient signe de victoire pour le Baron. Ces cinq volontaires, à ce que j'ai appris, car je n'étais pas présent, se sont désignés immédiatement. Pourtant, qui pourrait braver les cols et les corniches, alors que la bataille était terminée, et qu'ils pouvaient reprendre en toute sécurité le chemin du retour vers le manoir ? Je vais vous le dire : cinq hommes fiers de la nation, dévoués à leur baron, qui ne songeaient qu'à la joie de leur maître quand il verrait le résultat de cette trop longue escarmouche. Si vous les avez vus quand je les ai ramenés ! Ils m'ont remercié, ils m'ont salué, mais leur unique désir n'était pas de redescendre, ou de prendre une pause, mais de continuer à monter aux sommets pour allumer ces deux maudites tours ! Qui ferait cela, si ce n'est des soldats dévoués à corps et à âme entiers à leur unique maître ?

Maintenant, ma question est : pourquoi ces soldats, communs des communs, qui ne veulent que le bien du Baron qui les ordonne, ont vu leur poste refusé ?

- Je l'ignore, votre Seigneurie, rétorque le messenger, et non l'assistant à qui vous vous adressiez pourtant. Mais, si vous le permettez...

- Non je ne le permets pas, tranchez-vous aussi sec. Ce n'était pas à vous que je m'adressais, mais comme vous m'avez coupé la parole, je devine en vous le feu de la peur, la peur que je touche quelque chose de profond, de sacré, sinon quoi vous n'aurez pas agi aussi spontanément, vous qui pourtant ménagéz la surprise pour garder le contrôle... Je vais vous le dire, je l'ai deviné à l'instant où j'ai posé les yeux sur vous cher ami. Ces hommes ont vu leur poste refusé, parce que le Baron lui-même pensait que si je venais, j'aurai été outré de voir ces hommes qui ont risqué leur vie et que j'ai sauvés revenir sur les champs de bataille. Comme s'ils mourraient un an après, j'en voudrai à leur maître d'avoir offert la mort à ceux dont j'ai gagné la vie. C'est une grave erreur : un mercenaire sert la bannière pour l'argent et l'honneur, un soldat le fait pour le sang et sa patrie. Comment peut-on empêcher des hommes de se battre pour la couronne qu'ils chérissent tant ? Pourquoi refuser l'honneur de croiser le fer, alors qu'ils voudraient crier haut le nom de leur Terre ? C'est la réponse : pour attendrir le coeur d'un héros de la guerre qui les a sauvés d'une mort stupide. Le soldat et le mercenaire vivent pour leur fer, le fer vit pour le sang, le sang vit pour la bataille, la bataille vit pour l'honneur. Empêchez le soldat d'avancer, et son honneur est bafoué. Empêchez ces cinq soldats d'avancer, et mon

honneur est maculé.

- Votre Seigneurerie, je comprends votre désarroi, mais si tel est votre désir, je pourrai demander que l'on recrute à titre exemplaire ces cinq hommes...

- Calomnie ! Mensonge éhonté ! Vous êtes pathétique, messenger, pathétique, si bien que je devrai trancher moi-même votre langue avec mes dents, tant vous me répugnez ! Vous proposez maintenant de les emmener à la mort ? Leur honneur est mort ! Un soldat qui ne peut aller à la guerre ne peut plus revenir, sinon quoi il se fait traiter de mille injures par les mille soldats qui crachent sur leur nom ! Leur carrière est finie, ruinée ! Ils ne sont plus que des noms qui servent de mauvais exemples pour les jeunes recrues ! J'imagine maintenant : Freesia, Harpe des Champs, Lueur d'hiver, Danseur de la Nuit et Anaconda, ce sont cinq hommes qui ont osé prendre leur retraite alors qu'ils devrait être morts. Ils servent uniquement d'appât pour mercenaire... dans une guerre, un soldat et un mercenaire doivent être positionné au même titre : ils doivent mener les ordres qu'on leur a donné et rester en vie. Si leur ordre est de rester en dehors de la guerre pour permettre à un mercenaire de venir, alors ils respecteront cet ordre, bien que leur honneur sera taché, mais leur honneur sera encore plus taché s'il devait y revenir sous les huées de leurs compatriotes. Non, mon choix est fait : je ne viendrai pas à cette guerre, et ces hommes resteront chez eux, près de leur femme et de leurs enfants. Je préfère maintenant les savoir en vie.

Si vous voulez maintenant lui demander de quitter le plateau Doré, rendez-vous au **67**. Si vous voulez continuer votre véhémence argumentation en parlant des honoraires, rendez-vous au **58**. Si vous voulez continuer à lancer des piques en vous attaquant cette fois-ci à la famille du baron, rendez-vous au **87**.

28

Les instruments arrivèrent, et un orchestre se forma. Les baladins qui étaient venus vinrent s'ajouter à l'orchestre à cœur joie, et n'avaient aucunement le désir de vous mettre des bâtons dans les roues. Rapidement, quelques esclaves vinrent pour apporter un tapis de danse, pour que leur maîtresse ne se blesse point les pieds sur le sol rocailleux. Je me débarrassais également de mes chausses, et remerciai le ciel d'avoir pris un bon bain de pieds pour en chasser l'odeur nauséabonde après douze jours de voyage.

Je ne connaissais point l'étiquette, et il y eut beaucoup de rires quand je vins attraper la taille de Souffle d'Hiver.

- Vous devez me saluer, souffla-t-elle. Et vous devez m'attraper à la taille par l'autre main.

Confus, je ne sus comment saluer aussi m'inclinai-je. Ce ne devait pas être de cette manière, mais elle me sourit, et je la tins par l'autre main. Je devais être vraiment mauvais à la danse, mais alors que les premières notes partirent, je me sentis comme dans une transe familière. Je compris soudainement : il y a quelques années, j'avais formé une femme à l'art de l'épée. Son surnom était Cicatrice, car elle avait été défigurée et portait une balafre sous l'oeil droit. C'était une jeune femme enjouée, et aujourd'hui un mercenaire de grand renom. Quand elle venait me voir, je

lui appris beaucoup de chose sur l'art de manier l'épée. Mais chose étonnante, elle m'apprit également à mieux travailler le mouvement de mes pieds. "A quoi sert de manier le bras, le poignet, et l'épaule pour blesser, si l'on est incapable de s'approcher de son adversaire pour porter l'endroit où il faut, ou de s'éloigner quand il va porter un coup imparable dans la situation présente ?". Elle m'avait fait faire des exercices, et je crus comprendre que la Barjette devait suivre de même. Sentant que je ne connaissais pas bien les pas, Souffle d'Hiver me guida, avec une ironie sévère dans le visage, comme pour se moquer de moi en me demandant pourquoi avoir choisi la danse si je n'étais capable de lui offrir une vraie danse. Elle me chuchota également à l'oreille que je n'étais pas subtil, mais je ne fis par plus l'écouter. Je me mis à tournoyer, et j'entendis des soupirs d'indignation : je ne devais pas tant le faire, mais je m'enivrais de mes pas, de ses pas. Souffle d'Hiver savait se déplacer, comme une grand escrimeuse. Connaissait-elle l'art de l'Escrime ? Je me dis qu'avec une telle corpulence, elle pouvait manier mortellement la rapière ou la dague. Quand nous eûmes terminé la danse, Souffle d'Hiver s'approcha :

- Je n'ai jamais dansé la Barjette de cette manière. Vous avez offusqué tous les protocoles.

- Je m'excuse, lui répondit-elle.

- Non... ne vous excusez pas. Vous avez créé une danse beaucoup plus personnelle, mais beaucoup plus belle. Je trouve cela, tellement... agréable... Ecoutez, je ne veux plus danser la Limorinde ou le Pas-Vaste. Je veux... Je veux que vous m'appreniez deux danses.

Sitôt dit, sitôt fait. Il était moins compliqué de saluer, car je pouvais faire n'importe quel mouvement, toujours est-il que je ne devais pas faire le salut d'introduction d'une danse déjà existante. En ce qui concerne la deuxième danse, je me souvins du jour où je m'étais battu avec Cicatrice à la lance. Elle avait dévié la mienne et moi la sienne, et nous tenions chacune dans chaque main la hampe de sa lance, de la lance de son adversaire, et la main de son adversaire. Nous avons essayé de nous détacher, mais comme nous tenions fort, nous nous mîmes à tournoyer et utiliser le poids et la souplesse des bras de son adversaire pour lui faire lâcher prise. Je fis de même avec Souffle d'Hiver, tout en m'abstenant le passage où Cicatrice et moi avions roulé dans la boue. J'estimais que me rouler avec elle sur le tapis de danse ne devait pas m'apporter de bon oeil de la part de sa famille, mais la danse équilibrée déséquilibrée alors que nous étions face à face nous fîmes rire, et le public et l'orchestre applaudit vaillamment cette deuxième danse.

Quant à la troisième, toujours saluée de manière pittoresque sans être vulgaire, je m'inspirais d'un combat à la hache que j'avais mené avec Cicatrice. Cette fois-ci la danse se voulait plus explicite, et c'était une lutte d'adresse que je menais avec Souffle d'Hiver. Comme les armes étaient fictives, ma force et ma vigueur n'avaient aucune utilité, et c'était au plus souple d'entre nous de gagner cette joute dansante. Ce qu'elle fit après de nombreuses minutes.

Sitôt la danse terminée, elle claqua des mains pour attirer l'attention des gens.

Rendez-vous au **80**.

Tout se passa alors très vite. Quand nous revînmes voir la famille de Souffle d'Hiver, je vis que ses frères et ses soeurs savaient que quelque chose avaient changé. Mais plus que la surprise, ils avaient le bonheur gravé dans leurs traits. Quant à ses parents, ils furent outrés quand ils apprirent la nouvelle, mais ils se calmèrent très vite. Ils ne semblaient pas avoir de rancune à mon égard.

En ce qui concernait le Comte Imernat, la réaction fut évidemment beaucoup plus difficile. Rouge de colère, il manqua de détruire une partie de la vaisselle, puis s'en alla en claquant des talons, suivis par ses valets et ses esclaves venus l'accompagner. Sa colère était encore palpable une heure après son départ. La famille semblait également entachée de sa réputation, car les autres diplomates parlaient et chuchotaient dans d'insoutenables conciliabules, sur la situation. Les prêtres rôdaient autour de moi pour savoir si j'avais hypnotisé Souffle d'Hiver. Tout sembla relativement désordonné, mais ma future épouse resta sereine et ne voulait pas lâcher ma main. Je trouvais d'ailleurs étrange de sentir sa douce chair au creux de ma paume, là où d'habitude c'était la garde de mon épée qui avait trouvé le plus souvent un abri. Ma main, elle-même très dure, devint élastique et épousa parfaitement les courbes de la femme que j'aimais.

Les questions virent par la suite. La mère et le père de Souffle d'Hiver s'approchèrent alors de moi, profitant de l'effervescence et de l'euphorie générale, pour me questionner quant à mon sujet. Si la première s'intéressait à mon passé, ma lignée, mes ascendants, le géniteur semble porter plus attention sur ce que je pourrais apporter à sa fille en particulier d'un point de vue financier. Fort heureusement, je n'avais - et n'ai toujours - rien à cacher, et mes pécunes sont administrés par un organisme neutre, si bien qu'il est possible et relativement aisé de trouver traces de ma comptabilité et de remarquer que je n'ai aucune lacune dans vos biens. Les deux parents semblant soulagés pour le futur de leur fille, ils commencèrent à organiser les festivités de l'union.

Etonné, j'en fis de même, et appris le nom de ses amies, du nom des fleurs qu'elle a inventées par croisement et de leurs particularités, et également, chose plus difficile, du nom de mes anciens rivaux. Elle riait alors que je me souviens d'un ancien docteur qui voulut lui faire consommer un philtre d'amour en voulant la persuader que c'était des racines de Félérianne, un remède contre la toux, et qu'elle avait compris la supercherie car elle n'en reconnaissait pas l'odeur caractéristique, ou alors celui d'un poète qui récita vingt mille vers sous sa fenêtre une nuit d'été, alors qu'elle avait un peu forcé sur une liqueur alcoolisée, et qu'elle s'était endormie au bout du trentième, laissant le pauvre malheureux déclamer à un balcon vide. En un temps record, elle apprit l'Escrime, et grimpa dans mon estime car elle était bonne élève et moi un bon professeur. Je lui appris la rapière et l'espadaon, et je ne pus comprendre comment un corps aussi léger et svelte pouvait attraper avec une telle facilité une épée bâtarde. Un jour où nous étions fatigués, je me permis de lui poser la question tout en la faisant promettre de ne pas laisser la colère l'emporter :

- Je te demande pardon d'avance, que tes joues ne s'empourprent point de dédain

ou d'incompréhension, mais je connais peu de femmes qui apprennent l'Escrime, et celles que je connaissais utilisais les Armes depuis leur enfance, ou alors n'étaient pas aussi élancées que toi. Pour quelle raison veux-tu apprendre à te battre ? A ton âge et à ton statut, ce n'était pas raisonnable, j'irai jusqu'à dire que c'est laid venant d'une si belle femme que toi.

Alors Souffle d'Hiver me sourit, reprit son souffle et me dit :

- Quel grand sot tu fais ! Tu me dois de me protéger, mais pourtant tu connais désormais la Botanique, c'est un art de femme n'est-il pas ? Pour cette raison, je veux te protéger car tu es mon mari, et si un jour tu es désarmé face à un adversaire, je veux qu'il sache que la personne qui aime son ennemi se battra et le défendra corps et âme.

Les deux derniers jours, nous dûmes nous séparer. Les parents de Souffle d'Hiver avaient fait venir des tailleurs et des couturiers, ainsi qu'un cordonnier. De mon côté, j'envoyai un petit esclave quémander de l'argent à l'organisme neutre qui s'occupait des mes économies, car je voulais payer de ma main le costume dans lequel j'étais vêtu. N'étant pas féru de religion quand il s'agit de l'union, un prêtre vint me voir et m'expliqua ce qui allait se passer à la cérémonie de mariage. Je fis également venir des catalogues sur parchemin retraçant les plus belles alliances parmi les bijoutiers des alentours, et je finis par en choisir une qui me plaisait beaucoup.

Lorsque je fus prêt à me marier, ce jour-là j'avais de la fièvre et je tremblais. Les esclaves m'aiderent à prendre mon bain matinal, un peu plus parfumé qu'à l'accoutumée. Ces effluves me donnaient encore plus la nausée, mais le médecin familial qui passait par là m'administra une bonne dose de soin, et une demi-heure après j'étais de nouveau d'aplomb, et en plus habillé pour me rendre à la chapelle. Heureusement que je n'étais pas seul, car l'apprenti du prêtre ainsi que les frères de Souffle d'Hiver m'accompagnaient, pour me tenir compagnie et m'expliquait encore toutes les démarches pour éviter de paraître vulgaire au pays. C'était des gens nobles, qui ne savaient pas manier l'épée, mais ils avaient une forte connaissance en politique et savaient tout ce qui se tramait lors de la guerre. Porté dans un chariot royal, j'arrivais à la chapelle où près d'une centaine de personnalités imminentes attendaient. Je me permis d'essayer de sourire à chacun d'entre eux et d'attendre à l'autel, quand Souffle d'Hiver arriva. Sa robe était magnifique, brodée de fils d'or, et elle portait une couronne de fleurs, de chacune des espèces qu'elle avait créés.

Lorsque l'alliance lui fut donnée et que nous échangeâmes ce premier baiser d'époux, nous pûmes repartir à une propriété que j'avais payée en majeure partie de mes économies, et les festivités durèrent sept jours et sept nuits. Nous fûmes alors heureux pendant près d'un an. Je l'aidais à planter son jardin, son potager et son verger. Nous voulûmes avoir des fruits parfaits, et du bon raisin pour faire du bon vin. Encore fragile, elle voulut attendre pour avoir un enfant, et je passais mon temps à refermer la porte aux messagers qui venaient taper à ma porte. Mais un jour, alors que je me levais, elle me dit qu'il fallait que je reparte à la guerre. Pas pour mon devoir, pas pour mon métier, mais parce qu'elle était fière que j'étais l'un des mercenaires les plus reconnus des Trois Royaumes, et qu'elle ne serait heureuse que quand je reviendrais m'occuper de ses plantes et d'elles alors que dehors grondait encore la terreur qu'inspirait mon nom. La sachant en parfaite sécurité, et rendu

encore plus fort par l'amour réciproque que nous portions l'un à l'autre, je repris ma tunique de bataille et mon épée, et acceptais un nouveau contrat.

Si vous avez choisi de servir la Baronnie de Montchantant, en Reyport, rendez-vous au **59**.

Si vous avez choisi de servir la Baronnie du Téméraire, en Valnord, rendez-vous au **86**.

Si vous avez choisi de servir la Baronnie du Styx, en Etiak, rendez-vous au **13**.

30

Je profitais de moment de discussion avec la portière pour tenter de la convaincre de nous laisser entrer. Ce faisant, j'en venais à appeler les esprits follets de la Terre pour ouvrir la porte, du moins faire coulisser l'immense poutre en bois qui se tenait derrière. Mon envie n'était que de ne pénétrer à l'intérieur du bâtiment, mais étrangement, les Esprits de la Terre, s'ils étaient présents, n'arrivaient point à déplacer l'immense loquet. Finalement, c'est la jeune femme tenue d'ouvrir la porte qui remarqua que quelque chose n'allait guère bien, et quand elle vit de quoi cela consistait, elle ne put s'empêcher de rentrer dans une colère noire.

- Bous ne pouvez pas entrer ici. Les dieux eux-mêmes ont protégé ces lieux de la magie profane. Cela n'est que du recours de la maîtresse de ces lieux.

Si vous possédez le trait "Mystique des Arcanes majeurs" et "Mauvais Fond", rendez-vous au **83**.

Sinon, rendez-vous au **93**.

31

Il y a trois ans, j'étais alors maître-lancier pour le compte du Baron de Rochedhiver, situé dans le royaume de Valnord. Valnord était alors connu pour deux choses : ses gisements de métal, qui permettaient d'avoir le quasi-monopole de l'armement, et sa douce musique tressée dans le vent. Le Baron de Rochedhiver, avait alors pour épouse une choriste du nom de Fleur d'Oranger. Elle jouait de la lyre comme une véritable déesse, et elle avait eu le droit d'avoir eu la cour de nombreuses personnes éminentes, le plus souvent il s'agissait de membres du clergé. En Valnord, le clergé est riche, et les hommes les plus influents n'hésitent pas à donner des sommes des offrandes pour conquérir les plus belles femmes de la contrée. Et si l'argent ne suffisait pas, ils avaient la puissance nécessaire pour menacer sa famille, ou invoquer des malédictions, réelles ou factices. Quoiqu'il en soit, Fleur d'Oranger était courtisée comme bien d'autres, mais personne n'osait s'approcher car elle était la cible même du baron de Rochedhiver.

Epoux depuis cinq ans, elle menait une vie heureuse dans le château de Rochedhiver. Il avait toujours survécu à ses besoins. Elle ne réclamait pas de bijoux onéreux, cependant elle avait un penchant pour les beaux appareils. Il ne fallait pas s'étonner : en temps que danseuse, elle voulait les vêtements les plus soyeux, les plus délicats et les plus colorés. Et attachée à ses fripes, elle faisait payer à prix d'or

les meilleurs couturiers, leur payant des voyages dans les plus somptueuses caravanes, pour qu'ils reprisent la moindre déchirure. En bref, elle n'était pas si capricieuse, mais la baronnie payait de ses frais.

Mais c'était la première femme qui fut tant aimée du peuple. Le jour de la fête des Orangers, pour célébrer son nom, elle n'hésitait pas à faire ouvrir les portes du premier donjon pour permettre à son peuple de venir voir un spectacle. Elle menait alors des festivités, et les dix plus belles danseuses avaient eu le droit de venir danser avec elle. Elle procédait également à un tirage au sort, permettant aux jeunes filles les plus démunies de venir apprendre avec elle la danse et la musique. Qu'elle était donc resplendissante ! Elle avait permis à des jeunes femmes de réaliser le rêve d'accéder à la noblesse ! Et quelle générosité !

Quand je fus appelé auprès du baron de Rochedhiver, je ne la vis point.

Questionnant à ce sujet son époux, celui-ci me fit passer dans une salle et je patientais anxieusement de nombreuses minutes. Quelle ne fut pas ma surprise quand je compris que le baron vint seul, sans aucune garde ! Il me fit tenir le secret : sa femme avait disparu du château depuis de nombreux jours, et personne n'en avait rien dit. Voulant garder cet enlèvement secret, le baron décida alors d'aller me quérir pour que je puisse mener une enquête et que j'aie occire le malheureux qui avait eu la mauvaise idée de mettre la main sur son épouse ! Il me fit promettre de me taire. La seule et unique piste qu'il avait, était une broche dorée qui appartenait à une seule et unique personne : un orpailleur du nom de Flèche d'Acclamation, simplement appelé Flèche. La mission était simple : ramener sa femme vers la personne qu'elle aime, et ce payant à prix d'or. Je pris connaissance du lieu de retrait de Flèche : il s'agissait d'une grande maison sur le flanc d'une montagne, mais personne ne s'y approcha ces derniers jours, de peur d'y commettre une erreur et de précipiter gravement les événements, au point de provoquer le meurtre de son aimée.

Mais qu'avez-vous fait ? Etiez-vous parti immédiatement auprès de Flèche ou aviez-vous d'abord demandé de visiter les lieux de l'enlèvement ? Dans le premier cas, rendez-vous au **82**. Sinon, rendez-vous au **8**.

32

Mon retour fut discret, car je pris soin de couvrir la Baronne avec une couverture, et veillais à ce que les paysans ne s'approchent pas trop de la charrette. Sitôt que je pénétrais dans le manoir, le monde qui le peuplait se mit en effervescence, et le Baron arriva très vite à l'entrée de son domaine. Dès qu'il vit sa femme, il pria que l'on apportât un lit et des coussins pour qu'elle puisse se reposer, et ses conseillers l'avisèrent qu'il valait mieux la porter en ses appartements. Il secoua la tête, se rendit compte qu'il perdait son esprit et son calme devant les manifestations qui avaient lieu, et pria son plus fidèle conseiller de mener les activités, tandis qu'il allait se reposer, son esprit étant trop mouvementé. Je me demandais alors ce qui allait se passer quant à mon sujet, et le Baron se retourna alors et demanda à ses valets à ce que l'on m'emmena dans des appartements d'amis.

Je profitais alors du reste de la journée pour me décrocher. J'eus droit à un bain dans

un baquet d'eau brûlante, parfumée avec des fleurs et des épluchures d'oranges. Cette coutume devait certainement avoir lieu avec le nom de sa femme bien aimée. Deux jeunes servantes s'exclamèrent, et, grâce à leur jeune âge, ne se souciait point d'essayer de me froisser. Leur manque de politesse ne prévalait pas sur le respect qu'elles avaient en mon nom, et c'est avec joie qu'elles se permettaient de verser un seau d'eau sur la tête ou de me frotter le dos avec une serviette. Dès que mon bain fut terminé, elles se retirèrent en gloussant, et deux autres valets rentrèrent avec des mets somptueux. Je n'avais pas mangé depuis bien longtemps, et il est vrai qu'en ma qualité de mercenaire je préférais manger un ragoût de boeuf dans une auberge, et mon organisme n'était point habitué à consommer des mets raffinés, et qui dit raffinés dit "manque de consistance", car j'étais encore affamé après l'entrée. Fort heureusement, une grande coupe de fruits me calma l'estomac, et je mangeais des raisins clairs quand quatre adolescentes rentrèrent, accompagnées d'une dame plus âgée. Celle-ci expliqua qu'elles étaient les élèves de Fleur d'Oranger, et pour me remercier de l'avoir ramenée saine et sauve, voulurent m'offrir une danse. La chorégraphie était magnifique, et la grâce de ces élèves résonna bien avec le doux visage de leur professeur. Je fus subjugué par leur danse, et ne pouvait point imaginer que quelques mois auparavant elles n'étaient que des paysannes destinées à cultiver les choux et les radis noirs. La danse dura une trentaine de minutes, et quand elles partirent, je les remerciai les unes après les autres. Une fois éclipsées, un nouvel arrivant fit son apparition et me demanda de le suivre. Je fus conduit de nouveau vers le bureau du Baron. Il était assis derrière son bureau, et avait préparé à mon attente un fauteuil. Une bourse d'or était également posée sur la table. Je m'approchais, attendis son invitation à m'asseoir et pris place dans le fauteuil.

- Mon ami, commença-t-il, pour commencer, je ne saurai trouver les mots pour vous remercier de m'avoir ramener ma femme. Sans elle, je n'aurai pu continuer à diriger ces terres, et les dieux savent que je fais tout mon possible pour rendre heureux les habitants de mes terres, et que ma femme n'en fait pas moins, avec ses idées de génie. Cependant, je suis attristé.

- Attristé, monseigneur ?

- Oui. Car je lui ai parlée. Elle a ouvert les yeux, et quand elle m'a vu, elle m'a dit qu'elle était désolée. Elle m'a racontée qu'elle a suivi cet homme car elle l'aimait, et qu'elle l'avait suivi, en sachant pertinemment qu'elle me laisserait malheureux loin derrière elle, et qu'elle ne m'en voulait pas de l'avoir faite revenir. Elle me promit qu'elle ne verrait plus aucun homme jusqu'à la fin de ses jours, sauf moi bien entendu. Et elle m'a fait comprendre qu'elle haïssait une personne : vous.

- Je comprends cette réaction.

- Mon ami, vous avez fait preuve d'une grande loyauté. Vous avez écouté ma femme dire ce qu'elle a dit, vous l'aurez crue, aucun homme ne peut prétendre que dans sa grande sincérité elle mente. Vous l'avez crue, et pourtant vous me l'avez ramené, parce que je vous avais payé.

- Parce que je savais que vous l'aimiez.

- N'est-il point contradictoire ? Avec les nouvelles informations dont vous étiez porteur, vous auriez pu refuser, vous auriez pu venir me voir. Je ne vous aurai pas châtié, car telle est la vie. J'aurai accepté son choix. Au lieu de cela, vous avez tué son amant. Aujourd'hui, je suis de nouveau heureux car elle est à mes côtés, et je sais qu'elle m'aimera de nouveau, et que si elle n'oublie pas son amant, elle sera tout

de même fière de tenir ma couronne. Finalement, tout finit bien, mais je le répète : vous avez eu le choix. Laissez-moi alors vous donner un conseil : en tant que mercenaire, n'oubliez pas que votre lame n'est pas celle de votre commanditaire, mais celle de votre coeur. Si votre lame ne rentre pas en résonance avec ce que demande votre commanditaire, alors vous devrez faire immédiatement demi-tour, demander son pardon et lui redonner la prime qu'il vous a donné, et rajouter une contribution pour vous faire comprendre que vous étiez dans l'erreur. Si vous avez fait aujourd'hui ce choix, ce que vous y croyiez, mais au fond de vous, je vous vois meurtri. Et je vois que c'est la première fois que cela vous arrive. Croyez-moi mon ami : cela ne vaut pas la peine de ne pas croire, de ne pas écouter votre coeur. C'est mon coeur qui m'a dit de mener ce peuple à prospérer, c'est mon coeur qui m'a dit de vous employer pour me ramener la femme que j'aime, et c'est son coeur à elle qui m'a dit qu'elle m'aimait. Mais vous, avez-vous écouté votre coeur ? N'oubliez pas qu'au-delà de la lame, au-delà de l'acier, se situe votre coeur. Et c'est avec votre coeur que vous vous battez. Je m'excuse de vous donner la leçon. Mon rôle est de mener mes gens, et vous d'exécuter votre contrat, mais nous sommes tous les deux des êtres humains, et les dieux nous ont donné le choix de choisir, ce que nous avons fait. C'est cela notre richesse, c'est en cela que nous avons une conscience, parce que ce choix peut générer ce problème de bien et de mal.

- Merci, monseigneur, ajouté-je après avoir attendu quelques secondes qu'il ne continue point. Je réfléchirais à cela.

- Si vous voulez bien rester quelques minutes avec moi... je me permettrai de vous donner quelque chose en plus de cela, et en plus de l'avancement pécuniaire qui a été promis. Je voudrais... Je voudrais que vous me donniez une leçon à votre tour.

- Une leçon monseigneur ?

- Oui, en tant que mercenaire, vous avez certainement appris quelque chose. Voulez-vous me raconter quelque chose ?

Si vous possédez l'un des trois traits suivants, choisissez-en un :

Si vous possédez le trait Artiste, rendez-vous au **54**.

Si vous possédez le trait Maître d'armes de caserne, rendez-vous au **61**.

Si vous possédez le trait Maître d'armes particulier, rendez-vous au **81**.

Si vous ne possédez aucun de ces traits, rendez-vous au **18**.

33

Alors que vous sortez votre épée, Astre Magnifique pousse d'un coup la porte du sanctuaire. Vous courez alors pour vous y rendre, mais alors que vous songiez qu'elle s'enfuira, Astre Magnifique se retourne. Vous piétinez alors, et vous trouvez alors à quelques mètres d'elle, puis sortez votre arme. Astre Magnifique se tourne alors vers vous et se met en garde, votre épée à la main.

- Que cela va-t-il faire de vous battre face à votre propre épée ?

- Rien du tout, s'il s'agit de la récupérer.

Vous réfléchissez un instant et dîtes :

- Je ne vois pas où vous voulez en venir.

- Semé par le doute, vous ne savez pas où vous allez.

Astre Magnifique amorce l'assaut, et très rapidement vous ressentez comme un

malaise : elle semble parfaitement à l'aise avec cette arme. Elle semble en connaître le poids, la forme, la texture, si bien qu'elle la maîtrise comme si elle en avait été la légitime propriétaire. Vous savez qu'il s'agit là que d'un artifice, souvent employé par les Amazones, et vous devinez même qu'elles ont dû, d'une manière ou d'une autre, savoir exactement à quoi ressemblait cette épée, et qu'elles ont dû en forger une similaire. Malgré ce simulacre, vous sentez vous-même que vous faiblissez et doutez, car voir quelqu'un se battre avec une épée que vous connaissez bien vous déstabilise. De surcroît, cette appartenance et corrélation entre escrimeur et épée vous a été enseignée pendant que vous appreniez l'art de vous battre, il s'agit donc d'un acte pratiquement sacré.

Astre Magnifique vous frôle par deux fois, et vous voyez des fils de votre manche tomber à terre durant le combat. Elle prend l'avantage, car vous ne faites que vous défendre et parer ses coups. Vous sentez de nouveau le doute vous envahir, mais au fur et à mesure que le combat passe, vous reprenez confiance en vous et vous rendez compte qu'elle n'est pas si habile qu'elle n'y paraît. Rapidement, vous tentez quelques feintes, et finalement, après quelques minutes de lutte acharnée supplémentaires, vous réussissez à vous défaire de votre adversaire : une botte bien placée, et l'arme que vous cherchez à récupérer tombe à terre. Astre Magnifique est désarmée, et paraît très surprise. Elle semble beaucoup moins sûre d'elle.

Qu'allez-vous faire, maintenant qu'elle est à votre merci ?

Si vous choisissez de la laisser en vie, rendez-vous au **24**.

Si vous préférez la tuer, Rendez-vous au **90**.

34

- Cette épée est l'épée que vous adorez le plus, car il s'agit de votre première épée. La première épée avec laquelle vous avez frappé un homme, la première épée avec laquelle vous avez fait couler le sang, la première épée avec laquelle vous avez tué. Dès votre première victime faite, vous avez rangé cette épée et avec l'argent de la récompense, en achetant une autre. Vous n'avez plus jamais réutilisé cette première épée, mais vous l'utilisez comme signe rituel. Vous priez tous les soirs où vous en avez l'occasion avec cette épée, et chaque année, vous lui refaites saigner le sang, et si vous n'avez d'adversaire pour le faire, vous vous coupez vous-même un peu la chair, comme pour l'animer. Cette épée est en résonance avec vous, et tant qu'elle existe vous restez fort et une âme meurtrière. Vous avez beau être touché, blessé, ému, c'est comme si votre âme y avait été transférée, et c'est la raison pour laquelle je vous la dérobe, sous vos yeux, car c'est comme si c'était votre vie que je prenais de force, alors que vous restez impuissant...

Rendez-vous au **10**.

35

Je rentrais la bannière basse, vous demandant ce qui va se passer. C'est la première fois qu'une mission échoue... De ma faute de surcroît. J'aurai été certainement puni,

qu'aurai-je pu faire ? Quand je posais le pas dans le manoir, le deuil sembla s'émaner de moi, si bien que tous les serviteurs s'en vont se cacher pour pleurer de tout leur soûl. J'attendis en vain le Baron venir, mais la nouvelle a dû venir à lui, et il n'a certainement pas eu envie de me voir. Son premier ministre vint toutefois me donner mes gages, que je refusais ouvertement. Il me proposa alors d'accepter de passer la nuit et me convie à rejoindre les appartements des invités.

Après avoir eu le droit à une douche chaude qui me décrassa bien, on m'apporta de nouveaux vêtements, assez soyeux et agréables à porter. Sitôt habillé, un valet vint taper à ma porte et me demanda de le suivre. Je décidais de prendre tout de même vos armes avec moi et le suivit sans mot dire. Il m'amena alors sur un bureau du Baron, qui était alors seul. Celui-ci m'invita silencieusement d'une main à prendre place. Je regardais sur la table : il était en train de boire une infusion, et si j'en croyais l'odeur, il s'agissait d'un puissant calmant, de la Verveine de Soie, une herbe rare et chère qui permettait de calmer la tristesse et la nostalgie. Il avait dû en consommer une bonne quantité avant que j'arrive, car le voilà extrêmement calme, presque froid.

- Cette nouvelle est... tragique. Je me demande encore comment j'ai la force de venir me parler, et je crois savoir pourquoi en réalité. S'il vous plaît, racontez-moi ce qui s'est passé.

- Je suis arrivé, mais ils étaient déjà morts. Je crois que Flèche l'avait empoisonné quand il entendit le pas de nos chevaux, puis il s'empressa de se donner la mort. Le baron me regardait dans les yeux.

- C'est amusant. Le doute... Le doute fait de vous quelqu'un de vulnérable. Je crois que vous êtes exercé à mentir, mais le doute vous taraude et vous empêche de dire la vérité. S'il vous plaît, je... je ne vous en voudrai pas. Je crois savoir ce qui se passait. Ma femme et cet homme... Flèche... ils se fréquentaient, n'est-ce pas ? Bien qu'elle m'aimât encore... Elle voulut partir avec lui, car elle savait que leur avenir était déjà coupé par votre présence.

Soulagé et attristé par le fait qu'il avait déjà compris toute l'histoire, je pus alors révéler en détail tout ce qui s'était passé. Le Baron eut plusieurs fois la lèvre tremblotante, et par deux fois il demanda une pause pour qu'il puisse réfléchir, mais il ne versa pas de larme.

- Vous avez eu le choix. Vous avez fait votre choix, et vous avez préféré préserver le bonheur de ma femme, et en ça... je ne peux pas vous en vouloir.

- Vous le pouvez, monseigneur. J'ai failli à ma tâche. Elle me l'a dit... Elle aurait pu être encore heureuse avec vous, très heureuse. Si je n'avais pas eu ce moment de doute, j'aurais pu agir...

- Mais cela n'aurait pas empêché qu'elle n'aime encore cet homme, n'est-il pas ? Mais n'oubliez pas, vous avez décidé d'être malhonnête avec votre contrat, mais il faut que vous appreniez à ne pas être désolé. Ce que je vais vous dire va vous choquer, mais c'est mon point de vue. En tant que mercenaire, votre lame n'est pas celle de votre commanditaire, mais celle de votre coeur. Si votre lame ne rentre pas en résonance avec ce que demande votre commanditaire, alors vous devrez faire immédiatement demi-tour, demander son pardon et lui redonner la prime qu'il vous a donné, et rajouter une contribution pour vous faire comprendre que vous étiez dans l'erreur. Ou si vous êtes à un point où vous ne pouvez pas faire de demi-tour, changez de commanditaire, mais pas parce que l'on double vos gages, mais parce

que vous combattez un idéal que vous n'avez pas perçu auparavant. Ou alors ne prenez pas position, et désengagez-vous de ce conflit, mais de grâce, écoutez ce que dit votre coeur ! C'est votre coeur qui guide la lame, c'est votre coeur qui guide l'acier. C'est la leçon que je veux vous donner : ne vous abandonnez pas à ces principes stupides, écoutez toujours ce que vous pensez être juste pour vous. Le Baron semble soupirer un instant, soulagé à son tour de vous avoir dit ce qu'il pensait, soulager de voir que je n'étais pas outré par ce qu'il vous dit, lui, le commanditaire.

- Merci, monseigneur, ajouté-je après avoir attendu quelques secondes qu'il ne continue point. Je réfléchirais à cela.

- Si vous voulez bien rester quelques minutes avec moi... je me permettrai de vous donner quelque chose en plus de cela, et en plus de l'avancement pécuniaire qui a été promis. Je voudrais... Je voudrais que vous me donniez une leçon à votre tour.

- Une leçon monseigneur ?

- Oui, en tant que mercenaire, vous avez certainement appris quelque chose. Voulez-vous me raconter quelque chose ?

Si vous possédez l'un des trois traits suivants, choisissez-en un :

Si vous possédez le trait Artiste, rendez-vous au **54**.

Si vous possédez le trait Maître d'armes de caserne, rendez-vous au **61**.

Si vous possédez le trait Maître d'armes particulier, rendez-vous au **81**.

Si vous ne possédez aucun de ces traits, rendez-vous au **18**.

36

Ce n'est qu'un peu plus tard dans la nuit que je pris une sauvage décision. Car sauvage j'étais, et sauvage je resterai. Je quittais la propriété de Souffle d'Hiver, et attendit que la nuit tombe encore un peu plus. Resté à un kilomètre, je me préparai en cachant ma cotte de mailles et mon épée dans un amas de rocher derrière une grange. J'achetais avec quelques économies une chemise en laine, ainsi que de la Verveine rouge. La nuit fut alors bien noire, et je remontais dans la propriété. Les gardes n'étaient pas ivres morts, mais ils avaient bu suffisamment de bière et même de vin de poires pour ne pas me remarquer quand j'entrais en effraction. Comme toute la villa était en effervescence, je trouvais une jeune servante d'à peine une douzaine d'années. En lui promettant son silence, je lui donnais trois pièces d'or pour qu'elle m'indique la chambre pré-nuptiale.

Il ne me fallut pas beaucoup de temps pour forcer la serrure, et je me cachais à l'intérieur. J'avais trouvé une bouteille en cristal contenant de l'eau-de-vie de prunes. Je fis une infusion de Verveine Rouge puis en glissai une partie à l'intérieur de la bouteille de cristal, puis partie me cacher dans une penderie. Après à peine une heure, j'entendis le couple arriver, et refermer la porte. J'avais une folle envie de sortir et de rouer de coups l'homme qui échangeait tant de baisers sirupeux avec la femme que j'aimais, mais je réussis à me calmer.

- Ainsi, est-ce moi que tu préfères ?

- J'ai aimé la prestation du préfet. Ses oiseaux blancs étaient magnifiques. Et les

deux peintres au début, ils ont fait des portraits magnifiques en un temps record. Et aussi le dernier...

Je frémis.

- Un mercenaire sanguinaire... qui décida pourtant de faire autre chose qu'user le fil de son épée. Très charmant.

- Des balafres absolument horribles. Cet homme est laid de corps et de coeur. Il est une erreur de la nature.

- Erreur mon ami. Il avait... quelque chose d'étrange. Je crois qu'il m'aime beaucoup. Il n'aurait pas fait tant de chemin, ni risqué de prouver qu'il était frais de coeur pour m'offrir ainsi son âme.

- C'est un prédateur. Un homme qui prouve qu'il peut obtenir un coeur autrement qu'en l'extrayant de la poitrine de sa pauvre victime... Aimée, avez-vous réellement succombé au charme de cet homme ?

- Plus du vôtre.

Il y eut un silence, et j'entendis le comte Imernat se lever, et se saisir de la bouteille. Il en but plusieurs lampées directement au goulot, puis revint à la couche pour s'y allonger, non sans avoir ôté son manteau et ses bottes. J'entendis des chuchotements complices, et l'effet que j'avais escompté ne tarda pas à arriver : le comte se mit à ronfler de manière très sonore, avec de lourdes respirations.

- Chanceuse je suis, entendis-je Souffler d'Hiver murmurer, que l'homme que je trouve si séduisant supporte aussi mal les alcools.

Elle-même se saisit alors de la bouteille de cristal et la porta à sa bouche. J'eus à peine le temps de compter jusqu'à deux cents, elle sombra dans un sommeil si vigoureux que quand je la saisis elle ne manifesta pas le moindre mouvement suspect. Pour bien m'en assurer, je donnais deux coups de pieds dans les côtes du comte, et pinça la douce peau blanche de la femme que j'aimais. Sans réaction.

Le plus dur bien entendu était de sortir sans se faire voir. Pour ce faire, je m'extrayais par le balcon. Par chance, j'avais gardé mon rouleau de corde, et je l'attachais solidement aux poutrelles. Ainsi harnaché, je descendis doucement pour arriver près d'une grande haie. Il y avait beaucoup d'invités encore, mais de loin je devais ressembler à un garde qui essayait d'en cacher un autre qui sommeillait. Je trouvais réellement étrange que personne ne puisse me remarquer. Je trouvais rapidement une faille dans la haie, et je pus m'échapper avec cette femme.

Ce n'est qu'au petit matin qu'elle s'éveilla. J'avais gardé son sommeil toute la nuit. Elle se réveilla, porta la main à son front et remarqua que malgré son sommeil elle n'avait point de migraine. Quand elle se vit dehors, elle voulut s'enfuir, mais je l'avais déjà ligotée et attachée à mon poignet.

- Monstre, je... ha ! C'est vous ! Ha ! Si j'avais deviné à quel point vous étiez vicieux...

- Ecoutez-moi, Souffle d'Hiver. Je vous aime... je n'ai pas pu m'empêcher de souffrir quand je vis cet homme...

- Mais c'était les règles du jeu ! C'est ainsi que je devais trouver mon mari.

- Sur une seule épreuve ? Ils sont venus vous offrir ce qu'ils savent faire de mieux. Je n'ai fait que vous demander ce que vous auriez préféré me voir faire !

- Ha oui ! Je vous imagine bien me ramener le cadavre de trois cents hommes

comme trophée pour mon mariage !

- Si vous me l'aviez demandé, je l'aurai fait.

Un silence s'installa. Etrangement, elle était calme, et ce qui m'étonnait le plus c'est qu'elle n'avait pas essayé de crier pour attirer l'attention. Elle regarda à droite et à gauche, et je pensais qu'elle savait exactement où elle se trouvait. Nous n'étions après tout qu'à deux kilomètres de là où elle résidait.

- Je suppose que si vous me demandiez de me détacher, vous ne le feriez pas.

- Pas tout de suite, pas avant d'avoir discuté. Mais je le ferai, et vous serez saine et sauve, et vous pourrez rejoindre l'homme que vous aimez. Et je ne ferai d'outrage à votre personne ; la seule séquelle que vous aurez serait d'avoir été enlevée quelques heures.

- Très bien. Discutons. Et ensuite relâchez-moi.

- Je suis venu vous dire simplement à quel point je vous aimais. J'ai réagi bizarrement, et je me sens désormais coupable d'avoir réagi de la sorte. Je ne voulais pas que vous souffriez, et je me rends compte à quel point maintenant je dois paraître ridicule mais surtout monstrueux à vos yeux.

- Vous ne m'avez jamais paru monstrueux avant. Tout le monde vous voyait comme le mercenaire sanguinaire. Mais moi... j'ai vu autre chose.

- Qu'avez-vous vu ?

- Un homme fier. Qui serait prêt à abandonner nombre de ces principes pour épouser celles de ce elle qu'il épousera.

Je souris dans la tournure de ses mots.

- Peut-être. Quant à moi... je voudrais vous demander comment une femme si intelligente que vous pourrait accepter d'épouser un homme pour un seul test ? J'ai échoué au mien, pourtant j'y ai donné de mon mieux. Je voulais tout faire pour que vous soyez prête à m'aimer.

- L'amour ne se commande pas mon ami, mais vous ne l'avez sans doute jamais appris.

- C'est vrai, je n'ai jamais appris l'amour. Mes maîtres m'ont appris à tuer, à être sans coeur, à trucider. J'ai tué beaucoup de personnes, quelquefois j'ai eu des regrets, très souvent des faiblesses, mais au final je me suis apparu comme étant une véritable machinerie à provoquer la mort. Et pourtant je n'aspire qu'à aimer, parce que je pense que l'amour me rendra plus fort... pas pour l'épée, mais pour la vie, car depuis peu j'ignore quel est le but de mon existence, et peut-être que l'amour l'est.

- Et s'il ne l'est pas ?

- Alors j'aimerai et chérirai tout de même la femme que j'aime, car si j'aime alors elle devra être aimée et respectée comme dans tout bon code d'honneur de l'escrime. Une femme n'est pas une épée, mais elle réagit à des lois d'honneur et de principes, et je dois les offrir du mieux que je peux.

Souffle d'hiver devint silencieuse.

- J'accepte de vous aimer.

- Je...

- Ne me remerciez pas. Vous me rendrez plus forte, et je vous rendrai plus fort. Mais j'ai une condition pour vous aimer, car mon coeur ne peut aimer un homme qui réagit avec tant d'égoïsme. Je suis une femme généreuse, et je vous offrirai ma vie, mais vous devrez offrir la mienne et à mes principes. Et seulement à ce moment je pourrai vous aimer. Acceptez-vous ?

- ... Très bien.

- Alors je vous apprendrai pendant un an la loi de la bonté, de l'honneur, du respect d'autrui.

Nous partîmes alors, et elle ne souhaita que laisser une missive à un pauvre hère qui passait par là qu'il la donne à la fin de la journée à sa villa. Elle y raconta qu'elle voulait quitter le comte Imernat, et qu'elle s'installerait et qu'elle enverrait régulièrement des nouvelles à sa famille. C'était une lettre très succincte, mais je ne pouvais qu'apprécier cette franchise et l'amour qu'elle portait à sa famille.

Lorsque l'alliance lui fut donnée et que nous échangeâmes ce premier baiser d'époux, nous pûmes repartir à une propriété que j'avais payée en majeure partie de mes économies, dans le plus grand des secrets. Nous fûmes alors heureux pendant près d'un an. Je l'aidais à planter son jardin, son potager et son verger. Nous voulûmes avoir des fruits parfaits, et du bon raisin pour faire du bon vin. Encore fragile, elle voulut attendre pour avoir un enfant, et je passais mon temps à refermer la porte aux messagers qui venaient taper à ma porte.

En un temps record, elle apprit l'Escrime, et grimpa dans mon estime car elle était bonne élève et moi un bon professeur. Je lui appris la rapière et l'espadon, et je ne pus comprendre comment un corps aussi léger et svelte pouvait attraper avec une telle facilité une épée bâtarde. Un jour où nous étions fatigués, je me permis de lui poser la question tout en la faisant promettre de ne pas laisser la colère l'emporter :
- Je te demande pardon d'avance, que tes joues ne s'empourprent point de dédain ou d'incompréhension, mais je connais peu de femmes qui apprennent l'Escrime, et celles que je connaissais utilisais les Armes depuis leur enfance, ou alors n'étaient pas aussi élancées que toi. Pour quelle raison veux-tu apprendre à te battre ? A ton âge et à ton statut, ce n'était pas raisonnable, j'irai jusqu'à dire que c'est laid venant d'une si belle femme que toi.

Alors Souffle d'Hiver me sourit, reprit son souffle et me dit :

- Quel grand sot tu fais ! Tu me dois de me protéger, mais pourtant tu connais désormais la Botanique, c'est un art de femme n'est-il pas ? Pour cette raison, je veux te protéger car tu es mon mari, et si un jour tu es désarmé face à un adversaire, je veux qu'il sache que la personne qui aime son ennemi se battra et le défendra corps et âme.

Mais un jour, alors que je me levais, elle me dit qu'il fallait que je reparte à la guerre. Pas pour mon devoir, pas pour mon métier, mais parce qu'elle était fière que j'étais l'un des mercenaires les plus reconnus des Trois Royaumes, et qu'elle ne serait heureuse que quand je reviendrais m'occuper de ses plantes et d'elles alors que dehors grondait encore la terreur qu'inspirait mon nom. La sachant en parfaite sécurité, et rendu encore plus fort par l'amour réciproque que nous portions l'un à l'autre, je repris ma tunique de bataille et mon épée, et acceptais un nouveau contrat.

Rayez de votre Feuille d'Aventure "Mauvais Fond".

Si vous avez choisi de servir la Baronnie de Montchantant, en Reyport, rendez-vous

au **59**.

Si vous avez choisi de servir la Baronnie du Téméraire, en Valnord, rendez-vous au **86**.

Si vous avez choisi de servir la Baronnie du Styx, en Etiak, rendez-vous au **13**.

37

Ma chère Eau de Roche, tu ne connais les Echecs d'Hemmonie, ton frère excelle un peu plus dans cet art. Tiens, approche l'échiquier qui se trouve sous ce banc. Ouvre-le maintenant. Vois-tu toutes ces pièces ? Pour jouer aux Echecs d'Hemmonie, il faut choisir de constituer ton armée. Elle doit être composée de vingt pièces également, et au moins d'un roi. Celui-ci ne se déplace que d'une seule manière : d'une seule case. Ensuite, pour constituer le reste de ton armée, tu peux choisir de prendre des pièces jusqu'à trois exemplaires. Il en existe presque huit dizaines différentes. Les Eclaireurs, quant à eux, peuvent être au nombre de neuf au maximum. Tu choisis la manière dont tu les répartis sur l'échiquier, dont tu vois les limites ici. Il y a d'autres limites de l'autre côté, il s'agit du camp d'origine de ton adversaire.

Comme tu le sais, chaque pièce possède un mouvement qui lui est propre, et qui dépend de l'état de l'échiquier à un moment donné et à la position. Vois-tu, par exemple l'Eléphant ne peut pas se mettre à côté de l'Ours, qu'il soit à toi ou appartienne à l'adversaire. Le monarque ne peut pas être dans la même colonne que l'Ambassadeur adverse. Et ainsi de suite. Quand tu mets le roi adverse dans une situation où au prochain coup l'une de tes pièces peut le prendre, et que quelque soit le mouvement qu'il fait il perdra quand même son roi, il est alors en Echec et mat, et le jeu s'arrête.

A ces règles s'ajoute le fait que tu dois dévoiler au moins seize des pièces que tu comptes utiliser à ton adversaire avant le début de la partie, et que s'il modifie son jeu tu peux modifier le tien après avoir écouté sa composition et ainsi de suite. Qu'il te faut choisir entre plusieurs échiquiers. Celui-ci est carré, mais celui-ci ressemble à un trapèze. Et celui-là a la forme d'une clepsydre. Enfin, une fois par partie, tu peux l'utiliser l'une des cinq cents bottes des Echecs d'Hemmonie, un mouvement particulier qui peut changer le mouvement de la partie, et qu'il faut connaître par coeur. Vois-tu ? C'est un jeu très complexe, et beaucoup d'hommes et de femmes excellent dans ce jeu ancestral.

Souffle d'Hiver fit parvenir un échiquier, une table et des chaises, et de quoi nous nourrir et boire pendant la partie. Elle demanda également à sa cousine d'arbitrer, car sa cousine était la personne avec qui elle jouait le plus souvent. Elle autorisait de nombreux membres de sa famille, dont son père, sa mère et son frère, mais également des gens influents de la région et d'autres prétendants qui lui supplièrent de voir la partie.

Après quelques coups seulement, vous réalisez que Souffle d'Hiver a de grandes chances de gagner la partie.

Si vous possédez le trait Bon Fond, vous pouvez faire en sorte de perdre la partie. Rendez-vous au **19**.

Si vous possédez le trait Mauvais Fond et le trait Ecclésiaste, vous pouvez essayer de lire dans ses sentiments pour gagner la partie. Rendez-vous au **25**.

Si vous possédez le trait Stratège, rendez-vous au 66.

Si vous possédez le trait Mauvais Fond et le trait Arcanes Mystiques Mineures, vous pouvez essayer de déplacer des pièces pour gagner la partie. Rendez-vous alors au **75**.

Si vous n'avez aucun de ses talents ou combinaison de talents, ou si vous ne voulez pas les utiliser en particulier aujourd'hui, en faisant exception à vos principes et à votre instinct, rendez-vous au **47**.

38

Vous vous rendez au plus vite vers les trois messagers qui vous attendent. Ils sont arrivés sans bruit, ils sont arrivés sans renfort. Chacun d'entre eux portent les couleurs de leur contrée respective, Etiak, Valnord, Reyport. Ce sont des messagers officiels, mais vous êtes surpris de les voir accompagnés chacun d'une personne encapuchonnée, et vous pensez un instant qu'il s'agit sûrement de l'éminence grise de chacun des Rois.

Chacun leur tour, les messagers viennent se présenter à vous.

- Je suis le messenger du roi Octave Jenkss, Souverain d'Etiak.

- Je suis le messenger du roi Antoinin Gevils, Souverain de Valnord.

- Je suis le messenger du roi Patrick, Souverain de Reyport.

Vous les saluez gravement tous les trois, et d'un coup de doigts que vous claquez à Chaton, ordonnez d'être conduit auprès d'un petit salon où vous pourrez discuter.

Vous croisez au passage Madame Cristal de Frêne, qui ne desserre pas les dents quand elle se rend compte des personnes qu'elle a pour invités en sa demeure.

- Je suis désolé d'avoir dû vous faire attendre. Je vous attendais moi-même, cela fait maintenant presque un an que je redoute votre arrivée, et le jour où vous frappez à la porte de l'endroit où j'ai élu ma retraite, je ne vaudrais pas le meilleur des hôtes en ne respectant pas votre patience.

- Nous ne vous en voulons pas, déclare le messenger du Roi de Valnord, et les deux autres acquiescent.

Vous êtes grandement étonné, car en règle générale, lorsque des personnes bien placées dans des maisons royales rivales se trouvent dans la même pièce, ils tentent de se lancer des piques pour mieux charmer la personne dont ils tentent de tirer les faveurs. Or, il semblerait que ces trois messagers sont parfaitement courtois les uns des autres. Vous pensez qu'il s'agit sûrement que l'un d'eux a trop peur de faire mauvaise impression. La tension est d'ailleurs palpable, car tous se regardent étrangement, et vous devinez le poids du regard des personnes encapuchonnées.

- Je pense, déclarez-vous après plusieurs secondes de silence gêné, et ce n'est pas votre gêne mais celle de ces six individus qui se ressent, que nous sommes là pour une raison bien précise. Je vais vous laisser parler.

Rendez-vous au **69**.

- Je n'ai rien d'autre à vous offrir que mon épée. Ce n'est pas beaucoup, surtout qu'elle est imprégnée de sang des ennemis de votre Royaume... ou de certains de vos concitoyens. Je ne suis pas un ange, je suis un homme qui respecte la parole et qui n'a écouté que le fil de son arme trancher les dernières cordelettes qui ramenaient à la vie le corps et l'âme de ceux qui se sont opposés à lui. Mais je suis un homme, j'ai un corps, un esprit, une âme. Pour nourrir mon corps, je marche des lieues et je traverse des sites d'une beauté époustouflante. Quant à mon esprit, c'est une certaine philosophie de ma vie. Mais mon âme... elle est restée vide. Jusqu'à ce que je vous rencontre. Vous êtes une femme ayant des principes, les plus beaux et les plus méritants. En tant que tel, je me suis toujours méfié des femmes ; contrairement aux autres Mercenaires, je ne suis pas phallocrate, et j'ai connu des femmes qui savent manier l'épée mieux que le plus redoutable des bretteurs. Cependant la femme a son monde, un peu comme le monde des océans et le monde des steppes. Alors je me dis que... je devrais construire peut-être une vie. Trouver une épouse. Et j'ai voulu la trouver en vous.

J'avais parlé rapidement, d'une voix monocorde, en regardant le sol, en évitant le regard de Souffle d'Hiver. Un nouveau silence s'installa, et l'espace d'un instant j'eus peur de ne plus la voir, de croire qu'elle avait disparu et qu'elle avait évité mon discours. Mais en tournant la tête je vis qu'elle me regardait toujours, qu'elle réfléchissait, et me regardait d'un air tendre.

- Je vais vous dire ce qu'il y a de vrai. Et ceci est vrai pour moi, une femme qui n'aime pas les armes, et vous qui vivez avec au jour le jour. L'homme est fait pour vivre, il est fait pour marcher. Les Dieux lui ont donné l'esprit, et il marche là où il veut et où il semble être. Il ne saurait être porté par le vent des steppes ou la marée des océans, comme vous dites, car il est le vent et la marée. Son esprit lui permet de voyager, et c'est son esprit qui fait de lui un homme différent. J'essaie de dire par là que vous êtes libre, et sous prétexte qu'un mercenaire sanguinaire ne serait, à l'écoute des politiques, des diplomates ou du simple paysan, apte à aimer une femme, vous ne devez pas les écouter. Vous êtes ce mercenaire, et vous avez décidé de mener votre vie pour votre épée et pour ma vie. Quant à moi, j'aurai voulu vouer la mienne à celle d'un homme qui sculpte de magnifiques vers, mais je suis libre de choisir, et je veux devenir meilleure en vous rendant meilleur. Que je sois également votre vent et votre marée, et que nos forces nous poursuivent et continuent à nous mener dans la vie.

- Voudriez-vous dire que...

- Que le comte Imernat sera loin d'être heureux d'apprendre ceci. Mais qu'il faudrait qu'il s'y fasse ; j'ai fait un choix, mais j'ai la liberté et le loisir d'y revenir. Tant que l'union ne s'est déroulée, je peux choisir pour qui vivre, et j'ai choisi de donner ma vie comme vous me donnerez la vôtre.

Rendez-vous au **29**.

Je suis revenu sur mes terres d'origine. J'avais une maison, mais surtout c'était là que j'avais appris l'art de manier les armes. Mon vieux maître était mort depuis longtemps, et j'avais décidé d'aller fleurir sa sépulture. C'était étrange, car je ne l'avais jamais fait. Pour moi, mon maître m'avait choisi uniquement pour perpétuer l'art de manier les armes tel qu'il l'avait apprises, et que ce n'était que mon devoir d'avoir appris cet art. Je passais donc à travers champ pour faire un bouquet, et aller au temple dans lequel il m'avait tant enseigné.

Depuis sa disparition, des enfants venaient investir les lieux pour y jouer. Au début j'étais outré que l'on offre la possibilité aux enfants de pouvoir bafouer cet endroit de savoir, et je n'avais de cesse de les chasser, mais ils revenaient dès que je m'absentais. Je finis par devenir sourds à leurs jeux, mais souvent je revenais m'entraîner seul, et je devinais leurs yeux regarder avec avidité mes outils de faire. Ce jour là, il n'y avait pas d'enfant qui jouait. Non, il n'y en avait qu'un seul, qui attendait sur les marches. Il avait le regard déterminé. Il portait une tunique en cuir élimée, des braies ridiculement petites. Ses cheveux étaient hirsutes, et portaient une barbe. Son baluchon était ouvert, et contenait encore deux pommes qui n'étaient plus de premières fraîcheurs. Le seul détail qui était étrange, était sa magnifique épée finement ciselée qui reposait près de lui.

Quand il me vit arriver, il m'appela par mon nom. Comme j'acquiesçais, il s'approcha alors de moi.

- Apprenez-moi l'art de l'épée.
- Tu n'y es pas, petit. Quel âge as-tu ? Quinze ans. C'est certes un bon âge pour avoir de la vigueur, mais il faut l'apprendre bien avant.
- Vous devez me l'apprendre.
- Pour quelle raison ?
- Pour perpétuer vos connaissances.
- Petit, j'ai déjà eu deux apprentis avant moi. Ils connaissent l'épée, la hache et la lance. Ils savent tuer de leurs mains, de leurs jambes, de leurs bras. Je n'ai pas besoin d'élève : j'ai déjà légué ma connaissance.
- Et s'ils meurent ?
- Et si toi aussi tu meures, et moi aussi ? Alors ma connaissance s'éteindra.
- Mon père m'a dit que vous étiez le seul à m'apprendre à maîtriser cette arme. Sur ces mots, il me montra son arme. J'allais lui rétorquer je ne sais quoi, quand je remarquais enfin les ciselures. C'était... c'était une arme de famille. Et non pas de n'importe quelle famille. Elle portait des armoiries que j'avais déjà vues. Tant de fois. C'était des armoiries sur une épingle que j'avais depuis ma tendre enfance. Et si elle apparaissait là, c'est qu'une seule personne était capable de le faire, bien que je ne la connaisse pas. Il s'agissait de mon grand-père.
- Qui t'a donné cette épée ?
- Je vous l'ai dit. Mon père. Il l'a forgée.
- Ce n'est pas possible.
- Et pourquoi donc ?
- Parce que ton père sait graver les armoiries que seul mon grand-père connaissait.

Nous nous regardâmes un instant. Je dus avoir le regard hagard. Je ne voulais pas comprendre ce qui paraissait clair. Le gamin acheva de me clouer sur place.

- J'ai une autre épée (il sortit un baluchon que je n'avais pas vu). Je crois que c'est pour vous. Elle porte votre nom sur sa lame.

- Je... ce n'est pas croyable. Ton père... mon grand-père... Je serai ton...

- Vous êtes mon neveu, dit l'adolescent, qui était bien plus jeune que moi. Il a entendu comment vous avez gagné votre réputation. Il a fait venir de nombreux témoins de vos combats et de vos confrontations. Il sait tout sur votre vie. Il a forgé cette arme, en sachant que vous seul pourrez en tirer la quintessence. Il a fait également cette autre arme, pour moi. Il m'a ensuite dit de venir vous trouver ici, et de vous attendre. J'ai de la chance, cela ne fait que quatorze jours que je dors à l'auberge à côté. Vous aurez pu être absent plus longtemps. Et il m'a dit qu'au nom de l'amour de la famille, vous deviez m'apprendre les armes.

- Au nom de... ha ! Quelles sottises. Je t'apprendrai les armes, petit, mais pas pour le nom de l'amour de la famille, mais uniquement parce que je dois ça au père de mon père, qui m'a légué une épée qui est forgée pour moi. Si tel est son désir, je le ferai, mais seulement pour hériter du bien qui est censé m'être dédié.

Ainsi, pendant près de neuf mois, j'appris à mon oncle - je te le rappelle, beaucoup plus jeune que moi - à manier l'épée. En aucun cas il ne revendiqua d'autorité par rapport à la génération, car d'une si je le voulais je pouvais le tuer à n'importe quel moment, et de deux il avait le respect envers son professeur. Il écouta gravement, et quand je lui donnai du travail à faire, il fournissait le double des efforts. De surcroît, il écouta mes conseils et développa également l'art de manier la magie, de communiquer avec les dieux et de peindre la calligraphie. Il savait également bâtir, lire, monter des poutres, coudre, cuisiner, élever des poules, et que sais-je encore. C'était un homme parfait, jusqu'à un matin où alors que son entraînement touchait à sa fin, il disparut. Si l'on suivait le code d'honneur de certains maîtres d'armes, il aurait dû être assermenté le lendemain, un peu comme un roi adoube un chevalier. Fou de rage, je vis qu'il avait pris son épée, mais qu'il avait laissé la mienne. Je partis pratiquement en claquant la porte, en jurant ne me faire jamais plus rouler par un membre de ma famille, et reprit les routes. Une semaine après, j'appris qu'en Etiak une guerre faisait rage, et décidait d'y mener une bataille. On racontait qu'un jeune garçon d'une quinzaine d'années menaient la bataille de front et gagnaient escarmouche sur escarmouche. Furieux, je voulus aller le voir, plus pour comprendre. Je m'engageais alors du côté d'un Baron d'Etiak, qui luttait contre les forces clandestines, dont le héros était ce jeune garçon.

Je le rencontrais trois jours après, dans une forêt. Quand mes hommes virent la ressemblance, ils cessèrent le combat, et les hommes du côté adverse eurent la même réaction.

- Te voilà enfin, mécréant, rugis-je. Tu es parti alors que tu n'as pas juré sur le sang de ton épée.

- Oui je suis parti, cria-t-il, en faisant briller la lame de son arme. Tu ne m'as jamais jugé bon. Alors j'ai décidé de partir, car je considérais ce serment comme ridicule et inutile.

- Il n'y a rien d'inutile de jurer sur soi que l'on vivra par les armes.

- C'est ce que tu as choisi : la voix des armes. Regarde ce que tu es devenu : esclave

de ces jouets de fer. Tu ne les maîtrises plus : tu écoutes leur chanson de sang. Si elles réclament d'être souillées dans une mare rouge, tu n'hésiteras pas à écouter leur prière métallique. Tu n'es rien de plus que le fantôme qui suit le cri des hommes dont tu as ôté la vie pour le bon plaisir des lames.

- Ôte ces paroles stupides et diffamatoires de ta bouche galeuse, et excuse-toi auprès de ton maître, si tu veux rester en vie, car sinon je provoquerai ta mort dans les secondes qui suivent.

- J'aimerais voir ainsi ô mon maître. J'ai rêvé de cet instant depuis des semaines. Me voici enfin à me venger.

Il poussa un cri de guerre et se rua sur moi. Pendant un instant, je me rendis compte que cette guerre cessera quand je gagnerai. Je fis un pas, un seul, mais un pas si rapide qu'il ne put rien faire, et avant qu'il ait eu le temps de me dépasser je lui avais déjà traversé les viscères de ma lame.

- Je me meurs, soit maudit...

- Tu ne m'a pas dit la vérité, mon oncle, lui chuchotai-je.

- Toi non plus.

- Commence, et tu pourras te taire pendant que je te répondrai.

- Mon père - ton grand-père - m'a demandé de partir avant le dernier jour. Je gardais ce message en tête... mais décidais de le faire depuis longtemps. Je refuse de devenir l'esclave d'une épée.

- Tu l'es devenu depuis longtemps. Ce n'est pas l'épée qui tue, ni l'homme, mais la volonté de l'homme. C'est la volonté de l'homme qui lui fait marcher, déplacer ses épaules et ses bras et son poignet. C'est la volonté de l'homme qui le fait survivre et ne plus ressentir la douleur. C'est cette volonté qui le rend fort. Je l'ai compris... car j'avais compris le dessein de mon grand-père. Il avait prévu ta mort depuis longtemps, et s'est servi de toi comme un échiquier. Tu es gaucher ; je suis droitier, mais j'ai toujours appris de me battre avec deux armes. N'est-il pas étrange alors qu'une personne ait forgé deux armes, connaissant alors la destinée de l'un, son petit-fils, mais pas celui de son propre fils ? Je vais te dire alors ce qui s'est passé : la leçon, ce n'est pas moi qui te l'ai enseignée, mais mon grand-père, en me faisant comprendre que l'amour qu'il me vouait, bien qu'il fut loin, était plus fort que tout. C'est grâce à son amour qu'il façonna ces deux armes, pour que je puisse les tenir dans ma main droite et ma main gauche. Et ta vie n'est qu'un pion sacrifié sur l'échiquier de ma destinée.

- Mon... propre père m'a sacrifié pour... son petit-fils ?

- Oui.

- Arrgh, soyez maudit, vous ! Vieux fou de ma famille, aussi bien mon père que mon neveu ! Vous êtes des personnes diaboliques, nées pour tuer sans aimer.

- Tu n'as toujours pas compris, jeune enfant. Il l'a fait pour moi parce qu'il m'aimait, et était prêt à sacrifier son plus jeune fils pour sauver son petit-fils. Tu comprendras quand tu seras au paradis, quant à moi, j'ai ma destinée à vivre, et l'amour de mon grand-père à rendre.

Alors que mon oncle s'éteint, la guerre prit fin alors quand le camp des clandestins avait perdu l'unique héros qu'ils avaient. Une trêve fut signée, et le baron proposa de nombreuses requêtes et conditions, que les rebelles acceptèrent en intégrité, sous peine de poursuite. Pour ma part, je revins chez moi, avec le corps de mon oncle, pour l'enterrer auprès de mon maître. Je pleurais alors sa mort, car je pouvais

comprendre sa frustration de n'avoir vécu que pour l'amour de son père pour quelqu'un qui n'était pas son fils, mais le fils de son fils. Et quand je fus prêt à repartir en route, j'attachais une nouvelle épée à mon fourreau et promis d'user de cette arme. Voilà, chère Eau de Roche, comment cette arme parvint à mes côtés.

Trois Baronnies me firent parvenir des ordres de mission.

Si vous avez choisi de servir la Baronnie de Montchantant, en Reypport, rendez-vous au **59**.

Si vous avez choisi de servir la Baronnie du Téméraire, en Valnord, rendez-vous au **86**.

Si vous avez choisi de servir la Baronnie du Styx, en Etiak, rendez-vous au **13**.

41

- Je vous prie de m'excuser, s'enquit Flèche, mais je dois vous faire preuve d'une certaine vérité. Vous devez savoir que si effectivement Fleur d'Oranger est chez moi depuis de nombreuses heures maintenant, il en vient de mon souhait, mais également du sien. Je vous prie de bien croire la vérité : Fleur d'Oranger et moi sommes amants depuis peu.

Fleur d'Oranger s'approcha alors de moi. Elle n'est pas liée aux poignets, ni aux jambes, et ne porte pas de foulard qui lui couvrirait sa bouche si elle en venait à crier ; elle est libre de ses mouvements, libre de ses doigts, et se tient désormais au côté de l'homme que l'on dit être un criminel qui aurait enlevé la femme du baron. J'essayais de chercher dans ses yeux s'il la menaçait, mais il n'en avait l'air de rien. L'espace d'un instant, vous doutez de sa parole, ainsi que de son ravisseur.

Si vous possédez le trait Arcane des Magies Mineures, rendez-vous au **74**.

Si vous possédez le trait Ecclésiaste, rendez-vous au **92**.

Sinon, si vous refusez de croire ce qui vous est dit, rendez-vous au **65**.

Si vous préférez croire ce qui a été dit, rendez-vous au **20**.

42

- Il y a trois ans, le Baron de Pourpremûre a demandé à ce que vous formiez les mille hommes de sa caserne. Vous avez accepté, et contrairement à vos attentes, les hommes s'y sont donnés jours et nuits pour apprendre ce que vous aviez à leur enseigner. Vous aviez beau rentré dans une colère quand, alors que leur avez ordonné d'aller se reposer et souffler, ils continuaient à tenir leurs armes. Et en secret, vous aviez appris que le Baron de Pourpremûre était mourant, qu'on lui avait fait ingurgiter du poison, et que s'il en venait à mourir vous partiriez car son fils était cruel et n'avait aucune raison de garder sa caserne, aussi ont-ils redoublé d'efforts. Emu, vous avez donc accepté qu'ils s'entraînent si durement qu'ils en venaient à s'évanouir ou à somnoler debout. Mais ils ont tous tenus, fait comme si vous étiez naturellement sévère. Et le jour de votre départ, le Baron de Pourpremûre, qui commençait à se remettre de sa longue agonie, vous a tendu une épée. Il vous a dit

que les mille hommes de la caserne ont versé chacun une goutte de sang pour le mélanger à l'alliage dont était fait à l'épée, et que chaque fois que vous l'exhiberez vous entendrez crier d'une seule voix mille cris de guerre. Il était fier du dévouement de ses hommes, à la fois envers lui et envers vous, et savait au moment où vous partirez que Pourpremier serait l'une des Baronnie les mieux gardées par sa garnison. Et vous même êtes fier d'avoir sorti cette épée chaque fois que les ennemis directs de Pourpremier étaient vos adversaires dans la bataille, et on raconte alors qu'à vous seul on aurait crû chanter un démon et mille de ses suivants pour mener la bataille à leur défaite.

Rendez-vous au **10**.

43

Alors que vous sortez votre épée, Astre Magnifique pousse d'un coup la porte du sanctuaire. Vous courez alors pour vous y rendre, mais alors que vous songiez qu'elle s'enfuira, Astre Magnifique se retourne. Vous piétinez alors, et vous trouvez alors à quelques mètres d'elle, puis sortez votre arme.

- Je n'ignore pas, répond-elle alors, que vous n'avez nul le droit de m'affronter. Vous serrez des dents : elle n'a pas tort, après tout vous êtes sur un sol sacré et en tant Ecclésiaste vous n'avez aucun droit de lever ne serait-ce que le petit doigt sur elle. Certes, l'épée que vous avez sortie n'a pas d'offense, même si votre esprit est assombri, mais vous n'avez aucun droit de l'affronter, sinon quoi vous pourrez subir la colère des dieux. Au meilleur des cas, ce serait le retrait de tous vos avantages, et de votre capacité à suivre les différentes Toiles qui sont tissées. Au pire des cas, vous serez foudroyés sur le champ, et votre âme flottera en enfer.

- Que vous êtes comique, avez-vous oublié ? Songez-vous que j'aurai pris une autre voie que celle-ci ? Vous n'avez désormais aucun moyen de vous rendre jusqu'à moi. Je pourrai vous tuer, mais vous, vous n'avez pas le droit de me faire verser une seule goutte de mon sang, ni même de me gifler, et pourtant je brûle d'envie de tendre ma joue. Ho, ce serait un doux baiser que de recevoir un violent soufflet de votre part, n'est-ce pas ?

Astre Magnifique se met alors à rire gravement. Elle a raison, vous n'avez aucun droit de le faire... Mais cette épée, a-t-elle réellement une importance ?

Si vous décidez malgré tout de l'attaquer, rendez-vous au **57** en vous apprêtant à subir les conséquences de vos actes indignes.

Si vous décidez de la laisser partir, rendez-vous au **6**.

44

- J'ai fait mon choix, répondez-vous. Je ne vous suivrai pas. Vous allez vous en aller avec votre arme.

Astre Magnifique semble interloquée, puis elle ricane doucement.

- Une ruse ? Pour me faire rester ? Que manigancez-vous ?

- Je vous laisse partir. J'ai plus important qu'à... essayer de vous arrêter.

- Mais vous ne pouvez pas le faire.

- J'ai utilisé mes pouvoirs magiques les plus puissants pour forcer l'entrée d'un monastère, vous ne l'oubliez pas ? Non, ne me dites pas que vous saviez que je ne pouvais pas fouler le sol sacré d'un sanctuaire, mais que vous ignorez la raison et l'origine de cette malédiction. Vous qui semblez être si savante, vous n'avez pris peine de vous renseigner sur ce point ?

Astre Magnifique ne répond pas mais plonge la main dans son vêtement pour en ressortir une croix en cristal.

- Vous moquez-vous de moi ? J'aurai eu mille fois le temps de vous laisser un maléfice. Et cette résistance est complètement ridicule face à ce que je suis capable de faire. Et les sortilèges dont je peux faire preuve sont d'origine profane. Non, tout ça est inutile. Mais je vous le répète : je vais vous laisser partir avec cette épée.

- Mais... pourquoi ?

- Cela n'a plus d'importance. Cette épée, ce n'est qu'un bout de fer. Qu'importe la manière dont je l'ai eue, si c'était ma première épée, ou celle d'une personne que je chérissais, ou celle que l'on m'a donné pour bons et loyaux services, ou qu'en sais-je encore ! C'est un outil, certes il éveille des souvenirs en moi, mais mes souvenirs, si je veux qu'ils me servent, ils doivent être ancrés en moi. Ils doivent s'éveiller de leur propre chef, ou plutôt être toujours en éveil sur moi, quelque soit le moment où j'y pense, ou que je n'y pense pas. Ils embrassent alors mon corps, et me suivent toujours, et sont toujours présents car ils sont ancrés dans tous mes organes et tous mes membres. Ce n'est donc pas cet artefact, qui finalement n'est qu'un catalyseur, qui me servira. Mon épée n'est pas seulement le prolongement de ma volonté, elle n'est qu'un outil de ma volonté, et uniquement avec ma volonté je devrais être capable de tuer n'importe quelle armée, car tel est le dessein de ma vie. Si tel est le cas, ma volonté et mon destin ne font qu'un, et quelque soit l'épée que je porte je ferai alors le même travail.

Astre Magnifique est attristée, car elle s'est immobilisée et se dirige vers vous.

- Vous... vous avez changé. Je crois... que nous autres Amazones nous sommes trompés sur votre compte, de même que tous ceux en Trembleterre. Vous n'êtes plus le même homme que celui que nous avons étudié... il ne sert à rien que je vole cette arme. J'ai le don de voir en votre âme, et en l'espace d'un instant, j'ai vu que le feu qui vous animait s'est éteint et s'est apaisé, et maintenant votre corps est aussi pur qu'un diamant. Alors il ne sert à rien que j'ôte cette épée, qui comme vous le dites, n'est qu'un vulgaire bout de fer qui ne sert qu'à raviver légèrement des souvenirs qui brûlent parfaitement quand il est absent.

Astre Magnifique jette alors votre arme, mais reste à l'intérieur du sanctuaire.

- Si vous vous en saisissez, vous pourrez la jeter de toutes vos forces et je ne réussirai à l'éviter. Alors ce serait mon destin, car je me serai trompé en songeant que vous êtes un homme affaibli. Mais je pense que vous êtes un homme fort, et que vous avez un autre destin à suivre : celui de ne pas suivre celui qui était tracé pour vous. Paradoxal, n'est-ce pas ?

Vous souriez.

- Allez-vous en, Astre Magnifique. Je n'aurai aucune incidence sur ce qui se passera dans les prochains mois. Trembleterre pourra envahir les trois Royaumes, ou l'Unique Royaume, je m'en moque. Je n'aspire qu'à suivre ma voie.

Astre Magnifique sourit à son tour.

- Adieu, Héros. Adieu, Mercenaire. Pardonnez-moi de vous avoir mal jugé.

Sur ces derniers mots, Astre Magnifique se tourne et se jette par la fenêtre, où elle atterrira quelques mètres plus bas sans dommage. C'est le dernier moment où vous verrez cette femme, et vous songez à quel sort lui réservera les Amazones. Elles l'épargneront, sans nul doute, mais vous n'avez aucun besoin d'y songer. C'est son avenir, plus le vôtre. En attendant, trois messagers vous attendent, il ne faut surtout pas les faire attendre.

Rendez-vous au **38**.

45

- Vous ne pouvez refuser l'hospitalité, dîtes-vous à la portière. Je suis Ecclésiaste comme le montre ce médaillon, et en tant que correspondant des Dieux, j'ai le droit de rentrer.

- Mais vous représentez le baron, confie la jeune femme. Son regard était apeuré, j'avais gagné déjà une bataille.

- Madame, croyez que je n'utiliserai ni les armes ni la magie, mais j'userai de mon statut s'il le faut pour entrer dans ce monastère, car il est de mon droit et c'est votre devoir de me laisser entrer. Je représente certes le Baron, mais je ne suis pas le mal, je ne suis qu'une main qui ne tient pas d'épée. Ecoutez-moi, madame, et laissez-moi entrer.

Après quelques secondes d'hésitation, la portière finit par ouvrir la porte, en me faisant d'abord promettre de laisser mon escorte à l'extérieur, chose que vous promettez solennellement. Finalement, j'entrais par la grande porte et avançais jusqu'à l'antichambre de ce qui semblerait une chapelle. Là, on me demanda d'y attendre car Boucle Vanillée va vous recevoir.

Rendez-vous au **73**.

46

- Très bien, annonça fièrement Souffle d'Hiver. Je vais vous présenter une épreuve. Que l'on apporte Tigresse.

Après une minute, deux esclaves apparurent avec un chariot et un pot contenant une plante d'une hauteur approximative de deux mètres.

- Tigresse est une Orlichéa, une fleur extrêmement rare que l'on a achetée cher. J'ai consulté les livres de Botanique et essayait de la traiter, mais elle dépérit, et j'ignore la raison. Je voudrais que vous essayiez de lui redonner vie. De surcroît, je peux lui administrer encore une lotion de Sève Rouge. C'est une lotion accélératrice : les cellules vont tenter de se réparer d'elle-même, elle va donc être réceptive à ce que vous voudriez lui faire, mais si vous échouez, elle mourra d'ici trente minutes.

Si vous possédez le trait Artiste et que vous voulez vous en servir, rendez-vous au **72**.

Si vous possédez le trait Mystique des Arcanes mineurs et que vous voulez vous en

servir, rendez-vous au **55**.

Si vous possédez le trait Mystique des Arcanes majeurs et que vous voulez vous en servir, rendez-vous au **14**.

Si vous possédez le trait Ecclésiaste et que vous voulez vous en servir, rendez-vous au **88**.

Si vous ne possédez aucun de ces traits, ou que vous ne voulez pas vous en servir, rendez-vous au **21**.

47

Le jeu reste assez fluide, et la défaite est rapide malgré ma haute résistance. Rapidement, mon flanc ouest était submergé par les Trois Archers Montés, et je ne pus pas faire grand-chose. Souffle d'Hiver me remercia quand mon roi fut pris, et me propose une revanche. Lors de la présentation des pièces, elle n'expose pas ses Archers Montés, et je pensais qu'ils faisaient partie des quatre pièces qu'elle n'a pas exposées. Je suis surpris quand elle les dévoile : elle n'en a prit que deux.

Lors de la deuxième partie, Souffle d'Hiver fait deux graves erreurs, jusqu'à perdre sottement l'un de ses Archers Montés. Sans cette pièce, il semblerait que la Stratégie ne lui plaise pas, et malgré ses efforts je pus gagner le roi et le mettre en mat. Pour la troisième partie, elle reprend ces Trois pièces et les complète de deux Magiciens. La bataille fait rage sur le flanc ouest, si bien que vous et elle oublie de penser au centre à et l'ouest de l'échiquier. Le bord rend les déplacements ardu, et tous sont passionnés par votre défense et votre tentative d'envoyer quelques pièces contre le roi, rapidement liquidées. Ces sacrifices sont vains car quelques quinze tours par la suite, les pièces utilisées pour les prendre reviennent renforcer les Archers Montés qui finissent par gagner votre dernière ligne de défense et mettre mon roi mat.

Je saluais bien bas Souffle d'Hiver. Certes, vous avez perdu, et vous pensez que vous n'avez pas de place à avoir à son coeur, alors vous vous dirigez vers la sortie.

- Monseigneur, où allez-vous ?

- Je rentre, j'ai perdu.

- N'êtes-vous pas venu pour moi ?

- Si, mais la défaite n'est pas synonyme que je ne pourrai pas être vôtre ?

- Ne soyez pas stupide. La défaite n'est synonyme de rien aux Echecs d'Hemmonie, si ce n'est l'envie de vous battre encore. En tant que Mercenaire, vous ne vous relevez pas d'une défaite ?

- Je perds aux Echecs d'Hemmonie et je pars, mais si je perds lors de mes contrats, je suis un homme mort. Alors non je n'ai jamais perdu, et le jour où je perdrai dans ma profession vous n'entendrez plus parler de moi.

- Dans ce cas... Apprenez-moi à manier l'épée. Et je vous aiderai à mieux jouer aux Echecs d'Hemmonie.

- Cela signifie-t-il que...

En toute réponse, Souffle d'Hiver se lève et claque des mains pour attirer l'attention de l'assistance.

Rendez-vous au **80**.

48

L'homme qui se présente devant vous est plutôt petit et trapu. Il est accompagné d'un autre homme, bien plus grand, en kimono blanc. Les deux portent une ceinture de soie rouge, et ont le visage poudré entièrement. Leurs cheveux sont soyeux et très courts. Le grand homme ne semble qu'être un subalterne, puisqu'il ouvre une pochette qu'il portait sur lui et en sort une feuille de parchemin. Il sort également un encrier et une plume, qu'il trempe et se met à gratter le papier.

Le petit homme, plus insidieux, a une voix nasillarde et vous regarde de ses petits yeux hypnotiseurs. Nullement impressionné, vous lui rendez un regard froid, impersonnel, de haut, puis sans lui demander s'il veut s'asseoir, vous prenez place sur un banc de pierre. Vous voyez Cheval de Foudre et Eau de Roche vous observer à la dérobée depuis un coin de la cour. Discrètement, vous leur adressez un regard de reproche, et la seconde d'après ils ont disparu. Ils ont certes disparu de votre champ de vision, mais vous les savez malins comme des singes pour placer des oreilles là où vous ne pouvez vous en douter.

- Havre et paix, commente le petit homme, en commençant par commenter l'endroit où vous vous trouvez, comme le veut la tradition, et il va ensuite vous complimenter, puis terminer par l'entité qu'il représente. Votre Seigneurerie semble resplendissante, et reposée par les longs mois qui ont dû cicatriser les blessures qu'elles a subies durant ses attaques, et qu'elles n'auraient subi que parce qu'elle a vaincu des adversaires dignes d'elle. Nous venons de la part du Baron des Terres des Oiseaux d'Opale, notre Seigneur bien-aimé qui a toujours servi les nobles causes du Roi, le Roi d'Etiak.

Vous ne pouvez pas oublier le Baron des Terres des Oiseaux d'Opale. Vous avez battu sous son étendard il y a un peu plus d'un an, et c'était votre pénultième mission. Vous avez même accepté de porter le casque de sa baronnie - moyennant espèces sonnantes et trébuchantes, il en est certain. Si vous possédez le trait Maître d'Armes de Caserne, rendez-vous au **5**, sinon, continuez votre lecture. En terminant cette bataille, vous avez surtout permis à plusieurs hommes de rester en vie, notamment en sauvant une escouade de cinq hommes qui allaient tomber dans une crevasse. Faisant appel à votre force légendaire, vous avez sauvé ces cinq hommes d'une mort certaine, et ils ont voulu vous remercier en leur donnant une partie de leur paye, mais vous avez préféré refusé, car bien que vous ayez une tendance à pencher vers la monnaie, vous considérez que tout soldat est mercenaire perpétuel de son royaume, et qu'il doit être payé en conséquent pour les risques qu'il prend, aussi insensés soient-ils. Le petit homme marque un instant de répit, vous laissez vous remémorer ces instants, et quand vous rouvrez les yeux, il reprend de sa voix mielleuse :

- Nous avons la chance d'être venu vous trouver en premier, ce qui prouve notre attachement à votre travail. Notre seigneur le Baron, fut impressionné par vos capacités de combat, et estime que vos talents seront mieux exploités pour le

Royaume d'Etiak, et dans la Baronnie des Terres d'Opale en particulier. Nous vous avons proposé 5000 écus l'année dernière. Cette année, compte tenu du contexte de la guerre, de l'augmentation des honoraires des mercenaires, et surtout de l'estime que notre Seigneur a pour vous, nous avons décidé de vous proposer une prime de 8000 écus, et ce malgré l'année de retraite qui a dû porter atteinte à votre habileté, si nous vous froissons pas. Nous vous apportons également le contrat. Il est temps de contre-attaquer. Cet homme ne vous plaît pas, et il sera facile d'éviter d'accepter cette offre, pour de nombreuses raisons : parce que la prime n'est pas élevée en premier lieu. Vous avez accepté 5000 écus de l'époque, mais c'était pour enrayer un conflit intérieur qui allait dégénérer en guerre civile. Pour un contexte de guerre, les honoraires sont beaucoup plus élevés. Si vous voulez lever une objection à cause des honoraires trop peu élevés, rendez-vous au **58**. Ensuite, vous pouvez argumenter en votre faveur en posant des questions sur la famille du baron, rendez-vous alors au **87**. Enfin si vous voulez parler des cinq hommes que vous avez sauvés, rendez-vous au **27**.

49

- Je choisis de servir Etiak, déclarez-vous d'une voix unique.
Il y a une sorte de tremblement dans votre voix, et vous distinguez les regards interdits des deux autres messagers. Quant à celui à qui vous avez accepté la proposition, il n'explose pas de joie, car on a dû lui apprendre de demeurer tel quel.
- Ecoutez, ce n'est pas possible, déclare le premier messenger.
- Oui, réfléchissez mieux, proteste le second, vous avez pris votre décision beaucoup trop hâtivement, nous vous y laisserons le temps qu'il faudra...
- Je n'ai pas de choix à refaire. Comme l'a fait remarquer ce messenger, vous n'avez pas compris que cette guerre n'est que temporaire, et je n'ai nul besoin d'avoir une propriété, encore moins une Baronnie. J'accepte de me battre pour ma liberté, et les richesses que l'on m'accorde me serviront de la manière que je désire, et ce sur la longueur de ma vie. Je suis vieux, je suis las. Je n'aurai pas de descendance, alors à quoi cela sert-il que je génère des gains d'argent sur la longueur ? J'ai décidé de me battre pour ceux qui ont mieux compris mes désirs.
Vous serrez alors la main du premier messenger, puis ouvrez la porte pour avertir Poussière d'Ebène d'aller rassembler vos affaires.
- Je pars immédiatement, et vous n'y pourrez rien, dites-vous aux autres messagers. Vous distinguez la silhouette Eau de Roche par l'embrasure de la porte. Toutes les personnes ici semblent trop émues pour réagir alors que vous vous levez et injuriez en quelque sorte leur présence, mais après tout, n'êtes-vous pas maître ici ?
- Eau de Roche...
- Monseigneur, dit-elle en versant des larmes, vous avez décidé...
- J'ai décidé, j'ai pris une décision, peut-être hâtive, mais je n'ai pas envie de voir les gens se déchirer dans la guerre. Peut-être qu'en ayant choisi mon camp, d'autres déclareraient forfait ? Peut-être que les régiments qui seraient opposés à moi baisseront la garde ? J'épargnerai le sang de beaucoup de gens... Allons, Eau de Roche, ne pleure pas. Tu es une grande fille, tu savais que je ne pouvais vivre éternellement, et que malgré mes doutes, il fallait que je prenne une décision. Ce n'est pas celle que je préfère : j'aurai préféré ne jamais plus tenir une épée dans ma

main. Mais... c'est ainsi que le destin m'a choisi, c'est ainsi que j'ai choisi mon destin. Il fallait que je fasse ce choix incertain.

Eau de Roche baisse des yeux, mais vous lui caressez la joue, et déposez un baiser sec sur ses lèvres chaudes. C'est un baiser rapide, fuyant, couard, pas un baiser langoureux, car vous ne voulez pas faire plus de peine à cette fille.

- Je reviendrai. Ne l'oublie pas : je suis libre de courir comme un fauve.

Quelques heures ont passé. Les deux messagers vaincus sont partis, avec leur éminence grise. Ils vous ont certainement maudit jusqu'à la nuit des temps. Quant à vous, vous avez décidé de passer une dernière nuit sur la retraite du Plateau Doré. Le messenger d'Etiak et son éminence grise sont restés ; ils ont payé une nuit à Madame Cristal de Frêne. L'éminence vous observe depuis le jardin ; il a sans doute peur que vous vous enfuyez après avoir changé d'avis.

Quant à vous, vous êtes monté sur le chemin de ronde. Vous vous êtes emmitouflé dans une couverture, car une brise légère s'est élevée, mais vous tenez à tout prix à regarder le coucher du soleil. Ce disque orange, qui descend en travers des montagnes... vous avez beau être un Mercenaire, peut-être mourrez-vous dès le premier jour, par une flèche empoisonnée, un rideau de feu ? Ou simplement par un simple soldat qui aurait profité d'un moment où, dans le feu de l'action, vous ôtiez la vie à trois manants d'un seul coup de lance ? Vous essayez de ne pas y penser : vous êtes aussi effrayé par vous-même que seront terrifiés vos prochains adversaires.

Eau de Roche s'est endormie contre votre épaule, elle-même roulée dans une couverture. Elle a mussé son nez contre votre omoplate, et quand vous la regardez, vous vous dites que c'est une belle femme. Elle a insisté pour venir avec vous, mais vous lui avez interdit, lui promettant que vous reviendrez une fois la guerre finie. De toute façon, ces montagnes sont inaccessibles pour beaucoup de fantassins, et trop dangereuses pour les navires de guerre voguant dans les airs.

" Je ne veux pas te quitter ", tels ont été ces derniers mots avant qu'elle ne s'endorme épuisée, force d'avoir trop versé de larmes en tentant de vous persuader de ne partir à la guerre. Vous avez comme un pincement au cœur : serez-vous là quand la guerre sera finie, pour revenir la chercher ? Et si elle déclare un jour son amour pour vous, l'accepterez-vous au point d'en faire votre femme ? Vous ne savez que faire, car pour le moment vous êtes perdu dans la brume du doute. C'est le doute qui vous a fait réfléchir, qui a fait de vous un homme qui a souffert, qui s'est posé tant de questions. D'autres questions se posent encore, mais vous avez décidé de vivre désormais au jour le jour. Vous n'avez rien à faire de ces réponses qui demeureront éternellement blanche, jusqu'à ce que le futur devienne passé. Pour le moment, vous respirez le grand air, le vent qui souffle dans vos narines et soulèvent vos cheveux. C'est tellement agréable, ce vent vous semble si fort, si différent... Vous vous y laisserez emporter, comme vous avez laissé vos envies choisir pour vous.

Vous laisser porter au gré du vent des steppes et de la marée des océans.

50

- Mes chers amis, j'ai eu l'opportunité de rencontrer des gens formidables, des personnes de toutes contrées et toutes les unes comme les autres méritent de trouver une femme dévouée à son rang. Je ne sais si je suis l'une de ses femmes, mais toujours est-il que je suis unique et je ne peux me diviser en cinquante femmes pour complaire à tous. Il reste alors le fait que l'un de ses hommes me plaît plus que les autres, et par les épreuves que j'ai pu proposer j'ai pu sonder leur cœur et ainsi opter pour celui à qui je pourrais m'offrir toute entière. Le choix fut rude... Mais finalement il s'est posé sur le premier de tous, le comte Imernat, qui connaît aussi bien l'art de la lyre que celle de la poésie. Je propose donc que l'on célèbre cette journée comme un jour de fêtes, et les noces commenceront sous peu. J'invite bien entendu mes prétendants, comme le veut la tradition de ma famille, si bien sûr ils ne se sentent pas trop malheureux de ce qui se passe.

La fête battit son plein dans la soirée, mais j'étais bien triste. C'était un vide que je n'arrivais à combler, car j'aimais vraiment cette femme. Ce n'était pas un trophée ou un butin de guerre, encore moins un contrat à remporter tels que pouvaient le faire les barons, les rois ou les plus nantis. C'était une femme très belle, qui connaissait la vie, et je me moquais de tous les avantages immobiliers que sa situation pouvait apporter. La nuit était tombée, et j'entendais l'orchestre, et plusieurs fois des domestiques m'apportèrent de la nourriture et de la boisson. J'acceptais quelques morceaux de pain au miel et des gâteaux, mais refusait de l'alcool et ne consommait que des jus de fruits ou simplement de l'eau. J'avais les larmes aux yeux, et je me sentais coupable, mais j'étais extrêmement faible, et je ne pouvais me soulever de la chaise que l'on m'avait offerte.

Si vous avez le trait "Mauvais Fond", rendez-vous au **36**.
Sinon, rendez-vous au **78**.

51

- Mon ami, j'ai écouté les rumeurs qui tournaient autour de vous. Je sais que vous vous attendiez à vous fixer quelque part, avec la somme de vos gages vous avez certainement de quoi vous acheter des terres. Votre réputation vous gagne, et pour pouvoir partager ces terres, vous aurez besoin d'une épouse. Je suis très heureux que vous m'ayez ramené Fleur d'Oranger, aussi je me permets de vous donner l'identité d'une personne susceptible de vous plaire. C'est une jeune noble, courtisée par d'autres petits nobles, des rustres si je puis me permettre. Elle est beaucoup plus jeune que moi, et je dois avouer que le seul jour où je l'ai vue, j'ai été sous le charme, et si je n'avais pas été contraint par des obligations, je l'aurais épousée (mais je n'aurais pas rencontré Fleur d'Oranger auparavant). Depuis quelques années, sa famille perd des terres pour combler des dettes que ses ancêtres ont contracté, et si cela continue elle risque fort de se trouver dans la petite bourgeoisie. C'est une femme cultivée et admirable, dont le courage fait légende même par delà les mers ; elle est tout à fait votre genre de personne, et sincèrement vous pourrez

lui plaire.

Sur ces mots, le Baron vous tend une enveloppe scellée.

Si vous possédez le trait "Amour Disparu", rendez-vous au **76**.
Sinon, rendez-vous au **26**.

52

Ignorant l'ombre que vous avez vue, vous décidez de vous rendre au plus vite vers les trois messagers qui vous attendent. Ils sont arrivés sans bruit, ils sont arrivés sans renfort. Chacun d'entre eux portent les couleurs de leur contrée respective, Etiak, Valnord, Reyport. Ce sont des messagers officiels, mais vous êtes surpris de les voir accompagnés chacun d'une personne encapuchonnée, et vous pensez un instant qu'il s'agit sûrement de l'éminence grise de chacun des Rois.

Chacun leur tour, les messagers viennent se présenter à vous.

- Je suis le messager du roi Octave Jenkss, Souverain d'Etiak.
- Je suis le messager du roi Antoinin Gevils, Souverain de Valnord.
- Je suis le messager du roi Patrick, Souverain de Reyport.

Vous les saluez gravement tous les trois, et d'un coup de doigts que vous claquez à Chaton, ordonnez d'être conduit auprès d'un petit salon où vous pourrez discuter.

Vous croisez au passage Madame Cristal de Frêne, qui ne desserre pas les dents quand elle se rend compte des personnes qu'elle a pour invités en sa demeure.

Cheval de Foudre vient alors vous parler, tandis que vous vous apprêtez à ouvrir la réunion d'un ton grave.

- Monseigneur... je viens vous voir, car nous avons trouvé la porte de votre chambre grande ouverte, alors qu'Eau de Roche et moi-même sommes passés devant plusieurs fois ce matin et il y a encore quelques minutes, et qu'elle était fermée. Je n'ai pas pu m'empêcher d'y jeter un oeil, et il semblerait qu'un de vos objets ait été dérobé par un voleur.

- Qu'est-il donc, demandez-vous interdit ?

- Un objet qui était sur un présentoir en ébène, au fond de votre chambre, à l'opposé de la porte.

Vous serrez des poings dans vos poches. On vous a volé une épée qui était très précieuse. Pendant l'espace d'un instant, vous avez envie de courir pour trouver des traces ou des indices et ainsi pister le voleur, mais vous pensez que cette réunion est beaucoup plus importante que le vol de cette relique. De plus, maintenant que vous essayez de garder l'esprit le plus clair possible, il vous apparaît évident que la personne qui a commis ce crime n'avait qu'une seule idée en tête : vous prendre par surprise et vous rendre dément, si bien que vous ne soyez pas capable de prendre la décision, la plus sûre soit-elle. Vous demandez alors à vos invités de patienter quelques minutes dans la pièce, tandis que vous respirez l'air de dehors. Eau de Roche vint à vous : elle semble avoir appris la nouvelle, et se tient désolé.

- Monseigneur, je suis désolée. Nous nous devons de protéger vos biens les plus précieux, et nous avons failli à notre tâche. Comment pourrions-nous nous laver de ce déshonneur ? Je n'ai pas encore prévenu ma mère, mais il semblerait que nous ne pouvons que blâmer notre conduite indigne d'un hôte...

- Vous avez fait beaucoup, ta mère, ton frère et toi-même. Surtout toi, car je t'ai offert ce que j'avais de plus précieux : mon histoire. Si je ne l'avais pas fait, jamais j'aurai eu le coeur aussi serein, et je serai rentré dans une colère monstrueuse et je ne devine pas ce que j'aurai fait. Si cela se trouve, j'aurai tué tous les être vivants de cette enceinte. Non, ne frémis pas, car en écoutant mon histoire, tu m'as permis de raconter ce qu'il y avait de plus lourd sur mon coeur, et maintenant j'ai l'esprit et le coeur pur. Ce vol n'a plus d'importance, et même si cette épée représente tout pour moi, elle ne vaut rien devant l'attente et la patience dont tu as su faire preuve en écoutant consciencieusement ma biographie. Maintenant va, Eau de Roche, j'ai à faire, mais je te promets de revenir vite.

Sans attendre de réponse ou de réaction, vous la prenez doucement dans vos bras et déposez un doux baiser sur son front, qui dure quelques secondes. Quand vous la lâchez, elle paraît émue et rougit violemment, mais se tient fièrement devant vous et ne fuit pas devant votre regard attendri. Vous lui souriez pendant quelques secondes, et reprenez votre mine la plus impassible pour rentrer dans la pièce.

- Messieurs, je suis désolé de vous avoir fait attendre.

Rendez-vous au **69**.

53

Je revins de l'enclave sacrée et exposais au Baron la réelle raison pour laquelle Rossignol, sa fille bien-aimée, a décidé de vouer son âme dans son monastère plutôt que de suivre son destin, qui à son goût, ne serait qu'un synonyme de l'échec. Le Baron écouta mon récit gravement, et quand j'eus fini, il réfléchit encore quelques secondes. En quelque sorte, il était soulagé que sa fille soit en sécurité et qu'il se soit trompé sur son compte. Il semble même reconnaissant des responsabilités qu'elle ait choisi de prendre ; cependant il semble encore préoccupé, et vous comprenez pourquoi : si l'alliance ne se fait pas, le Royaume de Valnord est prédestiné à mourir. Le plus petit des Trois Royaumes ne résistera pas à n'importe lequel des deux autres, et il est même possible que le Royaume d'Etiak et celui de Reyport se liguent entre eux avant d'entamer une réelle guerre. Le Roi de Valnord ne voudra bien entendu pas de cela, et son nom sera souillé, qu'il décide de déclarer forfait et de laisser son Royaume aux mains du plus puissant, ou s'il décide alors de se battre amèrement.

- *Je n'ai plus grand-chose à faire, déclare le vieux Baron. Je ne suis qu'heureux que ma fille ait pris une décision, et elle est très noble en un sens. Mais nous avons des noms, nous autres Barons, et nous ne pourrions encaisser une défaite aussi facile.*

- *Vous sauverez des vies, pourtant, déclarai-je. En refusant la guerre et en acceptant l'allégeance avec un autre Royaume, Valnord deviendra une province riche. Certes, le gagnant d'entre Etiak et Reyport fera tout pour puiser dans les richesses, et les hommes devront redoubler d'ardeur pour leur labeur, mais la province qu'elle deviendra sera intacte et forte. Il n'y a plus de faiblesses, si les hommes qui sont dirigés par les plus haut-placés sont en vie.*

- *Mais ce travail, tout le travail qu'ils fourniront, ils ne seront que plus malheureux, et en voudront toujours au Roi.*

- *Alors il devra s'y faire, mais il n'est qu'un nom, et quand il mourra...*

- Vous êtes abject, Mercenaire. Le Roi n'est pas un nom, c'est une personne noble qui a le fardeau de milliers de vie.

- Mais il est une vie. C'est la différence que vous voyez : vous autres grands hommes, vous croyez que la vie a une valeur différente, mais pour moi, qui vis par l'épée, je ne vois que des vivants et des mourants. Riches ou pauvres, illustres ou inconnus, vieux ou riches, quelque soit leur renommée ils n'ont que des vies, et ils ne seront que des âmes neutres quand ils iront voir les dieux.

- C'est une vision de paysan, presque de païen, et je vous envierai presque de ressentir. Mais vous n'avez pas grandi dans les faubourgs de la richesse, vous ne savez pas ce que c'est d'apprendre à mériter un nom et le transmettre.

- Pourtant votre fille l'a refusé, ce nom. Elle a refusé ces responsabilités, non par couardise, mais justement par honneur et par amour pour son peuple. Vous devez écouter ces paroles, et suivre le souhait qu'elle a fait. Prendre conscience que nous sommes des vies, et si son nom sera maudit dans les milliers d'années qui suivent, il ne sera qu'un nom. C'est... c'est d'ailleurs pourquoi je refuse de donner mon nom. Cela ne peut servir qu'à attirer des malédictions et des problèmes. Sans nom... nous sommes ainsi protégés. Et notre vie vaut autant que celle d'un autre.

- Je pourrais vous mettre au fer et vous faire fouetter pour ce que vous m'avez dit. Mais il y a de la sagesse dans ce que vous dites. Je n'adhère pas, et jamais je ne conseillerai à mon roi d'abandonner son Royaume... mais je pense qu'après tout vous vous en moquez. Toutes les vies ont la même valeur, n'est-ce pas ?

Ce sont sur ces derniers mots que je quittais le sinistre royaume de Valnord.

Si le mot-clé "Amour Disparu" est noté sur votre Feuille d'Aventure, rendez-vous au **77**. Sinon, rendez-vous au **85**.

54

Monseigneur, vous n'ignorez sans doute pas qu'en plus de manier la lame, je manie également la cithare. Je peux porter à ma bouche aussi bien une sarbacane qu'une flûte en bois. Les cordes que je tends ne proviennent pas toutes de mon arc, certaines sont accrochées à une lyre. Les pas que j'effectue ne sont pas nécessairement destinés à éviter l'ennemi, ils servent quelquefois à tourner avec une partenaire dans un art lascif.

Il y avait eu de nombreux concours à la fête de l'an. Cette histoire remonte à cinq années. En cette période, j'étais dans l'Oasis de la Ville-Myrrhe. Son dirigeant, l'Emirissime Valek-Shiran, avait organisé des festivités. Il y eut des concours de joute, des concours de tir à l'arc, des concours de tirée de cordes. Les cuisiniers se défiaient également, les plus grands peintres rivalisaient, les botanistes présentaient les fruits qu'ils avaient créés dans l'an. Je participais à un concours, celui de la Déclame. Il y eut de nombreux tours, et je me défis facilement de mes nombreux adversaires. Je parvins en finale, contre un homme du nom d'Ourhout-Outhek, qui ne devait même pas avoir vingt ans. C'était un homme très beau, aux cheveux huilés, au visage enfantin. Contre toute attente, son corps était bien fait, car il pratiquait l'athlétisme deux fois par semaine, et une partie de l'argent qu'il gagnait

en vendant ses oeuvres partait dans les poches des experts en diététique, en frais de coiffeur et dans les mains avides des professeurs d'activités physiques. Il portait les vêtements les plus riches et les plus chers, et même s'ils n'étaient pas nécessairement beaux, ils les prenaient selon la dernière mode, et rejetait ceux qu'il avait achetés l'an passé de peur de sombrer dans le ridicule. Les femmes ne juraient que par lui, dès qu'il marchait dans les rues elles tentaient d'accaparer sa vision, et seules les plus belles ou les plus intelligentes (quelquefois les deux !) partageaient sa couche, et le lendemain elles étaient entourées de leurs amies qui voulaient tout savoir du lieu où il résidait.

Quand je parvins à l'estrade qui m'opposa à lui, je lui tendis la main, car j'étais honoré d'affronter un tel homme. Je savais qu'il était bon, fort, et qu'il gagnerait certainement ce concours. Au lieu de me serrer la main, il me regarda d'un air dégoûté, et gratta sa lyre. Je me tournais alors vers Valek-Shiran qui présidait en personne ce concours, car il aimait toutes les disciplines, aussi bien martiales qu'artistiques. Je le saluais bien bas, et le vit sourire et me faire signe de la main avec bonhomie. Pour lui, chaque homme était l'égal d'un autre, et il ne voyait pas pourquoi je m'abaissais devant lui. Quand à Ourhout-Outhek, il ne salua même pas l'Emirissime, et j'étais écoeuré de ne porter hommage à son seigneur, si ce n'est à celui qui organise de si belles festivités.

Pour la finale, c'était différent. Nous devions déclamer en même temps. Ourhout-Outhek se tint alors, et commença son poème. J'en fis de même, et respectant les règles de la déclamation. A la fin des cinquante premiers vers, Ourhout-Outhek, jugé alors meilleur, put commencer son poème en improvisant sur certaines règles. J'avais le droit de "parer" ce qu'il disait, car après chaque strophe de huit vers, si je réussissais à déclamer un autre vers, rimant avec le précédant, et régissant à certaines règles de valeur et de sens, je pouvais prendre la parole. La poésie dura alors vingt minutes, nous n'avions chacun qu'une carafe d'eau pour nous rafraîchir la gorge. J'étais émerveillé devant l'art d'Ourhout-Outhek, mais le public, qui manifestait son enthousiasme en silence, montrait un foulard bleu, celui qui représentait ma couleur, pouvant ainsi influencer le choix de Valek-Shiran. Le public appréciait certainement mon accent, et ma manière de m'exprimer, différente de l'oasis-ville. Alors Valek-Shiran se leva, prit un calice de jus de cassis, ainsi qu'une cuillère en argent, et s'apprêta à arrêter la joute.

Ourhout-Outhek changea alors, il absorba un silence, et se mit à danser, d'un air saccadé. Valek-Shiran se rassit, abasourdi. J'en restais pas moins : l'Art consistait à déclamer, non à danser, ou gesticuler, mais Ourhout-Outhek, en mauvais joueur entreprit de "dessiner" mon art, de le danser, et de la parodier. Mon accent, il le manifesta en roulant des épaules, et imitant le singe. Mes mots, si bien prononcés, étaient transformés en gesticulations ridicules. Ses pas se posèrent lentement. Le public rit alors, puis la plupart des foulards bleus furent intervertis par des rouges.

Je me sentais humilié. Ourhout-Outhek avait changé cette joute verbale par une joute de mouvement. Valek-Shiran ne manifestait rien, mais après tout, c'était lui le juge. Je ne voulais rentrer dans son jeu, car il me répugnait, je me rendis compte qu'il était mauvais joueur, et très laid à l'intérieur de lui. L'imiter, c'était signifier qu'il

avait raison. Alors je pris une toute autre disposition.

Profitant de son silence, je pouvais parler de tout aise. Ce que je fis, dans une langue inconnue, une langue que je créais au fur et à mesure. Ourhout-Outhek fut étonné, le public aussi, mais soudainement il fut subjugué par ma voix et mes phrases les attachèrent comme des rubans de soie. De mots, je créais des phrases, une nouvelle grammaire. Je jouais sur les assonances, les allitérations, les diphtongues et les hiatus. Les voyelles et les consonnes s'enchaînèrent, et chacun des nouveaux mots créés avait une signification par rapport au son qui était créé. Très vite, en cinq minutes, je pus dessiner des métaphores, scander des oxymorons, chanter des euphémismes. Quand le public fut bercé par mes mots, alors je dirigeais mes mots, de sorte qu'ils montrent du doigt et piquent Ourhout-Outhek, de sorte que je l'insultais, chose qui était interdite... et que je respectais puisque ce langage unanime n'existait pas, et n'existerait plus à l'issue de la compétition. Le public alors, tendit le silence, et ce silence universel sonna comme une acclamation. Valek-Shiran se leva alors, et m'annonça vainqueur. Le public explosa alors de joie, et l'arène fut parsemée de foulards bleus.

Rendez-vous au **7**.

55

Jouer les Tisseurs de vie n'est pas ma vocation première, et je n'ai jamais tenté de le faire avec une plante. Je sais que comme beaucoup d'êtres vivants, les végétaux possèdent des lignes de vie que l'on peut moduler. En me projetant mentalement dans la vision du coeur de la plante, je vis que la plupart des lignes de vie étaient faibles, en particulier celles qui partaient des racines vers le coeur. Résultat : malgré les nutriments et l'eau absorbée, tout devient corrompu par les faibles lignes de vie.

En imposant mes mains sur Tigresse, je pus ressentir la faiblesse des lignes de vie. Lentement, en fermant mes yeux, je tentais de canaliser et de changer la direction, comme en appliquant un massage qui pourrait exciter ces lignes et permettre une meilleure circulation. Rapidement les lignes se mirent à faiblir, à mon grand désarroi. Je tentais alors activement de faire le contraire, de travailler sur les lignes qui partaient des feuilles. Avec une patience de géant, je pus travailler sur une, puis deux, trois lignes de vie, et ainsi de suite, jusqu'à avoir suffisamment de lignes actives pour travailler de nouveau avec les lignes joignant le coeur et les racines.

En touchant la terre, je tentais de changer le flux de nourriture. Une seule ramification de la racine aspirait désormais l'eau et les nutriments, et je sculptais la ligne pour qu'elle aille rejoindre le nez des lignes qui partaient des feuilles. Finalement, la plante sembla "exploser" de joie, et les autres lignes sur lesquelles je n'avais pas encore agies travaillèrent d'elle-même et la plante entière redevint un être vivant doué de vie. Je me relevais, et vis le même miracle que l'assemblée : en quelques secondes, la plante se redressa et reprit des couleurs agréables.

- Vous avez la magie des arbres, souffla Souffle d'Hiver. Vous... avez utilisé les

Arcanes ?

- Oui.

- D'ordinaire les mercenaires s'en servent pour brûler ou glacer les hommes. Jamais pour rendre la vie.

Souffle d'Hiver se saisit de ma main, et je sus qu'elle voulut ressentir les flux de mon corps. Je lui proposais alors de fermer les yeux, et par le transfert de la magie en sa peau, lui permit de voir ce qu'il y avait en moi, et elle comprit comment je réussis à redonner la vie à sa plante bien-aimée. Toujours la main dans la mienne, elle rouvrit les yeux et parla à haute voix pour attirer l'attention de l'assemblée.

Rendez-vous au **80**.

56

Ayant pratiqué la magie mineure, je décidais d'employer la puissance de la Sphère de la Terre pour révéler les traces de pas qui parsemaient. Ma concentration fut telle que je réussis à déployer les traces de pas datant de ce jour précis, et je réussis à distinguer plusieurs séries. Certaines étaient mineures : elles n'avaient foulé la chambre que quelques minutes. J'en déduis qu'il s'agissait d'esclaves ou de serviteurs qui venaient apporter le déjeuner ou des serviettes propres. D'autres étaient de taille réduite, fine, enfantine. Il s'agissait certainement des élèves de Dame Fleur d'Oranger. Une série appartenait à Dame Fleur d'Oranger. Elles résonnaient parfaitement car elles étaient celles qui avaient une réelle appartenance à la pièce, car même si je ne voyais que les traces datant du jour de sa disparition, je ressentais leur présence depuis les cinq ans.

Une dernière série de pas attirèrent mon attention. Il s'agissait des traces d'un homme - sûrement celui du ravisseur. Ravisseur ? Je n'en étais plus si sûr. Elles ne venaient pas derrière le trône de coussins, mais devant : Dame Fleur d'Oranger avait vu le criminel. Mais seulement ? Il était resté plusieurs minutes, puis s'était assis sur un coussin. Ils avaient dû discuter. Puis il s'était levé et s'était approché de quelques pas, et s'était arrêté. A quelques centimètres se trouvaient face à face les empreintes de Dame Fleur d'Oranger. La seule manière pour que ces deux traces soient si proches, est que leurs propriétaires soient l'un contre l'autre. Et il n'y avait pas de trace de lutte : ils étaient restés ainsi plusieurs minutes, presque une demi-heure.

La déduction que j'en fis n'était pas celle que je préférais, et je ne désirais point alerter le Baron de cette étrange trouvaille. Aussi fis-je ce que je pensais être le mieux : me diriger directement vers Flèche.

Notez le mot-clé "Fleur" et rendez-vous au **82**.

57

Portant la main à votre épée, vous vous ruez sur Astre Magnifique en gardant l'effet

de surprise. Au dernier moment, elle tente d'esquiver votre coup, et vous vous rendez compte qu'elle est certainement presque aussi forte que vous, et dans un combat en duel elle vous aurait tenu tête pendant longtemps, et dans certaines circonstances, vous aurait même sûrement vaincu. Cependant, elle ne s'attendait certainement pas à cette attaque-éclair ; elle devait certainement songer que vous n'aurez jamais porté d'attaque. Toujours est-il que son esquive est imparfaite, et vous parvenez à la blesser à l'épaule qui tient votre arme. Sous l'effet de la douleur, elle lâche alors sa prise, et vous attrapez au vol cet objet tant convoité. Pendant de nombreuses secondes vous vous regardez. Elle a l'air dépité, et baisse les yeux comme un chien battu. Vous même vous ne vous sentez peu fier. Peu à peu, vous sentez comme vos forces vous quitter, et vous vous rendez compte que vous n'avez plus de perception : vous avez l'impression d'être sourd et aveugle. Vous vous sentez comme à l'époque où vous n'aviez pas passé votre apprentissage en tant qu'Ecclésiaste, comme nu. Vous savez dorénavant que vous ne pouvez plus aller sur n'importe quelle Toile tissée par les Dieux, que vous ne pourrez plus communiquer avec eux, car vous avez commis un pêché ultime en affrontant Astre Magnifique. Vous l'avez à peine effleuré : elle ne mourra certainement pas de votre blessure.

- Qu'avez-vous fait ? Vous... vous êtes fou. Vous avez comme perdu une dizaine d'années de votre vie, vous vous êtes affaibli pour...
- Oui, je me suis affaibli pour une vulgaire épée.
- Mais que faites-vous de vos principes ?
- Mes principes ? Je les fonde au fur et à mesure de ma vie. J'ai décidé aujourd'hui que je renierai les Dieux, uniquement pour récupérer cette épée si chère à mes yeux. Elle a le même coup que ces dix ans passés à prier tous les jours et à apprendre à passer de Toile en Toile. Elle a la même valeur que toute la foi que j'ai dû glisser. Ces Dieux, je les ai chéris, mais j'ai également chéri cette épée pour ce qu'elle représentait, pour toute la confiance que je lui avais donné et qui m'a été donné. C'est un symbole, de même que cette croyance était certainement un symbole. J'ai tout abandonné pour elle.
- C'est ainsi que vous affrontez votre destin ? Que se passera-t-il si vous n'avez pas de principe ?
- N'avoir pas de principe en est un. Nous avons toujours des principes, mais ces principes se métamorphosent au fur et à mesure que nous vivons, au fil de nos expériences et de nos acquis. Nos sentiments sont ancrés en nous, et c'est eux qui créent notre vie. C'est eux qui nous force à nous battre, à avancer, à vivre, et à changer perpétuellement. Ce sont mes principes qui m'ont dit de ramasser mes armes pour vivre ; ce sont eux qui m'ont dit de renier les Dieux pour récupérer cette arme, et les Dieux l'ont accepté, en faisant ce que je devais mériter : choisir entre ma religion et mon arme. J'ai fait ce que j'avais à faire : choisir pour mon destin. Astre Magnifique baisse les yeux.
- Nous nous sommes trompés sur votre compte. Nous avons songé pouvoir prédire ce que vous ferez, mais vous êtes trop indépendant, trop impulsif. Nous pensions maîtriser votre vie, mais vous avez montré que vous pouviez déjoué notre vie. Vous pourrez choisir maintenant même de me tuer ou de m'épargner, je ne saurai...
- J'ai déjà choisi de vous épargner. Pour que vous réfléchissiez. Si vous le voulez, vous pouvez dégainer votre poignard, et nous pourrons nous battre en duel, et je pense que vous pourrez même gagner. Mais je m'en moque, car j'ai décidé pour le moment de vous laisser la vie sauve.

- Je... j'en ferai de même. J'ignore ce que feront les Amazones, mais après tout quelle importance ? Nous ne savons pas quelles conséquences vous aurez sur la guerre des trois Royaumes, et au fond nous ne pouvons plus le prédire. Tout ce que nous pourront faire est de rester spectatrices de ce théâtre malsain, et de voir ce qu'il en adviendra. Que vous soyez acteur, figurant ou simple spectateur également, nous n'avons aucun pouvoir de choisir ce que vous ferez.

Sur ces derniers mots, Astre Magnifique se tourne et se jette par la fenêtre, où elle atterrira quelques mètres plus bas sans dommage. C'est le dernier moment où vous verrez cette femme, mais l'instant d'après, vous n'y songez plus, car telle est votre décision, celle de l'oublier. Trois messagers doivent s'impatienter, il ne faut surtout pas les faire attendre plus longuement, car pour le moment ce sont eux qui ont une importance.

Rendez-vous au **38**.

58

Vous vous asseyez un peu plus confortablement sur le banc de pierre qui est mis à votre disposition, puis vous claquez des doigts. En quelques secondes, l'un des domestiques, Yourin, s'approche de vous en vous apportant du thé ainsi que deux autres tasses pour vos invités. D'un geste las et énervé, le messenger lui fait comprendre qu'il n'en veut pas, mais le second homme acquiesce et se voit servir une tasse brûlante. Quant à vous, vous portez la tasse à vos lèvres. Autant l'eau chaude vous aurait dérangé alors que vous tentiez de trouver le sommeil, autant dans la fraîcheur de la matinée elle est très agréable et semble éclaircir votre voix tandis qu'elle coule dans votre oesophage.

- Puis-je vous demander quelle prime me sera versée ?

- 8000 écus, votre Seigneurie.

- Huit... huit mille. Et que pensez-vous de cette somme ?

- Votre Seigneurie, je ne suis pas payé pour penser, mais pour vous présenter la proposition de mon propre employeur. Le baron estimait que c'était une somme tout à fait agréable, rondelette, si vous voulez ma propre opinion, et je pense sincèrement qu'elle conviendrait parfaitement à la tâche qui vous sera confiée.

- Sauf votre respect, mon cher ami, je pense que ce n'est pas suffisant. C'est loin d'être suffisant. Et en même temps... c'est bien trop pour que ce que vaut cette guerre.

- Votre seigneurie est sévère. Mon employeur le Baron avait prévu que vous seriez dur en affaire, aussi vais-je jouer cartes sur table et vous présenter une nouvelle somme : il vous ajoutera les frais de déplacement ainsi qu'une majoration de deux mille...

- Cessez votre cirque, messenger. Je connais parfaitement mes employeurs. Jusque-là, j'ai toujours pu obtenir jusqu'au double de ce qui m'a été proposé, et ce en moins d'une heure. Je devine que si j'avais persisté, j'aurais pu m'en tenir à seize mille écus, et sans mentir, je pense qu'il s'agit de la somme qu'était prêt à fournir votre Baron.

- Mais, votre Seigneurie, si je puis me permettre, cette somme est astronomique et...

- Ne me coupez pas, Messenger du baron. Cette somme ne représente rien du tout, elle ne représente même pas la surface séparant deux ondes quand la pierre touche

l'eau. Certes le Baron aura à dépenser toute une fortune s'il veut m'avoir à ses côtés, mais que serait-il dans la guerre ? Son armée aura décimé, avec mon honorable présence à ses côtés, une partie de ses adversaires, et le Roi sera bien contraint de lui donner des médailles et d'autres terres... Alors qu'il n'aura fait que donner une plus grande partie de son trésor, qu'il aura de toute manière reconquise en réduisant certaines sommes allouées à ses budgets et en augmentant les impôts de ses plus fidèles partisans. Il n'aura rien à faire, seulement demander au chambellan de changer quelques proportions, et voilà la présence d'un héros de la Guerre à ses côtés pour améliorer son prestige...

- Votre Seigneurerie, reprend doucement le messenger, je vous prie de ne pas vous mettre en colère. Si j'ai provoqué votre courroux, vous pourrez me battre, et le Baron lui-même fournira les coups de bambou sur mon dos pour vous avoir provoqué. Je ne songeai nullement à vous mettre mal à l'aise...

- Si cela est votre souhait, alors sachez que je ne suis point mal à l'aise. Je suis lucide, et la lumière éclaire enfin mon visage. Il l'éclaire car il éclaire également le dessein de tous les nobles. Vous l'avez dit : vous êtes le premier des messagers qui parvient à moi aujourd'hui. Que croyez-vous ? La guerre a commencé, et les messagers royaux ne tarderont pas à venir. Les rois seront prêts à concéder un dixième de leur propre trésor ! Ho, vous me regardez comme si la mégalomanie avait pris mon être, mais je connais la valeur d'une guerre, et le royaume qui gagnera la Guerre des Trois Royaumes sera souverain pendant des années, il faut mettre tous les avantages de leur côté. Et je le sais, je connais les rumeurs et les réputations, et je me sais cinq fois supérieur à si je me battais contre les cinq meilleurs bretteurs de la contrée, en m'excluant de la liste. Maintenant, sachez que si l'on me donne cent mille écus, je n'accepterai pas cette somme. Voulez-vous que je vous dise pourquoi ? Parce que l'argent n'est pas le seul désir du Mercenaire. Il se nourrit d'ambition, de réputation, de futures batailles. S'il est affaibli par l'épée, alors il s'entraînera jour et nuit. S'il a une cicatrice sur le visage, alors il se soustraira à la vie de combat pour voyager en nomade et se positionner en ermite, pour préparer mentalement sa vengeance contre celui qui a osé toucher à son visage. S'il termine une bataille dans une baronnie de l'est, alors il s'engagera à l'ouest pour continuer à se battre, semer le sang, répandre la chair, forcer l'épée, entendre les cris de guerre et les battements de tambour qui résonneront dans l'écho des vallées, soulevé par le vent des steppes. Il ne sera heureux que dans les hurlements de douleurs et les chuintements des crânes qu'il écrasera sous son pied nu. Et si c'est vraiment l'argent qu'il gagne qui lui fait plaisir, alors il continuera à entretenir les guerres pour être payé dignement, comme un mercenaire.

- Mais... Votre Seigneurerie, si vous me permettez... En supposant que vous dîtes vrai, si la Guerre met un terme aux Trois Royaumes pour n'en faire plus qu'un... le Roi vous fournira alors toujours de l'argent ? Et des Terres ? Et il y aura toujours des guerres civiles, des rébellions des royaumes soumis, vous serez encore d'utilité tant que le roi sera en vie, et vous aussi ! Et vous serez alors payé justement et avec honneur pour les fonctions que vous aurez à remplir...

- Non. Vous ne pouvez pas comprendre, ce n'est pas aussi simple. Mais vous l'avez dit : la Guerre mettra un terme aux Trois Royaumes et il n'en restera plus qu'un seul, un unique royaume. Mais ce n'est pas le désir des Mercenaires. Ils ne veulent pas servir un seul royaume, le rôle du Mercenaire est d'avoir le droit de choisir. Certains mercenaires seront payés parce qu'ils recherchent la gloire, ils ont envie de se battre

pour des causes juste, ou pour des causes dont on se souviendra de leurs actes s'ils sont acteurs. D'autres serviront ceux qui essayent d'offusquer la loi, parce qu'ils aiment le risque et la possibilité qu'ils soient considérés comme des renégats, des étrangers. D'autres enfin aiment que deux employeurs se battent pour avoir leurs faveurs, en monnayant par coup de milliers d'écus. Certains Mercenaires aiment la liberté, ils acceptent d'être rémunéré par des pacotilles et des piécettes de bronze pourvu qu'ils sèment leur bien à travers les champs des indigents paysans. D'autres convaincront leurs employeurs de payer beaucoup plus chers qu'ils n'imaginaient, juste pour tester leur résistance à l'attrait, et se verront octroyer des primes bien plus élevés que ne vaut le maniement de leur dague en fer. S'il n'existe plus qu'un seul royaume, alors il y aura un monopole, un monopole de la pensée, un monopole des contrats, en terme de monnayage. Certains Mercenaires seront heureux, mais la majorité des autres refuseront. Alors, si le choix peut m'être donné, je peux toujours participer à la guerre et tuer le plus de personnes, quelque soit leur camp, pour leur faire comprendre que cette guerre n'a aucun intérêt pour l'ensemble des Mercenaires des Trois Royaumes, mais je bafouerais leur honneur, et ce plus encore si j'acceptai de l'argent de la part d'employeurs pour les trahir. Comprenez maintenant que l'argent, l'or, les richesses, et toute la récompense, ne vaudront plus rien aux yeux des Mercenaires puisqu'ils ne seront plus mercenaires royaux par la suite, ils perdront leur libre-arbitre, leur liberté.

Si vous voulez maintenant lui demander congé, rendez-vous au **67**. Si vous préférez parler des cinq hommes que vous avez sauvés, rendez-vous au **27**. Enfin, si vous voulez parler de la famille du Baron, rendez-vous alors au **87**.

59

J'atteignis la Baronnie de Montchantant après deux semaines de voyage. La Guerre des Trois Royaumes se faisaient sentir, et Montchantant faisait face à une grave insurrection de la guilde des Paysans. Ceux-ci menaçaient le baron de ne plus fournir le roi en céréales s'il ne fournissait pas plus de protection contre les bandits et autres pirates qui saccagent et pillent les granges, déjà infestés par les charançons et les rats. Le Baron de Montchantant m'appelait donc au secours. Il avait envoyé des diplomates et avait déjà accepté de nombreuses conditions qui ne l'arrangeaient pas beaucoup, mais ses espions lui avaient fait part d'une faction secrète qui voulait l'assassiner et faire monter un sosie à sa place sans que personne ne s'en aperçoive (le Baron était veuf et ses deux jeunes fils étaient morts dans des accidents).

Me rendant de nuit dans la vallée qu'il m'avait désigné, je repérais assez rapidement le lieu qu'il m'avait présenté comme étant le point de rendez-vous des rebelles. Je pus remarquer qu'ils étaient guidés par un Mercenaire que je connaissais bien et qu'ils avaient du payer une fortune. C'était un homme habile, mais qui serait mort facilement entre mes mains. Etrangement, ce n'était pas ce Mercenaire qui avait été désigné pour exécuter cette lourde tâche. En réalité, il était plus intelligent qu'il n'était souple ou vigoureux, et son atout était de créer des plans insurmontables et difficiles à gérer pour la partie adverse. En l'occurrence, l'homme qui devait fournir le poison en échangeant le savon du Baron par une substance toxique était un assassin

professionnel. Profitant alors de la sortie de cet homme une fois la réunion terminée, je lui tombais dessus ainsi que sur son équipe à quelques lieues, à peu près à mi-chemin entre la vallée et le manoir du Baron, et l'assassina sans aucune difficulté : aucun d'entre eux ne purent porter un coup de dague ou d'épée dans ma chair.

Revenant faire mon rapport auprès du Baron de Montchantant, celui-ci me félicita et solda mes honoraires avec une bourse deux fois plus grosse que celle offerte quand j'avais accepté la mission. Gaiement, il m'invita à boire un vin qu'il fit d'abord essayer, la paranoïa le prenant de vif. Nous discutâmes alors de cette affaire, car je me posais des questions :

- Depuis quelques temps, de nombreuses rébellions éclatent dans les baronnies. Pour être honnête avec vous... je dois vous dire que certains de ses Barons n'auront jamais accès à mes services. Car je pense que ces Rebelles ont raison.

Le baron rit :

- Je m'intéresse à mes égaux. Les Barons de Reyport sont à mon avis très justes, et je ne veux pas savoir quel est votre avis, de peur de me fâcher avec vous et ne pas avoir droit à vos faveurs. Cependant, je dois avouer qu'effectivement, certains barons des deux autres royaumes sont cruels, à un point qu'ils remplacent l'autorité du roi. Je dirai même qu'ils seraient prêts à tuer leur roi et prendre leur place pour mieux diriger leur contrée, de la manière dont certains Rebelles ont voulu prendre ma place pour mieux diriger la Baronnie. Ils me traitent de tyran, mais finalement les villageois seront sous le joug de leur dictature à leur tour si jamais leur méfait avait réussi.

- Vous trouvez donc que les Rebelles ont raison ? Je ne parle pas de vous : si j'ai accepté de travailler pour vous, c'est que je vous estimais juste.

- Je ne dirai pas que les Rebelles ont raison. Ils travaillent pour leur Baron, ils doivent faire face ouvertement et s'ils ont des doléances, ils doivent faire des requêtes de manière diplomatique. Cependant, la Rébellion n'est pas une bonne idée, car cela fait des années que ce système hiérarchique est présent. Nous, Barons, avons été choisis et bénis par la grâce des Dieux, et nos descendants également seront bénis (car je souhaite trouver une nouvelle femme et avoir une nouvelle descendance, tant qu'il m'est encore temps). Ce sont nécessairement eux qui seront les plus aptes à diriger une Baronnie ?

- Je l'ignore. Je ne veux me froisser avec vous, mais le choix se fait par le choix du sang. Les rois sont les Elus des Dieux, nous le savons tous ; maintenant, si les dieux avaient réellement voulu que ces rois restent rois, pourquoi n'agissent-ils pas pour déloger les nombreux Rebelles ? Un jour ou l'autre, l'un de ces groupuscules devenu armée prendra le pouvoir.

- Mais, laissez-moi vous interrompre. Si les Rois sont Rois, c'est parce que les Dieux ont envoyé des Mercenaires pour les protéger...

- Détrompez-vous. Je n'ai servi que des Baronnie depuis peu. Je n'ai plus accepté de servir les Rois depuis tellement longtemps. Sans vouloir paraître maussade... les enjeux politiques majeurs ne m'intéressent guère, ceux à plus basse échelle sont beaucoup plus intéressants, car ils touchent plus de gens. Voyez-vous, certaines personnes pourraient faire des kilomètres et échafauder un plan pour remplacer un Baron, pas seulement parce qu'il n'est pas protégé, mais aussi parce que c'est celui qu'ils connaissent le mieux. Pour pouvoir atteindre un roi, il faut avoir les connaissances nécessaires, et l'intérêt qui va avec. Finalement, le réel enjeu politique

se situe au niveau des Barons, car ils sont le tampon entre le royaume et le peuple.
- C'est une théorie intéressante. Mais faites attention : si je suis libéral et accepte d'écouter vos divulgations, d'autres Barons se seront mépris de vos paroles et auraient alerté les rois pour mettre des assassins à vos trousses.
- Mais c'est justement parce que vous êtes proche de votre peuple que vous êtes en vie et que j'ai accepté votre requête. Continuez à être aussi proches d'eux, n'oubliez pas que le plus important dans une Baronnie est les gens qui y vivent finalement. Sur ces mots, je vais devoir partir.
- Mon valet va vous ramener à la sortie. Encore une fois merci mon ami.

Et ce fut sur ces mots que je quittais ce bon Baron. A l'heure actuelle, il est encore à la tête de ses terres et on dit qu'il est si juste que Montchantant est certainement la dernière Baronnie à avoir des Rebelles.

Si le mot-clé "Amour Disparu" est noté sur votre Feuille d'Aventure, rendez-vous au **77**. Sinon, rendez-vous au **85**.

60

- Je choisis de servir Valnord, déclarez-vous d'une voix unique.
Il y a une sorte de tremblement dans votre voix, et vous distinguez les regards interdits des deux autres messagers. Quant à celui à qui vous avez accepté la proposition, il n'explose pas de joie, car on a dû lui apprendre de demeurer tel quel.
- Ecoutez, ce n'est pas possible, déclare le deuxième messager.
- Oui, réfléchissez mieux, proteste le second.
- Je n'ai pas de choix à refaire. Comme l'a fait remarquer ce messager, j'ai décidé de vivre dans le luxe. Le choix de prendre Valnord m'est venu naturellement, mais ce n'est nullement pour ce que vous m'offrez, mais par rapport à ce que j'ai vécu : en choisissant celle qui de base aurait eu le plus de chance de remporter cette guerre avec mon absence, je ne fais que m'avancer définitivement pour sauver le plus de personne. Une superpuissance sera alors née, mais mon but unique est d'épargner les gens, car tous devront plier le genou devant Valnord. Je n'aspire qu'à ce but finalement, qu'importe ce que diront les Rois et les livres relatant cette guerre une fois qu'elle sera terminée.
Vous serrez alors la main du premier messager, puis ouvrez la porte pour avertir Poussière d'Ebène d'aller rassembler vos affaires.
- Je pars immédiatement, et vous n'y pourrez rien, dites-vous aux autres messagers. Vous distinguez la silhouette Eau de Roche par l'embrasure de la porte. Toutes les personnes ici semblent trop émues pour réagir alors que vous vous levez et injuriez en quelque sorte leur présence, mais après tout, n'êtes-vous pas maître ici ?
- Eau de Roche...
- Monseigneur, dit-elle en versant des larmes, vous avez décidé...
- J'ai décidé, j'ai pris une décision, peut-être hâtive, mais je n'ai pas envie de voir les gens se déchirer dans la guerre. Peut-être qu'en ayant choisi mon camp, d'autres déclareraient forfait ? Peut-être que les régiments qui seraient opposés à moi baisseront la garde ? J'épargnerai le sang de beaucoup de gens... Allons, Eau de Roche, ne pleure pas. Tu es une grande fille, tu savais que je ne pouvais vivre

éternellement, et que malgré mes doutes, il fallait que je prenne une décision. Ce n'est pas celle que je préfère : j'aurai préféré ne jamais plus tenir une épée dans ma main. Mais... c'est ainsi que le destin m'a choisi, c'est ainsi que j'ai choisi mon destin. Il fallait que je fasse ce choix incertain.

Eau de Roche baisse des yeux, mais vous lui caressez la joue, et déposez un baiser sec sur ses lèvres chaudes. C'est un baiser rapide, fuyant, couard, pas un baiser langoureux, car vous ne voulez pas faire plus de peine à cette fille.

- Je reviendrai. Ne l'oublie pas : je suis libre de courir comme un fauve.

Vous avez fait vos paquetages, rangé vos armes et votre armure, et en une heure tous vos bagages que vous avez emmené à la retraite du plateau dorée se trouve sous forme de paquets prêts à être jetés dans un chariot. Le messenger du roi de Valnord est venu avec quatre esclaves, qui portent vos affaires jusqu'à une carriole. Vous commencez alors à faire vos adieux, en commençant par Madame Cristal de Frêne, que vous remerciez chaleureusement pour votre accueil, et vous lui assurez que quelque soit votre statut une fois cette guerre finie, vous réfléchirez sérieusement à revenir régulièrement ici. Quant à Cheval de Foudre, vous lui donnez l'une de vos armes d'entraînement en lui prodiguant des conseils. Pour Chaton et Poussière d'Ebène, vous ne pouvez leur donner d'argent, mais vous leur faites promettre d'être bons avec leurs maîtres, car ils ne trouveront de meilleurs maîtres, et qu'en cas de souci, ils pourront toujours vous demander que vous les défendiez, car même si vous êtes un invité, vous considérez normal d'offrir votre protection à ceux qui vous ont servi.

Vous cherchez Eau de Roche dans le parc, mais elle n'apparaît pas. Cheval de Foudre confirme qu'elle s'est enfermée dans sa chambre, aussi vous vous y dirigez, mais à peine avez-vous fait un pas qu'elle apparaît à une grande porte. Vous avez alors un choc et faites un mouvement de recul : elle a coupé ses cheveux avec hargne, et les portes désormais à peine plus haut que ses épaules. Elle, si fine si frêle, porte maintenant une armure de cuir et une cape aux couleurs de Valnord, ce qui ne vous étonne pas car la retraite du plateau dorée se trouve effectivement en ce royaume. Finalement une fine hachette pend à sa ceinture.

- Eau de Roche, s'exclame madame Cristal de Frêne ! Pauvre sotte, mais qu'as-tu fait à tes cheveux ? Et pourquoi portes-tu les reliques de feu ton père ? Remets-là où tu les as trouvées !

- Non.

- Ma pauvre fille ! Que dirait-il ? Il est mort pour que nous soyons tranquille dans notre maison, et maintenant tu l'insultes en portant son armure et son arme ! Que dirait-il ?

- Il serait fier de moi.

Madame Cristal de Frêne fait un pas vers sa fille, et vous devinez à son visage empourpré de colère qu'elle ne va pas tarder à lui donner un soufflet pour une bonne correction. Vous voyez aussi qu'elle serait en colère pas pour quelques jours, mais pour de nombreux mois, car elle porte une estime incomparable à son défunt mari et voir sa fille porter ses vêtements de guerre la répugne au plus au point. Sans comprendre pourquoi, de deux pas lestes vous voici juste devant Eau de Roche alors que la pauvre matrone est encore à quelques mètres.

- Que faites-vous ? Je suis sa mère, et elle est ici chez moi ! Elle...

- Je suis désolé, dites-vous. Je comprends votre réaction, et moi-même considère qu'il est très laid pour une femme aussi sensible et humble de porter une épée. L'art de l'épée n'est pas la même chose que l'art de jouer d'un instrument de musique, car il faut fendre l'air et accepter de faire du mal à d'autres, tandis que la musique est là pour réparer les coeurs et les forcer à se rassembler l'un près de l'autre.

Cependant... Eau de Roche a écouté mon histoire, et ce que j'ai tâché de lui dire depuis le début, est de choisir sa voie.

Vous vous retournez alors vers elle. Elle vous regarde d'un air embarrassé, puis d'un air interdit jette un coup d'oeil à sa mère, qui manifestement n'ose pas s'approcher d'elle uniquement parce qu'elle a réellement peur de vous.

- Elle ne comprend pas, n'est-ce pas ? Tu... je n'ai pas d'ordre à te donner, mais que vas-tu faire de cette hachette ? Si tu te jettes dans la mêlée, tu mourras sans avoir le temps d'entendre les premiers cris de guerre. Tu n'es pas faite pour porter les armes.

- Je... Je l'ai prise car c'est celle de mon père, il a encore son esprit dedans. Je n'ai rien de lui, si ce n'est des cadeaux qu'il m'a offerts quand j'étais plus jeune, et tout ce que j'ai reçu, c'est un parchemin donné par un gouverneur qui ne le connaissait même pas. Non, je ne sais pas me battre, mais... je veux vous suivre, où que vous y allez.

Vous souriez avec tendresse.

- C'est un autre problème. Mais réfléchis, si nous perdons la guerre, les autres royaumes envahiront le château, et tu mourras, si ce n'est pire, en te faisant enlever et violer par des êtres malsains.

- Pourquoi Valnord perdrait la guerre, si vous êtes à ses côtés ?

- Parce que je ne suis pas responsable de tous les royaumes. Je gagnerai des batailles, mais d'autres perdront celles auxquelles je ne participerai pas.

- Alors je m'en moque, j'attendrai au donjon votre retour, mais je ne veux plus rester ici les bras croisés. Je vous ai écouté, je veux vous suivre maintenant.

Vous vous retournez alors vers madame Cristal de Frêne.

- Avez-vous entendu ?

Elle hoche de la tête, tristement.

- Pauvre fille, t'amouracher d'un mercenaire sanguinaire...

- Il n'est pas juste cela, dit-elle en larmes.

- Qui es-tu pour le dire ?

- Je... il m'a raconté son histoire. Je sais que c'est un homme juste, suffisamment déterminé pour choisir le camp qui gagnera le plus rapidement en faisant le moins de victimes. S'il ne respecte pas son marché... je le haïrais alors. Mais je lui fais confiance pour cela.

- Vous entendez, dites-vous à madame Cristal de Frêne ? Ecoutez, rajoutez-vous. Si vous n'êtes pas d'accord... Alors je demande votre fille en mariage. C'est bien plus simple, n'est-ce pas ? Vous pourrez accepter, car j'ai les fonds nécessaires. Et elle sera bien au château du roi. Et quand nous gagnerons, je vous promets que nous reviendrons ici nous installer près de vous. Cela vous convient-il ?

Sûrement plus effrayée que pleinement consentante, madame Cristal de Frêne opine de nouveau de la tête.

- Hé bien, nous avons réglé notre affaire.

Une heure plus tard, vous voici sur les routes, silencieusement sur le chariot. Eau de Roche a dit au revoir à sa mère (non sans larme), à son frère et aux serviteurs. Désormais, elle est assise sur vos genoux, silencieusement (et a ôté la hachette qu'elle a laissée comme souvenir dans son ancienne demeure). Elle regarde le paysage : sans doute est-ce la première fois qu'elle s'aventure aussi loin hors de chez elle ? Qu'importe, dans deux jours, vous serez au château, et il ne sera pas dur d'exiger au roi une belle chambre, quelques servantes et des gardes destinées à sa surveillance. Son sourire d'enfant ravi de voir de la nouveauté ne fait que vous adoucir le coeur. Vous avez réussi à donner goût à la liberté à cette fille, qui deviendra d'ailleurs votre femme. Arriverez-vous à faire de même pour les trois Royaumes réunis ?

- Tu sens le vent, dit Eau de Roche en fermant les yeux pour mieux sentir ses cheveux voler dans l'air ? C'est le vent de la liberté. Je suis un oiseau, et je me laisse porter par le vent.

- Tu es l'air des plaines, dites-vous, et je suis l'eau de la mer. Nous sommes le vent des steppes et la marée des océans.

61

Voici une histoire qui s'est passé il y a quatre ans. Le Baron de Morte-Fer venait de perdre une guerre sévère. Il avait dû donner beaucoup de ses terres, et de ses richesses, auprès d'un autre Baron de guerre qui l'avait envahi. La guerre avait été courte, et fut une catastrophe pour lui, car ses hommes n'étaient pas adaptés au combat contre de nouvelles techniques de guerre. Aussi, lors de sa reconstruction, il sacrifia une partie du trésor familial pour faire appel à un nouveau maître de guerre, le dernier ayant été le premier tué lors de cette bataille.

Il fit appel à moi.

Je me souviens encore du premier jour où j'étais entré. J'avais travaillé en équipe, jusqu'à douze personnes. J'avais dirigé une troupe de vingt-cinq personnes. Mais jamais je n'avais eu à me retrouver face à deux cents personnes et à leur parler. Je me dis que ces hommes, vaincus, n'avaient pas de compte à recevoir de personne. Je dois vous l'avouer : j'étais apeuré, j'ignore par quoi... Après tout je savais que ma réputation me précédait, mais j'étais terrifié quant à l'image que je pouvais donner à ces soldats. Je fis attention de ne pas trop y penser toutefois, et je me rendis d'un pas ferme vers le camp d'entraînement de ces hommes.

Je rentrais dans la cour. Les hommes étaient en train de se battre au bâton, mais dès que le clairon sonna, ils se mirent en rangs, vingt colonnes devant moi, droits comme des piquets, et se mirent à attendre des ordres. J'étais devant eux, et j'ignorais encore ce que j'allais dire. J'avais en face de moi deux cents hommes fiers, et la plupart avaient survécu à la guerre. Certains avaient la peau brûlée, d'autres avaient perdu un oeil. D'autres avaient l'usage de leur bras réduit, d'autres encore boitaient. Mais ils avaient un regard fier, parce qu'un homme de haute envergure se trouvait alors devant eux.

Alors, prenant mon courage à deux mains, je me dis qu'il fallait que je les impressionne. Sans réfléchir, je leur dis :

- Que ceux qui se sentent fiers de leur nation et qui se battront au bout, mais qui se sentent faibles, me donnent une phalange de leur main non directrice.

Il y eut un murmure dans les colonnes. Je me sentis orgueilleux, car j'avais semé la stupeur... mais ce fut moi qui fut stupéfait, car ceux qui étaient en tête de chaque colonne, et qui, si je croyais les blessures qui les avaient mutilés, avaient participé à la guerre où ils ont été traités de vaincus, sortirent un couteau de leur botte, et avant que je ne dise quoi que ce soit, se mutilèrent le phalange de leur auriculaire ! Je fus consterné, je pensais que cette boutade n'allait pas être prise au sérieux, mais je ne pus dire alors que "je rigolais". Les hommes qui étaient derrière eux firent de même alors, et l'homme qui tenait le clairon alla chercher un baquet et récupérer les deux cents phalanges et me l'amena.

J'étais stupéfait... Je ne savais que dire, je crus que j'allais fondre de honte devant la bêtise que j'avais faite, mais ces hommes avaient le regard tellement fier ! L'un d'eux vint alors vers moi et me dit :

- Nous avons fait ce que vous avez dit. C'est un geste rituel, n'est-ce pas ? Je sais que je pourrai être exécuté pour le manque de respect, monseigneur, mais nous avons entendu parler de vous depuis tant de temps, et nous sommes tous fiers d'écouter vos conseils et de suivre votre entraînement, si dur soit-il, pour mener haut la bannière de notre nation.

Cette phrase resta gravée en moi, et je me ressaisis aussitôt. Je leur dis alors que j'allais faire d'eux l'un des meilleurs bataillons existants dans les Trois Royaumes. Cette unique phrase suffit à leur insuffler le courage, et deux ans après, alors que je les avais déjà quittés, j'entendis que la Baronnie de Morte-Fer, avec seulement deux cents hommes et sans aucune perte, avait regagné son honneur et ses terres.

Rendez-vous au **7**.

62

Alors que vous sortez votre épée, Astre Magnifique pousse d'un coup la porte du sanctuaire. Vous courez alors pour vous y rendre, mais un champ de force vous en empêche. Vous vous souvenez alors de la malédiction que Boucle Vanillée vous a lancé, pour payer le prix de votre couardise justement, face à Rossignol. Vous voilà alors à l'entrée du sanctuaire, et vous n'arrivez pas à faire un pas de plus. Vous connaissez cette sensation, car ce n'est pas la première fois que vous essayez de rentrer dans un sol sacré. C'est quelque chose qui vous étonne, car n'est pas sanctuaire un seul endroit où repose un autel et des offrandes. Cela signifie que des Ecclésiastes proches des Dieux sont venus au Plateau Doré pour honorer leur destin et faire ce qu'ils avaient à faire. Il n'empêche que cet acte extraordinaire a pour conséquence de vous approcher plus encore de votre but.

Astre Magnifique se retourne vers vous, et pousse un rire éclatant :

- Que vous êtes comique, avez-vous oublié ? Songez-vous que j'aurai pris une autre voie que celle-ci ? Vous n'avez désormais aucun moyen de vous rendre jusqu'à moi.

J'ai commis mon forfait, celui de prendre cette épée qui a tant d'importance pour vous. J'ignore quel impact cela aura sur vous, ce n'est pas à moi de le dire, mais une chose est sûre : les Trois Royaumes devront certainement se débrouiller sans vous.

Si vous voulez faire usage des Arcanes Mystiques Majeures, rendez-vous au **16**.
Si vous estimez que la leçon que vous a faite Boucle Vanillée vous a suffi, rendez-vous au **44**.

63

Je me penchais pour ramasser une partie de parchemin qui était à moitié cachée par un coussin doré. Après examen, voilà ce que j'en déduisis : après l'avoir orienté de sorte de pouvoir lire quelques mots, je vis que la partie droite fut découpée par des ciseaux à couture. La partie gauche, quant à elle, fut moins bien traitée, car elle fut déchirée à même des doigts. Le plus intéressant provenait de deux facteurs : une odeur caractéristique et les mots qui y furent inscrits. L'odeur était florale, il s'agissait de rose des montagnes, et une once de jasmin des montagnes également. C'était une fragrance qu'une haute dame pouvait porter, et simplement par le fait de son nom, je ne pouvais que deviner fortement que Dame Fleur d'Oranger était celle qui portait cette essence odorante si caractéristique, et en même temps à la fois agréable et acide.

Quant à l'écriture disposée en travers de ce morceau de parchemin, élégante, fine, raffinée, elle ne pouvait être que l'oeuvre d'une gente dame de haute éducation, et il ne m'aurait pas été étonné de songer qu'il s'agissait de la main même de Dame Fleur d'Oranger. Il y était écrit dans un ancien langage, qu'on appelle le Transphalbien, qui est né il y a de cela quatre cents ans et dont l'art se perpétue encore et toujours. Il s'agit d'un langage uniquement écrit, en réalité il peut être lu, mais chaque syllabe peut être écrite de près de sept manières différentes, si bien qu'il ne s'agit non seulement d'une oeuvre orale et chantée, mais également d'un art lisible car il est représenté par une calligraphie digne des plus beaux portraits. Le Transphalbien est utilisé pour le poème à deux dimensions : le plaisir des oreilles et de la langue, et le plaisir des yeux. J'aurais été fortement étonné, sans vouloir le médire, que le Baron de Rochedhiver soit à propos de ce langage. Il est un homme d'actions, et peut donner des ordres de guerre sous diverses langues, mais il aurait été inutile pour un homme de son envergure de garder quelque mémoire ou quelque intelligence pour connaître la moindre syllabe de Transphalbien. La lettre était destinée à un homme, car le Transphalbien, dans les formes impératives des verbes, permet de distinguer le sexe de la personne à qui l'on prononce ces mots. De nombreux termes apparaissent, dont "tard" et "temps", mais ma connaissance du Transphalbien m'a permis de trouver l'équivalence de ces mots, ce sont des termes que l'on utilise pour parler de l'ennui et de la langueur, durant l'attente de deux coeurs séparés. Je ne fus donc pas étonné de savoir que Dame Fleur d'Oranger menait une double vie, dominée par un amour adultère. Je fus profondément choqué durant quelques instants, puis après quelques temps de réflexions, je demandais à la garde de m'amener à Flèche, car désormais j'avais la certitude qu'il était l'amant qu'elle désirait retrouver.

Notez les mots-clés "Fleur" et "Transphalbien", puis rendez-vous au **82**.

64

En attendant l'arrivée de mes quatre hommes, je vis un bout de papier serré entre les mains de Fleur d'Oranger. Je m'en saisis donc et déroula. Il s'agissait du même papier que celui que j'avais trouvé sur le sol de la salle de musique, et voilà ce qu'il dit :

" A la personne qui lira ce billet. Vous êtes en ce moment devant mon corps inerte, et je suis morte depuis quelques instants, ou peut-être quelques minutes ou quelques heures. J'espère ne pas faire de bêtise en vous dévoilant que je suis morte en compagnie de l'homme que j'aime. J'ai atteint la plénitude de l'âme, l'amour accompli avec cet homme, et je suis heureuse de finir cette vie avec lui. Quant à vous, soit vous venez de nous découvrir, soit vous avez assisté à notre mort, et s'il est le cas, je tiens à me faire pardonner de la peine que je vous ai causée. Je vous présente alors ce poème, et j'espère que vous l'aimerez. Il est écrit en Transphalbien, mais je ne doute pas que si vous n'arrivez à le lire, vous trouverez un érudit dans quelque village capable de vous le traduire. :

La vie est une étincelle dans un bois sec, réanime-le.

L'amour est une étincelle dans un bois sec, laisse-le souffler pour qu'il prenne vie, et dévore tout le bois dans un feu de joie.

La vie est une pluie, triste pour les gens à leur fenêtre.

L'amour est une pluie, joie parce qu'elle nourrit les terres et gorge les céréales et les fruits d'amour.

La vie est un soleil, il brûle la peau.

L'amour est un soleil, il illumine et irradie de sa lumière les gens, et les gens ensemble seront le soleil des autres.

La vie est une famille, qu'elle se tienne la main.

L'amour est une famille, qu'ils se regardent tous et restent toujours les uns auprès des autres.

La vie est un mot, écoute-le.

L'amour est un mot, prononce-le, et fait en sorte qu'il soit prononcé de bouche à oreille pour que tous l'entendent sur cette terre.

La vie est un silence, prends-en peur.

L'amour est un silence, écoute-le sciemment, car il n'y a rien de plus beau que le silence car il signifie que les amoureux sont en phase.

Votre amie, Fleur d'Oranger"

Je pris ce morceau de papier, et le gardais près de moi. Il était symbole de l'âme pure, et même si je ne croyais pas à l'amour, relire ces quelques mots me permettraient de me remémorer ce que cette femme admirable avait fait pour moi.

Ecrivez le mot-clé "Poème Transphalbien" et rendez-vous au **35**.

Je ne me fis pas posséder par le mensonge de l'homme qui se tenait en face de moi. L'homme ne paraissait pas plausible, et la manière dont la femme du baron souriait prouvait fortement que soit elle avait été ensorcelée, soit on l'avait persuadée qu'elle n'était pas destinée à celui dont elle était l'épouse. Aussi je fis mon devoir : je détruis d'un coup d'épée bien placée, avant qu'il n'eut le temps de faire le mouvement, le coeur de ce malandrin. Ma lame s'enfonça dans sa chemise de coton, et il mourut dans d'atroces souffrances. Fleur d'Oranger poussa alors un cri, un hurlement strident, qui s'évanouit vite car elle s'évanouit elle-même ; tombant mollement, je l'attrapai dans mes bras, vérifiant d'abord que ce n'était pas une ruse pour me poignarder, mais elle avait tous les symptômes d'une femme prise d'une grande douleur mentale. Je la soulevais donc et la pris dans mes bras, tandis que le petit esclave accourut à son maître et se mit à pleurer.

Quelques instants plus tard, la portant toujours dans mes bras, la porte s'ouvrit et les quatre hommes s'exclamèrent avec jouissance, et s'approchèrent de Fleur d'Oranger pour s'assurer de sa santé et de sa sécurité. Nous nous organisâmes vite alors : n'ayant pas prévu cette situation, deux hommes partirent réquisitionner une charrette auprès d'un paysan. Je racontais alors aux deux autres le mensonge qui faillit voiler mon esprit.

Cependant quelque chose me troubla. Quelque chose que je n'avais jamais ressenti auparavant. Ou plutôt, bien sûr que je l'avais ressenti : il s'agissait du doute. Mais dans ce cas précis, je ressentis également une sorte de remords, car je doutais réellement de ne pas avoir fait une sottise. Et s'ils avaient dit la vérité ? Au final, il s'agissait de quelque chose de probable, mais parallèlement j'avais obéi au contrat que l'on m'avait demandé. Mais au fond de moi, si j'avais eu tort, si je m'étais trompé, j'avais tué un homme qui aimait une femme, et privé cette femme de la vie de l'homme qu'elle aimait. Au fond de moi, mon coeur de mercenaire battit comme sur une balance : qu'est-ce qui était important ? Ma vie est-elle dirigée par les contrats ? Si jamais la personne qui m'employait s'y trompait, devais-je écouter mon coeur ou dois-je continuer à suivre la voix de celui qui est mon maître ? Suis-je mon propre maître, ou suis-je esclave de la personne qui me donne des sommes astronomiques pour réaliser des actions que j'approuve au moment où je signe, mais qui sont fondées dans l'incertitude et la peur de se tromper une fois que je vois la vérité en face ?

Cette amertume me poursuivit. Je savais que je devais au moins être fier de ce que j'avais effectué, mais au détriment de cette femme qui n'aimait plus son mari. Je chassais cette idée noire quand nous nous partîmes vers le manoir. Cependant, durant tout le chemin qui suivit, ce doute me suivit, m'envahit et me hanta, par l'idée terrible de ce qui devait régir ma vie, car je ne pouvais être esclave encore de l'incertitude de ne plus suivre ma destinée comme de mon plein droit, car j'étais manipulé telle une marionnette de tissu, et mon statut était encore pire que celui d'un esclave.

Rendez-vous au **32**.

66

En haute stratégie, en stratégie militaire, en stratégie belliqueuse, certaines unités réagissent comme les Echecs d'Hemmonie. C'est la réflexion, le sentiment de sacrifice, l'avancée, la perte d'unités et le gain d'autres qui font de vous un grand Stratège, et les Echecs d'Hemmonie n'ont pas de secret pour vous. Souffle d'Hiver pourrait réaliser contre les meilleurs joueurs, mais vous pouvez également les battre.

Méthodiquement, je pris l'avantage. J'eus l'impression d'être dans une tente de guerre, à écouter les messagers qui viennent vous signaler quelles légions ont fui, lesquelles ont fait diversion, lesquelles ont gagné de valeureux combats, et à déplacer des fanions sur une carte miniaturisée de la région. C'est pratiquement la même chose qui se passe, et rapidement, je neutralisais le Magicien et les Trois Archers Montés. Visiblement, toute la stratégie de Souffle d'Hiver tenait par la prise de l'aile ouest par ces quatre pièces, et j'admire la défense et l'audace dont elle a dû faire preuve pour pouvoir gagner. Parallèlement, elle tente une percée, malheureusement en vain par l'aile ouest et le centre, mais je sacrifiais presque tous vos éclaireurs et même mon Monarque, pour pouvoir sceller complètement ses quatre pièces maîtresses.

Souffle d'Hiver se rend à l'évidence, et abandonne cette perspective alors même que je n'ai pas essayé de faire échec au roi. Cependant, avec sa position neutralisée et ses ordres dispersés, ma tour de guet et mes deux chariots de guerre, supportés par deux fantassins et un Magicien, pourront avancer facilement et sans encombre pour écraser la Rébellion au centre de l'Echiquier. Souffle d'Hiver réussit à sortir l'un des Archers Montés grâce à la deux cent quatre vingt septième botte, mais vous réagissez rapidement en plaçant le tout en défense et en dirigeant votre roi vers l'aile ouest. Cela prend une vingtaine de tours, et de nouveau les quatre pièces sont isolées. Souffle d'Hiver couche alors son roi, signe d'allégeance.

Je proposais alors une deuxième partie, qu'elle accepte avec allégresse. Le retour est d'autant plus rapide, je gagnais en moitié moins de temps par rapport à la deuxième partie, mais Souffle d'Hiver est enjouée.

- Monseigneur, vous faites honneur aux Echecs d'Hemmonie, et si vous me permettez d'être celle qui partagera autant votre couche que la chaise adverse de l'Echiquier quand vous ne serez pas pour de vrai sur le champ de bataille, alors je serai la plus heureuse des femmes.

Souffle d'Hiver claque des mains et attire l'attention de tous.

Rendez-vous au **80**.

67

- Je crois que mon "non" est catégorique, Messenger. Je vous remercie de vous être déplacé, preuve polie que je suis encore très demandé à la cour du Baron des

Oiseaux d'Opale. Veuillez lui transmettre toutes mes amitiés, ainsi que le souhait de son meilleur courage pour les mois à venir. Je sais qu'il aura affaire à de nombreux problèmes, et je ne doute pas un instant que ses nerfs seront mis à l'épreuve et qu'il devra faire des choix difficiles.

Le Messager a du mal à vous quitter des yeux. Vous percevez dans les frémissements de ses lèvres qu'il veut dire quelque chose, mais vous ne lui laissez pas le temps, l'invitant à rejoindre la sortie. Ses yeux brillent de cruauté et de méchanceté, et vous savez que s'il en avait le pouvoir, il vous sauterait au cou. Mais il sait également que vous pourrez vous défaire de son étreinte et lui offrir la mort de mille autres manières. Aussi reste-t-il sage, serrant fortement le parchemin qu'il portait, et essaye de rester digne de sa fonction de simple diplomate.

Une fois le messager et son suivant passé de l'autre côté de la porte, vous essayez de ne plus y penser. Peut-être restera-t-il encore quelques temps devant le portail, à guetter un éventuel revirement de situation ? Si cela se trouve, vous aurez changé d'avis d'ici quelques heures ? Mais vous n'y faites rien. Vous décidez de retourner au jardin où vous aviez discuté pour pratiquer quelques exercices de méditation.

Une autre demi-heure passe, et de nouveau la faim vous tenaille. Cheval de Foudre passe justement par là, aussi hélez-le vous pour qu'il vous apporte encore quelques friandises et encore du thé vert. La fraîcheur ambiante et le monotone bruissement du vent au travers des feuilles rendent l'environnement encore plus apaisant, et vous ne tardez pas à vous séparer de votre corps pour visiter le plus profond de votre âme et atteindre la quiétude suprême. Il vous aurait semblé que dix années ont passé jusqu'à ce que Cheval de Foudre revienne avec un nouveau service, et attende votre acquiescement pour prendre de nouveau congé. Sorti de votre torpeur, une envie soudaine de musique vous fait part. Vous envoyez donc le jeune garçon aller chercher sa soeur Eau de Roche. Elle est sûrement en train de vaquer à certaines tâches ménagères, et vous savez que madame Cristal de Frêne ne cesse de la houspiller alors que vous la faites venir pour avoir un peu de compagnie, mais au fond votre loyer est si élevée que toute la famille peut bien se permettre de mener des entorses à la bonne conduite d'un gîte.

Eau de Roche approche alors. Elle est vêtue d'un peignoir sale, qu'elle porte habituellement tandis qu'elle nettoie le plancher à l'eau savonneuse. Elle a également songé à prendre avec elle une Monade Guerrière, un instrument bariolé et munie de deux cordes qu'il faut pincer pour en faire sortir un son mélodieux. Elle a également apporté un petit tambour et un xylophone. Alors que vous levez des yeux adoucis vers elle, elle ne peut empêcher de porter son sourire d'adolescente à ses lèvres et à fermer légèrement les yeux pour faire parvenir à vous son regard vert et malicieux. Dès qu'elle arrive, elle vous fait une petite révérence puis déroule une natte et s'assit en tailleur en face de vous.

- Monseigneur a-t-il bien dormi ?

- La nuit fut fraîche et agréable, et le lit toujours aussi frais et le linge de maison impeccable. Cependant mon esprit n'était pas tourné au sommeil, et la lune ne m'a pas inspiré pour me plonger dans le pays des songes.

- Ho ? Puis-je vous suggérer alors de consommer quelques herbes ? J'ai envoyé Poussière d'Ebène aller chercher des plantes médicinales chez l'apothicaire hier, et je n'ai pas manqué de mettre sur la liste de commandes un peu de Verveine Rouge, je pense que cela ira parfaitement contre vos insomnies.

- Ma chère Eau de Roche, vous êtes clairvoyante et bienveillante. Cependant mes

insomnies ne pourront être soignées par les plantes, car je les ai toutes essayées et mon état s'empire. Le thé vert également, qui pourtant détend même s'il ne procure le sommeil, n'a pas eu d'effet sur moi pendant les quelques heures de quiétude et d'obscurité. Je dois vous avouer que mon esprit est tourmenté.

- Voulez-vous parler de la guerre, Monseigneur.

- Oui. Ou plutôt oui et non. La guerre ne me fait pas peur, là où je suis. Nous sommes situés à des lieux isolées, et je pense sincèrement que quelque soit le Baron, le Comte ou le Roi qui dirige la province, vous payerez vos dus sans sourciller, et vous gagnez suffisamment bien avec les ermites qui désirent une tranquille retraite pour vous occuper de qui régit les terres que vous occupez. Mais il est vrai que la guerre va faire rage, et la grande question est : en tant que Mercenaire, dois-je rejoindre la guerre ?

- Vous seuls connaissez la réponse, Monseigneur, répond Eau de Roche alors qu'elle se débarrasse de son peignoir de corvée, laissant paraître une fine robe blanche.

- Mais tu frémis à l'idée que je reparte à la guerre, Eau de Roche. Je doute beaucoup, je suis comme une cruche d'eau soumis à un son strident : l'eau émet des cercles et tremble, et nous avons la perpétuelle impression que la cruche va se briser et répandre son contenu. Je suis cette cruche d'eau, en perpétuelle possibilité qu'elle se fissure. Tu émetts l'envie que je reste ici, à tes côtés, ainsi qu'à celui de Cheval de Foudre et Cristal de Frêne ta mère. Moi aussi je dois rester, mais j'ai été mercenaire pendant plus de vingt ans maintenant, mes mains ne savent pas cultiver la terre, mais tiennent les épées et les lances. Mon pied ne sait pas fouler le pavé des villes, mais l'herbe souillée de sang des champs de bataille. Et quand je pense, ce n'est pas pour exercer des mathématiques pour calculer les fonds de trésorerie, mais pour échafauder des plans ou pour invoquer la volonté de me battre sans me blesser.

- Qu'attendez-vous de moi alors, je ne peux vous convaincre, c'est votre choix, Monseigneur...

- Je vais te raconter mon histoire. Je vais te raconter ce que j'ai vécu, en tant que Mercenaire, les batailles auxquelles j'ai participées. Ho ! Ne t'inquiète pas, je ne donnerai pas de détail, le sang ne sera même pas présent de mon récit, et je le conserverai pour ton frère, qui n'a jamais eu de honte ni de patience pour écouter mes chevauchées épiques et mes batailles les plus effrénées. Mais si je conte les récits de mes mains et de mes bras et de mes armes à ton Cheval de Foudre, à toi je vais t'expliquer ce qui s'est passé dans ma tête entre les batailles. Mais prends place, le récit sera long, et je serai heureux que tu joues de l'instrument tandis que je te conterai cette histoire. Je vais passer les premières années de ma vie, et atteindre le moment passé il y a trois ans. C'est un moment précis où j'ai commencé à douter, et comme tu le sais, le doute n'est pas bon pour le mercenaire, car il ralentit son cœur comme sa main, et obscurci son esprit d'un voile aveuglant. Voici le moment de mon premier doute.

Rendez-vous au **31**.

68

- Mon ami, j'ai écouté les rumeurs qui tournaient autour de vous. Je sais que vous vous attendiez à vous fixer quelque part, avec la somme de vos gages vous avez

certainement de quoi vous acheter des terres. Votre réputation vous gagne, et pour pouvoir partager ces terres, vous aurez besoin d'une épouse. Affaibli par la perte de mon épouse, je peux cependant vous dire que le peu d'années que j'ai passé à ses côtés est une véritable valeur, une fraction de vie magnifique par rapport à toute l'époque que j'ai passé sans elle. Je vous ai donc étudié, et je pense qu'une personne en particulier pourrait vous plaire. Son nom est Souffle d'Hiver, et elle est courtisée par de nombreux hommes. La plupart sont des rustres. Beaucoup d'entre eux sont de petits nobles. Il faut dire que sa famille a dû revendre des terres, et qu'elle va vite se retrouver dans la petite bourgeoisie. Mais c'est une femme cultivée et admirable, et courageuse, et, sans vouloir m'avancer, je pense sincèrement que vous aurez tout le loisir de vouloir lui plaire.

Sur ces mots, le Baron vous tend une enveloppe scellée.

Si vous possédez le trait "Amour Disparu", rendez-vous au **76**.

Sinon, rendez-vous au **26**.

69

Le premier se lève alors. Il est celui situé directement à votre gauche, et les deux autres messagers ne semblent pas s'en émouvoir. Sans doute le dernier songe-t-il que le dernier qui prend la parole aura encore l'écho de ses propos dans votre esprit. Et que le second pense que vous serez trop surpris pour vous concentrer sur la première personne qui parle, et trop fatigué pour écouter la dernière. Toujours est-il que tout se passe dans le plus calme de tous les conciliabules auxquels vous avez pu participer.

- Moi, messenger de mon souverain le Roi d'Etiak, suis venu vous proposer la somme de 500 000 écus (il marque une pause, comme si vous aviez besoin de temps pour vous remettre de la somme qui vous a été présentée, puis il reprend :) afin de le servir dans la guerre qui l'oppose désormais officiellement aux Royaumes rivaux. J'expose également le fait que vous bénéficierez de pierres précieuses, d'épices, de poteries, de tapisseries, et que vous pourrez proposer le nombre qui vous semble juste. Si vous avez besoin de femmes, d'esclaves ou encore d'autres vies humaines, le Roi est prêt à vous proposer ce que vous voudriez entendre.

Il se rassit en tailleur. Le deuxième messenger se lève alors :

- Moi, messenger de mon souverain le Roi de Valnord, suis venu vous proposer la somme de 300 000 écus. La somme est certes moins forte que celle proposée par le royaume d'Etiak, mais nous rajoutons à cela un terrain de quatre centaines d'hectares, que vous pourrez négocier directement avec mon souverain si vous acceptez l'offre. Ce terrain possèdera également trois manoirs dans lesquels vous pourrez vivre, et aura planté le meilleur de tous les vergers afin que vous puissiez vous délecter des fruits de Valnord, ou si vous le désirez encore, les vendre sans aucune taxe royale.

- C'est un fait ridicule, reprend alors le premier. Monseigneur est un nomade, pourquoi voudrait-il une propriété ?

- Silence, fait le troisième, et les deux premiers messagers se calment. Je voudrai parler, après quoi Monseigneur dira ce que bon lui semblera. Mon souverain, le roi de Reyport, vous propose une somme moins alléchante : 150 000 écus. Cependant, il

tient à rajouter que vous toucherez un pourcentage sur les exportations qu'il compte faire avec les autres continents une fois la guerre gagnée. De surcroît, il s'est réuni avec tous les Barons, et a créé une nouvelle Baronnie, dont vous serez le représentant pour les années à venir, vous et votre descendance. Il va sans dire que vous serez anobli pour pouvoir exercer cette nouvelle fonction.

Les deux autres messagers regardent d'un air interloqué le dernier des messagers qui se rassoit. Pour vous, cette rencontre vous paraît surnaturelle, car il va sans dire que ces trois messagers attendent de vous la victoire pour le Royaume que vous allez représenter. Les sommes présentées sont tout bonnement astronomiques, et sont d'énormes sacrifices de la part de chacun des Trois Royaumes, et la confiance qui vous est apportée est certainement proportionnelle à ce que l'on attend de vous. Vous examinez lentement les trois messagers, qui se sont calmés, et sont devenus muets comme des tombes, puis vous décidez de prendre la parole.

- Pendant des années, j'ai servi les trois Royaumes. Je n'ai pas comptabilisé le nombre de missions faites dans chacune des Baronnies, ou quelquefois même directement pour le roi. Au moment où vous êtes arrivés, je n'ai eu aucune préférence sur les choix qui m'ont été proposés, et j'ai écouté ouvertement les trois propositions. N'importe quel Mercenaire hésiterait longuement, car toutes présentent des avantages, et demandent un moment de réflexion, et l'hésitation ne saurait être une marque de faiblesse. Pour ma part, je n'ai aucune loyauté du fait de mon histoire où de ce que j'ai fait pour chacune d'entre elles. La plupart des Baronnies avaient des problèmes intérieurs, souvent avec des Rebelles, et cela m'a permis de voir les limites entre la noblesse et les gens du peuple. Je me suis battu, et je suis devenu las. J'ai écouté beaucoup de gens, j'ai rencontrés des gens sages et des moins sages, et je me suis aguerris, non pas de ma main, mais dans mon cœur, car je me suis toujours posé la question de qu'est-ce qu'était un Mercenaire, et surtout pourquoi ai-je choisi cette voie. Au fond de moi, je n'ai sans doute pas trouvé la réponse, mais je crois que vous me l'avez apporté. Aujourd'hui je pose un regard des plus sereins sur les choix qui me sont proposés. Et j'ai décidé...

Si vous avez décidé d'aider Etiak, rendez-vous au **49**.

Si vous avez décidé d'aider Valnord, rendez-vous au **60**.

Si vous avez décidé d'aider Reyport, rendez-vous au **17**.

Si vous avez décidé de ne plus partir à la guerre, rendez-vous au **94**.

70

- Cette épée est un don que vous a fait le Baron d'Icelenuit. Vous avez dirigé son armée du haut des Montagnes des Cendres Virvoletantes. Du haut de ce mont, dans votre tente, entouré d'autres stratèges, vous avez vu les batailles faire rage, les armées du Baron d'Icelenuit se battre contre les Pirates des Fjords. Par le biais de télépathes ou d'oiseaux messagers, vous avez transmis les ordres qui, peu à peu, ont permis à ses hommes de gagner du terrain. Mieux encore : les Pirates, qui se battaient à trois contre un, ont été exterminés, repoussés, humiliés. En l'espace de douze jours, vous avez repris le territoire qui était menacé et souillé par les pieds de ces vauriens. Le Baron d'Icelenuit vous a alors offert l'une des Quatre épées. Vous vouliez la refuser, mais il a décrété que tout Baron se devait d'épargner ses hommes,

et qu'en vous choisissant comme Stratège, vous avez sauvé non seulement la vie, mais également la réputation d'Icelenuit, et de tous ces hommes qui se sont battus. Cette épée est le signe noble d'une épée, et il est effectivement rare qu'un noble donne un artefact aussi sacré à un profane, et il l'a fait sans hésitation, en disant qu'en sauvant Icelenuit vous étiez non seulement un homme d'Icelenuit et un membre de la famille.

Rendez-vous au **10**.

71

Les instruments arrivèrent, et un orchestre se forma. Les baladins qui étaient venus vinrent s'ajouter à l'orchestre à coeur joie, et n'avaient aucunement le désir de vous mettre des bâtons dans les roues. Rapidement, quelques esclaves vinrent pour apporter un tapis de danse, pour que leur maîtresse ne se blesse point les pieds sur le sol rocailleux. Je me débarrassais également de mes chausses, et remerciai le ciel d'avoir pris un bon bain de pieds pour en chasser l'odeur nauséabonde après douze jours de voyage.

Je saluais alors la première fois Souffle d'Hiver, en faisant un huit horizontal de la main, signe que je l'invitais à danser la Barjette. Je vins à elle, l'attrapais par la taille et attendis que les premières mesures partent. Quand la musique vint, je sautillais à son rythme, et me mis à la guider en travers des diagonales, par deux fois, puis la lâchait momentanément pour claquer des mains et l'attraper à la taille par l'autre main. La difficulté de la Barjette provenait du fait qu'il fallait bien expliquer le mouvement suivant à sa partenaire, et il s'agissait d'un savant mélange de positions, de doigts appuyés sur la taille, mais il ne fallait en aucun cas que j'appuie trop fort ou trop peu fort. Ayant pratiqué la Barjette depuis longtemps, je savais maîtriser la danse et reconnaissait l'expérience de ma partenaire, aussi ne me fut-il pas malaisé de danser dans un équilibre parfait, sans me tromper sur les pas.

Vint ensuite la Limorinde, que je saluais en levant le poing et en passant deux fois ma main le long de ma hanche. La Limorinde était un art très dur, car il me fallait chanter. Il fallait que je rende le chant entraînant et enjoué, tout en jugeant l'expérience de l'orchestre cette fois-ci. La Limorinde était un échange entre les deux partenaires : l'homme devait poser des questions assez futiles, et la femme devait y répondre naïvement, et l'homme devait la complimenter. Il était encore plus dur de trouver de bons calembours ou de bons compliments quand la femme répondait de manière très négative. De surcroît, selon la réponse de la partenaire, il fallait que je modifie les pas de danse, ce qui modifiait également la musique, et encore les questions que je devais poser derrière. Là encore, j'en étais fort aise, car Souffle d'Hiver répondit facilement aux quatre premiers couplets, et la danse se modifia sans aucune difficulté. Mais sans doute pour me mettre à l'épreuve, elle feignit de répondre stupidement au cinquième couplet. Sans me laisser démettre, je changeais les pas et le rythme de la danse, m'adaptant à la musique, m'adaptant à sa parole, et trouvai le moyen de lui ramener galamment le compliment. Elle dut me juger à son estime, car chose étonnante, au sixième couplet, elle ne répondit pas mais

trouva le moyen de me complimenter, chose à quoi j'ai eu du mal à trouver une réponse, n'ayant pas été formé à ce genre de situation. La danse se termina dès lors, et comme à son attente, je commençais la troisième danse qui était un Pas-Vaste.

Pour le Pas-Vaste, elle devait s'appuyer sur mes propres pieds, et les passes étaient d'autant plus difficiles qu'elle pouvait balancer le poids de son corps où elle le voulait, du moins si elle ne voulait pas m'offrir de facilité. Il était d'abord heureux que Souffle d'Hiver ne soit bien charnue, de ce fait elle pesait léger et s'offrait agréablement à cette danse. Le problème, c'est que si j'étais moyennement expérimenté à cette danse, elle ne l'était pas du tout, et traînait son corps difficilement, ne résonnait point à la musique, et l'unique résultat que nous ayons eu est que la danse fut un véritable cataclysme. Essoufflé, je m'excusais de ne pouvoir danser mieux, mais elle me pardonna car elle reconnut être très médiocre.

Sitôt la danse terminée, elle claqua des mains pour attirer l'attention des gens.
Rendez-vous au **80**.

72

Après administration de la lotion, je pensais que le meilleur moyen est de recréer l'espace de vie. Ma chère Eau de roche, tu sais certainement que tout corps vivant, animal ou végétal, est divisé en sept régions vitales. Je maîtrise parfaitement les régions vitales de l'être humain et de la plupart des mammifères, mais vous n'avez jamais tenté sur un végétal.

Je saisis de cisailles et de sécateurs, et commença par débarrasser la patiente d'épines noirâtres sur les bordures. Je sectionnais également avec vivacités les feuilles, qui repoussent rapidement derrière, avec une plus grande forme, puisque la teinture jaunâtre laisse place à un vert clair et riche en sève. En creusant la terre, je me débarrassais des racines malades, beaucoup trop nombreuses. Là encore, les racines repoussent et plongent dans le terreau pour chercher les nutriments nécessaires.

Au fur et à mesure de mes opérations chirurgical et esthétiques, la plante semble gagner en vigueur. Le bois n'est plus noir mais d'un marron clair et solide. Les feuilles poussent, et même des fleurs apparaissent le long des branches. L'assemblée semble admirative devant moi alors que vous n'utilisez aucune magie. Rapidement, la plante devient alors un peu plus petite, mais beaucoup plus vigoureuse. J'amorçais alors la dernière région, le coeur. Vint alors un dilemme : faut-il le détruire, et s'il ne repousse pas ? Je décidais toutefois d'en prendre le risque. Il ne s'agit pas d'une bonne opération visiblement, car la plante dépérit alors de minute en minute, et j'essayais en vain de réparer l'erreur que vous avez faite - alors que je n'y connaissais nullement la raison - alors que la plante s'affaisse et noircit. Le public semble déçu. Souffle d'Hiver ne le cache même pas.

*Elle se penche pour toucher les feuilles, les racines, le bois, et prononce doucement :
- Pauvre Tigresse, j'ai essayé de faire tout ce que j'ai pu pour toi, je suis si désolée*

ma belle...

Alors que les deux esclaves reviennent prendre le "cadavre" de la plante, Souffle d'Hiver frappe des mains tristement.

Rendez-vous au **50**.

73

Quelques secondes après, d'autres femmes advinrent, et l'une d'entre elles, vêtue d'une cape brodée de fils d'or, ne portaient pas de capuche. Je reconnus alors Boucle Vanillée. Elle... elle était étrange. Quand je la vis, je ne pus deviner si elle était un homme ou une femme, car elle avait un visage hermaphrodite. Toujours est-il qu'elle était très belle, et que je pouvais comprendre si des hommes pouvaient se mettre à genoux devant elle pour lui implorer son amour.

- Que faites-vous ici ?

- Je viens chercher la fille du baron de Téméraire, Rossignol, que vous avez enlevée. Boucle Vanillée sourit.

- Que cela aurait-il pu être d'autres ? Sachez mon ami que Rossignol n'a pas été enlevée. Elle est venue de son plein gré. Sachez aussi que vous auriez pu repartir de force avec elle quand elle vous a ouvert la porte de notre monastère.

Sur ces mots, elle tend une main pour vous montrer la portière qui venait de me suivre. Cette dernière se débarrasse de sa capuche, et je pus reconnaître alors par les descriptions que j'avais entendues la femme que je devais rechercher.

- Voilà qui facilite alors mes recherches. Puis-je vous convaincre alors de me la confier ?

- Non. Ce n'est pas de mon recours. Cependant... vous pouvez lui en parler. Si vous la convainquez, je n'aurai aucune raison de la garder près de moi.

Je me tournais alors vers Rossignol.

- Gente dame. Puis-je vous demander la raison de cet exil ?

- Bien sûr. Je vais vous répondre, pour la bonne raison que vous êtes la première personne qui me pose ce genre de questions. On m'a proposé de force à l'homme que je suis sensée aimer. Mais je n'aspire par à la vie de baronne. Même si j'aurais des facilités, si j'avais des valets à mes ordres et que je pourrais passer mes journées oisives, ce ne sont pas mes aspirations. C'est une vie simple, facile, agréable, et qui de surcroît ne pourrait qu'améliorer le statut diplomatique des Royaumes. En renforçant l'alliance entre les baronnies que nous représentons, moi et mon futur mari, nous renforçons également le royaume de Valnord en facilitant l'économie interne. Cependant... cependant il m'est venu une question. Est-ce que les baronnies sont réellement synonymes du pouvoir des Royaumes ? Finalement, cette alliance réussira-t-elle à faire parvenir la paix ? La guerre des Trois Royaumes à un unique but : faire un seul et unique royaume. Le sol tremblera, les morts s'accumuleront. Finalement, en renforçant Valnord, le plus petit des trois royaumes, nous flattons notre roi et forgeons une meilleure défense. Mais si notre destin était de perdre la guerre ? Mon père m'a giflée quand je lui ai dit ça. Il m'a dit de croire en mon roi, mais je n'ai pas d'aspiration à vivre dans le complot et la noire politique. Je voulais servir les dieux, car je crois uniquement en eux. C'est la raison pour laquelle je suis

venue ici. Et il est trop tard : je suis rentrée dans les ordres. J'ai même terminé mon initiation en deux jours.

Sur ces mots, vous regardez Boucle Vanillée, certainement complice de cette formation accélérée, comme si elle avait agi pour protéger Rossignol.

- Je connais vos lois, énoncez-vous après quelques secondes de réflexion durant laquelle toutes les personnes de l'assemblée vous fixent, comme si vous étiez la clé de cette affaire qui dénouera ce problème. Si vous êtes devenue religieuse, nous ne pourrons rien pour vous. Votre père le baron devra accepter votre destin, et je ne serai que le messenger de cette parole qui vous semblera heureuse, mais malheureuse pour lui. Je me dois donc de me retirer sans mot ajouter, et lui porter la nouvelle. Quant à vous je vous souhaite une bonne vie : une personne bonne de coeur comme vous ne mérite effectivement pas sa place dans ce monde noir qu'est la diplomatie entre baronnie, et je pense que vous serez plus utile à notre peuple à prier les dieux qu'à rester oisive dans le manoir d'une quelconque baronnie. Sur ces mots, je vous laisse mes salutations... à vous aussi madame, rajoutez-vous en adressant un regard respectueux à Boucle Vanillée, qui opine de la tête.

Rendez-vous au **53**.

74

Je profitais des quelques instants de répit pour explorer son esprit et décider ainsi quels étaient ses mensonges et quelles étaient ses vérités. Ayant pratiqué les arts occultes, je décidais de me placer temporairement en retrait. En la fixant droit dans les yeux, ce qu'elle m'autorisa à faire car il en venait de sa vie, je plongeais à l'intérieur elle, tout en gardant la vigilance pour le moindre mouvement qu'effectuerait Flèche s'il désirait plonger également sur moi, mais avec un poignard à la main. Elle se laissa faire, et son esprit était clair et n'était pas sous la muraille d'une résistance, qu'elle soit magique ou non.

Plongeant à l'intérieur de ses sentiments, je requestionnais également son coeur. Si elle avait été influencée, j'aurai senti un changement par rapport à ce qu'elle avait ressenti auprès de son mari. Or, je vis à l'intérieur qu'il y avait bien un changement, mais qu'il avait été effectué depuis un an. Depuis un an elle aimait de moins en moins son mari, et depuis un an elle aimait cet homme, Flèche, qui se tenait non loin de moi. D'un autre côté, ces souvenirs pouvaient paraître factices, il pouvait s'agir d'une mémoire inventée par Flèche s'il avait été Manipulateur des Esprits, aussi décidai-je d'examiner le Tissu de Vie du sentiment. S'il avait été corrompu, j'aurai senti comme une perturbation, un peu comme si l'on observe un vêtement qui avait été repris on se serait aperçu d'une supercherie.

A mon grand étonnement, l'étoffe qui compose le sentiment de Fleur d'Oranger envers son amant est non seulement intacte, mais il est flamboyant, resplendissant ; l'étoffe ne saurait être plus pur. Il signifie alors que Fleur d'Oranger est sûre d'elle, et inébranlable. Alors que je réalisais ça, je plongeais yeux sur votre corps sentimental astral, et quelque chose m'attrista au plus au point. Car j'examinais un élément en moi, et je vis que cette étoffe se déchire, certes elle n'est pas manipulée, mais il se

rompt, elle se tord, elle perd de sa vigueur, ce qui signifie que je suis assailli par le doute.

Et le doute qui saute à ma gorge est celui sur le sentiment qui reboucle en lui-même, comme une fontaine qui s'alimente elle-même. Je réalise alors qu'il s'agit du Septième Coeur, l'estime que j'ai de moi-même.

J'étais en train de douter de mon état.

Si vous possédez le trait Bon Fond, rendez-vous au **84**.

Si vous possédez le trait Mauvais Fond, rendez-vous au **3**.

Si vous êtes neutre, vous pourrez vous rendre à votre choix au **84** ou au **3**.

75

Très vite, je me sentis submergé par les pièces que Souffle d'Hiver commence à placer en barrage devant moi. Elle contrôle le Centre de l'Echiquier, puis commence à prendre l'aile est, et l'aile ouest. Je tentais de me rabattre, en songeant au meilleur moment pour lancer un maléfice. Ceci est particulièrement ardu, car Souffle d'Hiver semble ne pas baisser sa concentration et fixe toujours l'Echiquier. Parallèlement, les spectateurs commencent à se désintéresser du jeu, soit parce qu'ils n'étaient pas intéressés à la base, soit parce que ma défaite n'était plus qu'une question de tours. Le mieux serait alors de berner Souffle d'Hiver et sa cousine au même moment.

Vint un tour où elle quitte du regard le plateau pour se servir une tasse de thé. Un coup d'oeil sur l'arbitre : elle est en train de griffonner le coup qui vient d'être joué.

J'en profitais pour lancer le sortilège et remanier rapidement les pièces tout en embrumant l'esprit des gens aux alentours. Souffle d'Hiver revient au jeu :

- Tiens... Mais mon archer monté n'était-il pas une case plus loin ?

- Non... non, il était bien ici.

- Il est fort étrange que je ne le joue ici, car au tour d'après il devait faire échec.

- Vous avez fait une erreur.

Un moment de silence gêné s'installe, puis elle reprend :

- A quel tour sommes-nous, cousine ?

- Quarante-sept.

- Est-ce qu'au cours de dix derniers tours j'ai joué un de mes archers montés ?

- Non.

- Où étaient-ils situés au début du jeu ?

- Ici, ici et là, dit la cousine en désignant les cases du bout de son doigt.

- Ne vois-tu pas alors que c'est étrange ? Comment est-il possible que deux d'entre eux soient sur une case noire et le dernier sur une blanche ? Ne devrait-il pas être l'inverse ?

- Vous vous serez trompé alors depuis longtemps, essayai-je de dire.

- Non, je... montrez-moi votre main.

- Comment cela ?

Souffle d'Hiver se penche pour attraper ma main droite, alors que l'assistance pousse des cris. L'Echiquier tombe à terre, et les pièces virevoltent. Mais elle fut

étrangement rapide, beaucoup plus véloce qu'elle n'en avait l'air, et je réalise subitement que c'est de la magie qu'elle utilise pour pouvoir se mouvoir si lestement. Mais ma main est attrapée, ma paume est dévoilée : il y a des traces de poussière d'argent.

- De la poussière d'argent, s'exclame-t-elle ! Vous utilisez de la magie pour pouvoir gagner ?

- Et vous, vous utilisez bien de la magie aussi, qui dire que vous n'avez pas utilisé d'un charme pour bouger une pièce alors que vous vous déplacez si rapidement ?

- Vous... vous me dégoûtez. Je... Ce jeu est fini, vous êtes vraiment un être misérable. Vous pouvez avoir honte de vous.

Alors que des esclaves débarrassent les chaises, la table et l'Echiquier, Souffle d'Hiver tape des mains tout en vous regardant d'un air froid. Rendez-vous au **50**.

76

Je tendis la main pour attraper cette enveloppe. Je dois avouer que le mot amour ne pouvait faire partie de mon vocabulaire, mais l'expérience que j'ai eue m'avait ébranlé. Pire encore, j'avais ressenti comme un malaise, la sensation d'un manque. Au fond de moi je ne pouvais imaginer que cela pouvait me donner la force, mais une autre partie de moi-même avait tendance à penser qu'il s'agissait d'un nouveau défi à relever, et qu'il ne pouvait que me rendre plus fort, quelqu'en soit l'issue, bienheureuse ou malheureuse. Aussi accepté-je cette enveloppe, et la rangeais dans ma tunique de voyage. Le Baron me dit que j'étais le bienvenu, mais je lui annonçai mon départ pour le lendemain.

Je passais le reste de la journée seul, isolé dans les appartements qui m'avaient été temporairement offerts, ne réclamant qu'encore un peu de nourriture et de vin le soir, puis finit par me coucher et put profiter d'une couche confortable - la seule depuis de nombreux jours. Le lendemain, je pris mes affaires et fis mes adieux au Baron, puis je fis seller ma fidèle monture. Ce n'est que lorsque je fus à deux lieues du manoir que je sortis enfin l'enveloppe qui était scellée.

Celle-ci ne portait que le nom et la description d'une femme nommée Souffle d'Hiver. Comme le Baron me l'avait annoncé, c'est une jeune aristocrate dont les terres sont sans cesse prises pour rembourser les dettes. Il n'en empêche que le plupart des gens qui l'entourent semblent avoir une admiration profonde, et les professeurs lui ont donné la bonne éducation. La description même de ses habitudes étaient faites avec le plus grand soin, et je pouvais deviner au style purement subjectif, que l'espion qui avait travaillé pour obtenir ses informations l'avaient fait avec grande passion pour cette femme.

Ma curiosité fut telle que je ne pus m'empêcher d'y répondre, et je voulus taper au portail de cette dame pour savoir ce qu'il allait en retourner. Aussi fis-je route d'une douzaine de jours à cheval au galop fort pour rencontrer cette étrange personne. Quand je fus arrivé dans la bourgade où elle vivait, le village entier était en effervescence. Les deux plus grandes auberges étaient prises d'assaut, et on ne parlait que d'une chose : du mariage de Souffle d'Hiver. Redoutant le fait que j'y arrive trop tard, j'haranguai l'un des passants, qui me soulagea dans mes soupçons. L'homme annonça que la journée de demain était réservée aux nombreux

prétendants qui demandaient sa main. Parmi eux de nombreux gentilshommes, commerçants influents de la région et même quelques chevaliers participaient. Je n'avais pas besoin d'invitation : le simple fait de déposer mes armes devant elle suffisait.

Le lendemain, je parvins à l'habitation où elle demeurait, avec encore sa famille et quelques-unes de ses suivants. Il y avait grand-foule, mais seuls les plus nobles pouvaient y entrer. Je fus reconnu immédiatement par les gardes, et ils me laissèrent passer avec grand sourire, non sans m'avoir confisqué mes armes et pris mon cheval. J'arrivais en bon dernier : la fête avait déjà commencé, et de nombreux nobles affluèrent pour présenter des tapisseries de plus haut luxe, faits trois vies durant par des esclaves ; des baladins venaient chanter des louanges à sa personne ; des chevaliers vinrent promettre de lui offrir une terre sécurisée où elle serait dame de haute compagnie. Mais force de constater qu'elle refusait avec un petit sourire pincé. Il s'agissait d'une forme de politesse, car une fois tous les hommes passés, il n'était pas rare qu'elle s'absente une heure pour converser avec sa famille, car si elle était à marier aujourd'hui, cela signifiait qu'elle ne devait pas refuser. Un refus ponctuel ne signifiait donc pas forcément que sa main serait refusée au prétendant qui aurait essuyé ce refus. Il se rangeait juste au rang et devait attendre patiemment la fin de la cérémonie.

Vint mon tour presque au milieu de l'après-midi. Quelques marchands sûrs d'eux s'étaient absentés pour discuter affaire dans les jardins. Des ménestrels étaient déjà partis, leur but était simplement de faire sensation et de gagner de l'estime, que leur nom soit ajouté dans les nombreuses références et dans les annuaires mondains. Certains malchanceux songèrent qu'ils n'auraient aucune chance et avaient pris le départ sans rien annoncer, et encore moins espérer que Souffle d'Hiver se souvienne de leur prestation. Il n'y avait presque plus personne assis dans le rang des prétendants, et enfin le greffier vint annoncer mon nom. Quelle ne fut pas la surprise dans la famille ! La réaction fut immédiate : j'étais traité comme un bougre sanguinaire, et qui avait économisé toute sa vie pour s'acheter une femme comme l'on pouvait payer une catin.

Cela aurait pu être vrai, mais j'avais réellement été subjugué par la toute beauté de la femme qui se tenait devant moi. Elle avait la peau laiteuse, et de longs cheveux bruns, et ses yeux miroitaient une lueur bleue-verte. Ses mains étaient fines, elle avait la grâce, et sa parole était posée et simple, chaleureuse et aimante. Le baron ne s'était pas trompé, et j'ignore comment il a pu deviner que j'allais tomber sous le charme de cette personne, mais durant toute l'attente je réfléchis à ce que je pouvais lui proposer.

Je me levais donc devant elle, et m'inclina respectueusement, comme l'avaient fait nombreuses personnes. Elle me fit également la révérence, avec un même sourire ennuyé, et son frère aîné qui se tenait près d'elle annonça :

- Gentilhomme, qu'avez-vous à offrir à ma soeur ?

Et là où tous les autres hommes avaient offert leur épée, leur âme, leurs tapisseries, leurs poteries, leurs chansons, je demandais :

- Et vous gento Souffle d'Hiver, que voulez-vous offrir à un gentilhomme tel que moi ?

J'entendis le mot "rustre" parmi les hautes exclamations dans la famille, mais Souffle d'Hiver sourit et prit la parole :

- Qu'entendez-vous par là ? C'est à vous d'offrir, et à moi de recevoir car si j'accepte votre présent je serai votre présent.

- Ho que non ma gente dame. J'ai toujours offert mes services contre espèce sonnante et trébuchante. Je suis l'outil qui sert à faire écho au désir des gens qui m'emploient. Aujourd'hui, je tiens à ce que vous proposiez ce que vous avez à offrir, et je me porterai garant pour être digne receveur de même que je serai dignement votre époux.

Gênée, Souffle d'Hiver sortit un éventail pour cacher le sourire qui dévoilait la grâce de son visage. Une fois calmée, elle dit :

- Je suis bonne danseuse, je suis bonne botaniste, et je joue aux Echecs d'Heumonnie. Voici mes trois principales qualités, et je ne pense pas qu'elles puissent servir à un gentilhomme, qui recherche certainement une bonne épouse pour gérer le domaine quand il est en campagne, ou passer son temps à broder ou coudre pour vêtir leurs enfants.

- Gente Dame, si je puis me permettre, j'aime aussi ces trois activités, mais l'une me convient plus que l'autre, et je me montrerai digne de vous.

Si vous avez choisi la Danse, rendez-vous au **89**.

Si vous avez choisi la Botanique, rendez-vous au **46**.

Si vous avez choisi les Echecs d'Heumonnie, rendez-vous au **37**.

77

Le contrat était terminé, et je décidais de revenir immédiatement revoir ma bien-aimée. D'une part, j'avais gagné suffisamment pour continuer à vivre quelques temps, et je m'inquiétais beaucoup, car au fur et à mesure de mes pérégrinations j'entendais que la guerre allait faire rage, qu'elle était imminente. Je réfléchissais à ce que je pouvais faire : peut-être acheter une propriété dans les montagnes, loin des champs de bataille ? Je ne voulais pas que Souffle d'Hiver y soit exposée.

J'étais à environ vingt kilomètres de ma propriété, quand je reconnus le fils du bourgmestre. Il courut à ma rencontre.

- Monseigneur ! Il s'est passé quelque chose de terrible !

- Holà, petit, calme-toi, et raconte-moi...

- Votre femme, monseigneur... votre femme, c'est terrible !

Je n'eus qu'un seul moment d'hésitation, et partis au triple galop pour rejoindre ma propriété. Finalement, je vis au loin une fumée noirâtre, et sus que ma maison brûlait. Quand je parvins à l'entrée, une bonne partie du village se tenait là. Il y avait le cadavre d'une bonne douzaine d'hommes, habillés aux couleurs d'un comté que je crus reconnaître, mais je ne voulus pas y croire. Et Souffle d'Hiver qui se tenait là, près de la haie d'entrée. Elle portait sa robe favorite, une robe blanche, mais son vêtement était taché, souillé, de boue et de terre, ô si seulement ça avait été uniquement de boue et de terre ! Il y avait du sang partout !

Je descendis de ma monture. Les villageois s'écartèrent pour me laisser passer.

L'apothicaire s'occupait encore d'elle en lui donnant des potions, mais je vis quand il

se tourna vers moi qu'il n'avait plus aucun espoir pour elle. Tout ce qu'il faisait, était de soulager sa souffrance avant son grand départ. Je ne pouvais croire que c'était arrivé, ni que j'étais à seulement une heure ou deux de ce massacre. Je m'agenouillais dans le sol bourbeux, soulevait la tête de Souffle d'Hiver. Elle ouvrit faiblement des yeux, et sourit quand elle me vit :

- Te voilà enfin. Je t'attendais. Je ne veux pas partir sans te voir une dernière fois.

- Que s'est-il passé ? Lui dis-je entre deux larmes, en l'embrassant plusieurs fois. Ses lèvres étaient glacées.

- Le comte... le comte Imernat. Depuis plus d'un an, il n'a pu accepter que je t'épouse, que je ne l'accepte pas, lui. Il était persuadé que j'étais faite pour lui, mais il me dégoûte. Il est venu avec douze hommes. Il voulait me prendre de force, le ramener à lui. Je lui ai dit que j'étais mariée, mais il s'en moquait. Il allait voir l'archiprêtre pour détruire les liens sur la Toile des Unions. Il m'a dit qu'il voulait te tuer, qu'il connaissait ton point faible.

- Mon point faible ?

- Tu as un point faible, je le sais. Tu ne me l'as jamais dit, mais je le sais. Tu le sais aussi, n'est-ce pas ? Il savait, il pouvait te tuer ! Il a voulu aussi détruire notre maison, notre verger, notre potager. Quand les hommes sont venus avec des torches, j'ai... j'ai pris ton épée, et j'ai commencé par les tuer, les uns après les autres. Ils hésitaient à riposter, mais ils hésitaient tant que je les ai tous tués.

- Et le comte ?

- Je l'ai tué aussi. Pris par surprise. Asséné un coup mortel. Mais, alors qu'il était au sol, il m'a fait approcher. Je ne pensais pas... il m'a donné un coup d'épée en me disant que s'il devait mourir, il irait au paradis en me tenant la main. Qu'il aille en enfer !

Souffle d'Hiver se mit à pleurer. Je ne savais si c'était ses larmes ou la perte de son sang qui me faisait le plus mal.

- Mais ta maison brûle. Et j'ai oublié ton enseignement : ne jamais faire confiance à un ennemi à terre. Toujours le tuer. Ô, je te demande pardon, pardon de te laisser ici... je t'en supplie écoute-moi.

- Oui ?

- Ne te tue pas. Ne meurs pas. Je sais que tu en es capable, mais écoute-moi. Les dieux t'ont donné ce don, ce don de l'épée, tu dois servir l'un de trois Royaumes, pour sauver le plus de gens. Si tu acceptes de servir les Royaumes, tu sauveras des milliers et des milliers de vie. Tu as un rôle important... je t'attendrai là-bas. Je te regarderai, je te guiderai. Mais il faut que tu m'écoutes, tu dois le faire. Les Trois Royaumes ont besoin de toi.

- Je les hais...

- Attends que la guerre soit terminée si tu veux me rejoindre. Mais... non, oublie. Attends que la guerre soit terminée, et vis ! N'oublie pas...

- Ne te fatigue pas, non, tu perds tes forces...

- N'oublie pas, dit-elle d'un chuchotement, que tu es libre ! Tu as douté de ta capacité de t'éloigner de ton épée, et tu m'as choisie, et tu as choisi de servir ton arme comme de me servir. N'oublie pas que tu n'es pas porté par le vent et la marée. Tu es le vent des steppes... Tu... Tu es la marée des océans.

C'est sur ces derniers mots que Souffle d'Hiver me parla. Elle ferma les yeux, pour toujours. Elle mourut, ainsi que ma maison, ainsi que ma vie, et c'est à ce moment

que je sus... Que je devais partir, que je devais m'isoler, pour réfléchir, pour attendre la guerre.

Rendez-vous au **2**.

78

Quelqu'un vint chercher la chaise. Je la sentis tirer derrière moi, alors j'eus la force de me lever, et j'étais très en colère contre ce malotru qui ne voyait pas ma détresse. Ne l'entendant pas retirer mon siège, je me retournais et vis alors que cet inconnu n'était autre que Souffle d'Hiver.

- Bonsoir l'ami, dit-elle d'une voix douce.

- Bonsoir. Vous... vous avez la voie enrouée. Vous devriez mettre un foulard à votre col, sinon quoi votre gorge prendra froid.

- Merci bien. Vous devrez faire de même : vous avez de la brume dans vos paroles. Je souris. De la telle poésie me fit du bien.

- Je ne dois pas être le seul.

- En fait... si. Les plus riches sont partis. Et les saltimbanques n'étaient venus que pour se divertir. Que ce serait-il passé si j'avais choisi l'un des troubadours ? Aurait-il accepté de se marier avec moi ? Il aurait eu une belle situation, mais s'occuper d'une propriété demande du travail et surtout de la sédentarité. Quant à vous, vous êtes affecté, et pourtant vous restez. J'admire votre courage.

- C'est pour vous voir heureuse.

- Mais vous souffrez.

- Mais je souffre, mais vous voir heureuse me fait tant de bien.

Un silence gêné s'installa entre nous. Elle croisa des bras, remis un châle en laine sur ses épaules et fit quelques cercles avec son pied sur le sol carrelé. Je me rendis compte qu'il n'y avait personne autour de nous.

- Il n'y a personne.

- Je les ai chassés. Je voulais... je voulais vous parlez seule à seul.

- Pourquoi donc ?

- Je l'ignore. Sans doute parce que ce sera la dernière fois que je vous verrai. Avant que je me marie.

- Vous l'aimez votre futur époux ?

- Bien sûr. Plus que tout. Il m'a charmé avec ses vers et les cordes de sa lyre.

Beaucoup m'ont charmé. Vous aussi. Même si vous m'avez déçue.

- Je m'en veux de vous avoir déçu. J'aurai aimé être un meilleur homme. Pour vous.

- C'est... c'est étrange d'entendre ces propos venir de vous. Vous êtes connu pour être un mercenaire sanguinaire, qui ne respecte pas la vie. Je m'aperçois que vous êtes un homme doué, qui ne manie pas que l'épée, et qui écoute son cœur.

- Je l'écoute oui, si je pouvais le raisonner ! Mais vous me dites que vous êtes déçue ?

- Oui, pour ce que vous avez fait - ou plutôt ce que vous n'avez pas fait. Cependant, je ressens... comme de la sympathie pour vous. Malgré le fait que je sois promise à un autre, je n'ai pas envie de vous perdre. Et je ne sais pourquoi.

- Moi je sais, dites-vous de votre voix la plus sincère, et sincère elle est car sincère vous êtes.

- Pourquoi donc ?
- Parce que vous êtes une femme qui ne peut que me rendre meilleur. Je ne sais si je peux le faire, par mes côtés négatifs. Je suis une personne modeste après tout. Ce n'est parce que je suis bon à l'épée que je suis infaillible autre part, et cela ne me rend que mortel. Cependant, ce don de manier l'épée n'est pas venu pour rien. Manier l'épée, ce n'est pas pour attirer la mort, mais pour se protéger de la mort, et protéger ceux qui vivent autour de nous. Le but de celui qui porte l'épée, c'est de véhiculer l'idée, de véhiculer l'envie, mais il ne peut le véhiculer que si lui-même se sent en paix. Je... je ne fais pas de chantage, mais je ne pourrai jamais plus tenir une épée si je ne vis pas auprès de vous, car je n'ai pas d'autre enjeu dans ma vie que mon épée... ou vous.

Si vous connaissez le "Poème Transphalbien", rendez-vous au **9**.
Sinon, rendez-vous au **39**.

79

Les instruments arrivèrent, et un orchestre se forma. Les baladins qui étaient venus vinrent s'ajouter à l'orchestre à coeur-joie, et n'avaient aucunement le désir de vous mettre des bâtons dans les roues. Rapidement, quelques esclaves vinrent pour apporter un tapis de danse, pour que leur maîtresse ne se blesse point les pieds sur le sol rocailleux. Je me débarrassais également de mes chausses, et remerciai le ciel d'avoir pris un bon bain de pieds pour en chasser l'odeur nauséabonde après douze jours de voyage.

Je ne connaissais point l'étiquette, ni aucune de ces danses. Je dois t'avouer, chère Eau de Roche, que ces danses furent catastrophiques. Je ne compte pas les chutes, le nombre de fois où je lui ai écrasé le pied, les mouvements faits à vide. Je voulais la mener à gauche ? Elle partit à droite. Je levais la tête, et l'instant d'après elle se retrouvait dans une position que je n'avais point voulu. Nous passâmes à la deuxième, et la troisième danse qui en furent encore plus désastreuses. Le public riait, l'orchestre riait, et elle aussi riait. Je ne fis pas long feu, et elle décida d'arrêter le massacre.

Sitôt la danse terminée, elle claqua des mains pour attirer l'attention des gens.
Rendez-vous au **50**.

80

- Mes chers amis, j'ai eu l'opportunité de rencontrer des gens formidables, des personnes de toutes contrées et toutes les unes comme les autres méritent de trouver une femme dévouée à son rang. Je ne sais si je suis l'une de ses femmes, mais toujours est-il que je suis unique et je ne peux me diviser en cinquante femmes pour complaire à tous. Il reste alors le fait que l'un de ses hommes me plaît plus que les autres, et par les épreuves que j'ai pu proposer j'ai pu sonder leur coeur et ainsi opter pour celui à qui je pourrais m'offrir toute entière. Le choix fut rude... Mais

finalement il s'est posé sur ce dernier arrivant. Il a su démontrer que par ses talents d'escrimeur et ce malgré sa réputation, c'est un homme juste et bon qui saura prendre soin de moi, et je saurai prendre soin de lui.

Le choix de Souffle d'Hiver est acclamé par de nombreuses personnes, en particulier les artistes et saltimbanques et quelques nobles. D'autres nobles ainsi que la majorité des Ecclésiastes, se sentant éclaboussés de souillure par ma simple présence de mercenaire sanguinaire et violent, maugréent et nombre d'entre eux quitte l'assemblée avant que n'explode leur noire colère. La famille de Souffle d'Hiver s'approche d'elle, et beaucoup d'entre eux, en particulier ses frères et ses soeurs, semblent aussi heureux qu'elle. La mère et le père de Souffle d'Hiver s'approchèrent alors de moi, profitant de l'effervescence et de l'euphorie générale, pour me questionner quant à mon sujet. Si la première s'intéressait à mon passé, ma lignée, mes ascendants, le géniteur semble porter plus attention sur ce que je pourrais apporter à sa fille en particulier d'un point de vue financier. Fort heureusement, je n'avais - et n'ai toujours - rien à cacher, et mes pécunes sont administrés par un organisme neutre, si bien qu'il est possible et relativement aisé de trouver traces de ma comptabilité et de remarquer que je n'ai aucune lacune dans vos biens. Les deux parents semblant soulagés pour le futur de leur fille, ils commencèrent à organiser les festivités de l'union.

Quelques jours plus tard, je fus prêt à me marier. Emu, j'avais passé les premiers jours à me promener toute la journée en compagnie de ma future épouse. Nous en apprîmes beaucoup l'un sur l'autre. Je pensais qu'elle allait être offusquée d'écouter mes récits de guerre, mais quand je me mis à les raconter les uns après les autres, elle les but avec un air attentif. Et quand je faisais une référence légère à l'une des anciennes histoires auparavant déjà racontées, là voilà à réciter de mémoire au détail près le moindre mouvement des troupes, ou la moindre particularité de mon adversaire de ce temps-là.

Etonné, j'en fis de même, et appris le nom de ses amies, du nom des fleurs qu'elle a inventées par croisement et de leurs particularités, et également, chose plus difficile, du nom de mes anciens rivaux. Elle riait alors que je me souvienne d'un ancien docteur qui voulut lui faire consommer un philtre d'amour en voulant la persuader que c'était des racines de Félérianne, un remède contre la toux, et qu'elle avait compris la supercherie car elle n'en reconnaissait pas l'odeur caractéristique, ou alors celui d'un poète qui récita vingt mille vers sous sa fenêtre une nuit d'été, alors qu'elle avait un peu forcé sur une liqueur alcoolisée, et qu'elle s'était endormie au bout du trentième, laissant le pauvre malheureux déclamer à un balcon vide. En un temps record, elle apprit l'Escrime, et grimpa dans mon estime car elle était bonne élève et moi un bon professeur. Je lui appris la rapière et l'espadaon, et je ne pus comprendre comment un corps aussi léger et svelte pouvait attraper avec une telle facilité une épée bâtarde. Un jour où nous étions fatigués, je me permis de lui poser la question tout en la faisant promettre de ne pas laisser la colère l'emporter :
 - Je te demande pardon d'avance, que tes joues ne s'empourprent point de dédain ou d'incompréhension, mais je connais peu de femmes qui apprennent l'Escrime, et celles que je connaissais utilisais les Armes depuis leur enfance, ou alors n'étaient pas aussi élancées que toi. Pour quelle raison veux-tu apprendre à te battre ? A ton

âge et à ton statut, ce n'était pas raisonnable, j'irai jusqu'à dire que c'est laid venant d'une si belle femme que toi.

Alors Souffle d'Hiver me sourit, reprit son souffle et me dit :

- Quel grand sot tu fais ! Tu me dois de me protéger, mais pourtant tu connais désormais la Botanique, c'est un art de femme n'est-il pas ? Pour cette raison, je veux te protéger car tu es mon mari, et si un jour tu es désarmé face à un adversaire, je veux qu'il sache que la personne qui aime son ennemi se battra et le défendra corps et âme.

Les deux derniers jours, nous dûmes nous séparer. Les parents de Souffle d'Hiver avaient fait venir des tailleurs et des couturiers, ainsi qu'un cordonnier. De mon côté, j'envoyai un petit esclave quémander de l'argent à l'organisme neutre qui s'occupait des mes économies, car je voulais payer de ma main le costume dans lequel j'étais vêtu. N'étant pas féru de religion quand il s'agit de l'union, un prêtre vint me voir et m'expliqua ce qui allait se passer à la cérémonie de mariage. Je fis également venir des catalogues sur parchemin retraçant les plus belles alliances parmi les bijoutiers des alentours, et je finis par en choisir une qui me plaisait beaucoup.

Lorsque je fus prêt à me marier, ce jour-là j'avais de la fièvre et je tremblais. Les esclaves m'aidèrent à prendre mon bain matinal, un peu plus parfumé qu'à l'accoutumée. Ces effluves me donnaient encore plus la nausée, mais le médecin familial qui passait par là m'administra une bonne dose de soin, et une demi-heure après j'étais de nouveau d'aplomb, et en plus habillé pour me rendre à la chapelle. Heureusement que je n'étais pas seul, car l'apprenti du prêtre ainsi que les frères de Souffle d'Hiver m'accompagnaient, pour me tenir compagnie et m'expliquait encore toutes les démarches pour éviter de paraître vulgaire au pays. C'était des gens nobles, qui ne savaient pas manier l'épée, mais ils avaient une forte connaissance en politique et savaient tout ce qui se tramait lors de la guerre. Porté dans un chariot royal, j'arrivais à la chapelle où près d'une centaine de personnalités imminentes attendaient. Je me permis d'essayer de sourire à chacun d'entre eux et d'attendre à l'autel, quand Souffle d'Hiver arriva. Sa robe était magnifique, brodée de fils d'or, et elle portait une couronne de fleurs, de chacune des espèces qu'elle avait créés.

Lorsque l'alliance lui fut donnée et que nous échangeâmes ce premier baiser d'époux, nous pûmes repartir à une propriété que j'avais payée en majeure partie de mes économies, et les festivités durèrent sept jours et sept nuits. Nous fûmes alors heureux pendant près d'un an. Je l'aidais à planter son jardin, son potager et son verger. Nous voulûmes avoir des fruits parfaits, et du bon raisin pour faire du bon vin. Encore fragile, elle voulut attendre pour avoir un enfant, et je passais mon temps à refermer la porte aux messagers qui venaient taper à ma porte. Mais un jour, alors que je me levais, elle me dit qu'il fallait que je reparte à la guerre. Pas pour mon devoir, pas pour mon métier, mais parce qu'elle était fière que j'étais l'un des mercenaires les plus reconnus des Trois Royaumes, et qu'elle ne serait heureuse que quand je reviendrais m'occuper de ses plantes et d'elles alors que dehors grondait encore la terreur qu'inspirait mon nom. La sachant en parfaite sécurité, et rendu encore plus fort par l'amour réciproque que nous portions l'un à l'autre, je repris ma tunique de bataille et mon épée, et acceptais un nouveau contrat.

Si vous avez choisi de servir la Baronnie de Montchantant, en Reyport, rendez-vous au **59**.

Si vous avez choisi de servir la Baronnie du Téméraire, en Valnord, rendez-vous au **86**.

Si vous avez choisi de servir la Baronnie du Styx, en Etiak, rendez-vous au **13**.

81

Monseigneur, vous connaissez ma position et vous savez que j'ai servi les Dieux. L'histoire que je vais vous raconter remonte à pratiquement mes débuts, quelques temps après avoir décidé de devenir Mercenaire, j'ai suivi une formation dans les Montagnes du Sud-Cristal, afin de parfaire ma technique au bâton et à mains nues. Je dus pour cela monter dans un monastère, où vivent des moines reclus de l'urbanisme et de la civilisation, et qui vivent dans leur seule autarcie. Ces moines-ci savent canaliser leur énergie et continuer à perpétuer leur connaissance de leur corps, de leur esprit de leur âme. Selon eux, l'être humain atteint le premier tiers du stade de la perfection au moment où il réussit à ressentir en lui les liens entre son corps, son esprit et son âme. Alors à ce moment précis ils atteignent la Digne Connaissance, et sont capables d'accomplir des miracles, car ils peuvent tout aussi bien manipuler leur corps, que leur esprit ou leur âme.

Ces principes, j'ai eu du mal à les appréhender. Seuls pour moi comptaient les techniques de combat à mains nues, et c'était plus une question de volonté et d'entraînement physique que de réussir à m'accrocher aux murs ou de détruire des briques en argile enflammées. J'ai eu de nombreuses réprimandes, et plusieurs fois les supérieurs voulaient me renvoyer car je portais outrage à leur ordre, et les plus jeunes disciples ne manquaient pas de rappeler que j'apportais des fonds substantiels qui permettaient au monastère de se développer. Alors les plus grands maîtres ne firent que se renvoyer mon apprentissage l'un à l'autre, jusqu'à ce que je puisse obtenir le droit de m'entraîner avec le dernier maître, Chantemont. A vrai dire, au moment où j'appris où j'allais être remis au dernier des grands maîtres, rien ne portait d'importance pour moi, et je décidais de monter mon bagage et de m'apprêter à partir. Or, il était la soirée, et je devais attendre de partir au petit matin pour reprendre la route. Alors, quand Chantemont vient à moi, je le remerciai et lui dis que je me dispenserais de son enseignement. Il n'en parut pas outré, il dit simplement qu'il acceptait de m'apprendre à me battre à mains nues et qu'il n'essaierait pas de m'inculquer la foi et la connaissance des Dieux, ce à quoi je lui répondais que je m'en fichais. Il haussa des épaules, et fit apporter son repas dans ma chambre. Sans rien dire, nous continuions à "discuter en silence", je le regardais tandis qu'il mangeait, et comme si je devinais ses pensées, je lui envoyais des airs interrogateurs, et il y répondait, et vice versa, et ainsi de suite.

Finalement, au petit matin, j'acceptais l'enseignement de Chantemont. Celui-ci m'enseignait alors quelques techniques, comme la prise de l'ours, ou la serre de l'aigle. Je me mis donc à travailler, et ce durant un an, tous les jours, dans leur salle d'entraînement, je répétais coups après coups, si bien que j'atteignais vite le niveau des plus élevés. J'en vins alors à me pavaner auprès des Plus grands maîtres, mais

ceux-ci ne montraient ni réticence ni approbation. Chantemont m'apprit alors que ce que j'avais réussi à emmagasiner en un an, les disciples l'avaient appris en moins de six semaines. Dépité, je lui demandai alors comment ils allaient si vite. Ce à quoi il me répondit que je devais mieux écouter les contes, et il me raconta le conte de l'Aigle Chasseur qui avait sauvé la vie d'un montagnard, et celle du Pêcheur qui voulait attraper une truite de douze livres, et qui dut mener une lutte sans merci contre un ours. Je croyais que ces contes étaient inutiles, mais en les ressassant encore et toujours, je me mis à comprendre la quintessence de la philosophie, et ces connaissances me permirent de parfaire mes coups, parce que je compris mieux le sens des mots "sacrifice", "lutte", "volonté", et que ces mots qui résonnaient dans mon esprit résonnaient également dans mon âme et dans mon corps. Et je rattrapai vite le retard que j'avais accumulé.

Quelques années plus tard, je dus enseigner à quatre disciples mon art du combat. Le dernier d'entre eux se mit à ricaner quand je fis la comparaison entre la lame de l'épée et l'esprit aiguisé d'un homme. Sans sommation, je le renvoyais de chez moi avec littéralement un coup de pied au fondement, en lui répétant de ne jamais revenir ici. J'eus des problèmes avec son père, qui était un riche commerçant et qui était sur le point d'être anobli, mais je ne lui répondais que si une personne n'acceptait les préceptes du mot qui allie le corps, l'âme et l'esprit, alors cette personne n'avait pas à suivre mon enseignement qui descendait aussi bien de mon expérience que de mon séjour aux Montagnes de Sud-Cristal.

Mes trois élèves restants écoutèrent alors mes cours, et pendant un an je leur racontais des contes, et ils écoutèrent et apprirent sans manifestement la moindre désapprobation. Ce n'est qu'à l'issue de cette année qu'ils commencèrent à apprendre à manipuler les armes, les épées, les haches, les marteaux, la lance, le fouet, mais également le bâton et les mains nues. Et en l'espace de quelques temps, ils devinrent aussi bons que moi.

Rendez-vous au **7**.

82

Le baron mit à mon service quatre de ses soldats, ainsi qu'une monture et une médaille pour me permettre d'imposer le respect auprès de paysans qui se montreraient trop muets, et obtenir des témoignages par simple présentation de cet attrait qui leur rappelait qu'ils avaient affaire à un émissaire du porteur de la couronne de la terre qu'ils travaillaient. Je n'avais cependant aucunement besoin d'une telle attention, encore moins de celles d'avoir quatre spadassins suivre chacun de mes gestes.

Durant nombre de mes missions, je peux être accompagné, quand il s'agit de mener à la victoire une armée, ou de reprendre le camp où s'est déclarée une rébellion. Mais pour retrouver la femme d'un noble, je devais me défaire d'un bijoutier qui ne doit pas manier meilleure arme qu'une simple dague. Et même s'il était meilleur que moi à l'épée ou à la lance, et j'en doute, je devais m'annoncer en duel, fut-ce pour l'honneur de cracher sa dernière goutte de sang, plutôt que de s'opposer à une telle

escouade. Cependant, si l'on m'assigne quelques personnes pour m'assister, je sais que c'est pour reporter des informations, et me débarrasser de tels importuns n'est pas une bonne idée quant à ma solde, aussi acceptais-je qu'ils m'accompagnent, comme pour toute mission pour laquelle je travaille et quelque soit mon employeur. Arrivé à l'atelier du bijoutier, je remarquai qu'il vivait dans une bâtisse grande comme un manoir. Je proposais aux hommes de prendre un arrêt, tandis que je m'approchais du portail. Je tapais vigoureusement deux fois avec le lourd anneau qui pendait au battant, et un esclave vint ouvrir la fenêtre juste au-dessus. Je lui annonçais alors mon arrivée, et lui montrais la médaille qui me fut transmise, et aussitôt il me demanda d'attendre une minute, au bout de laquelle il parvint à descendre et m'ouvrir la porte. Les quatre individus voulurent franchir la porte, mais je me retournais et leur demandai de m'attendre, et de sonner l'assaut si je n'étais pas revenu après vingt minutes.

L'esclave m'amena au travers du vieux manoir qui était restauré avec paresse, quelques murs par-ci, un plafond par-là. A part une ou deux pièces, la plupart des salles étaient négligées, inhabitables. Nous traversâmes sans échanger de mot un petit parc mal entretenu, avec des plantes montantes et des lianes dangereusement pendues, et des racines qui me firent trébucher par deux fois, tandis que mon petit accompagnateur semblait connaître les dangers de cette jungle. Arrivé à une porte à double battant, il ouvrit sans frapper et s'éclipça discrètement.

La salle qui fut derrière était bien plus propre : on aurait dit que tous les objets de valeur encore intacts qui se trouvaient dans ce manoir avaient été déplacés ici. Très grande, elle abritait de nombreux meubles, des bureaux, des tables, des chaises et surtout des coussins disposés partout, l'ensemble étant très gai. Je vis alors un homme et une femme, et en cette dernière je reconnus immédiatement Fleur d'Oranger par les belles descriptions rêveuses qu'avait fait le baron de Rochedhiver mon employeur. Il est vrai qu'elle était une belle femme, et si j'avais été un homme de sentiment plus qu'un homme d'action, j'aurais succombé sous le charme également. Quant à l'homme, il était également beau, très jeune, et ses mains semblaient beaucoup trop fines pour sembler être celles d'un orpailleur. Il ne sembla point offusqué de me voir, mais ne m'offrit pas le thé. Il s'avança alors vers moi, ouvrit la bouche pour parler, puis finalement la referma et attendit que je commence. Voyant que je provoquais de la gêne, et ne voulant rester muet trop longtemps, je pris alors la parole.

- Monsieur Flèche d'Acclamation...

- Appelez-moi Flèche. Tout le monde m'appelle Flèche.

- Monsieur Flèche, donc, je suis au regret de vous annoncer que je viens quérir la présence de Dame Fleur d'Oranger. Son mari, le baron de Rochedhiver, se fait du souci pour elle. Je dois aussi vous dire que vous êtes assigné en justice pour enlèvement et séquestration d'une personne de haut rang.

- Monsieur le mercenaire, si je puis me permettre...

Si vous avez le mot-clé "Fleur" inscrit sur votre Feuille d'Aventure, rendez-vous au **11**. Sinon rendez-vous au **41**.

Honteux que la basse magie n'ait pu fonctionner contre cette simple porte, vous décidez de changer de plan et de passer outre cette insolente qui protège cette porte. Ignorant les Esprits follets, vous décidez d'invoquer cette fois-ci la puissance élémentaires des Démons de la Terre. Pendant l'espace de quelques secondes il ne se passe rien, mais tandis qu'une étrange aura bleue vous entoure, la Terre se met à se secouer puis des élémentaux de bien six mètres sortirent de terre, puis donnèrent des coups de poings à la porte. Soufflée, celle-ci s'écrasa quelques mètres derrière, écrasant la pauvre portière. Quand ils eurent fini leur forfait, les géants disparurent, et je puis rentrer dans l'enceinte, heureux de voir le corps sanguinolent de la pauvre femme qui voulut résister à mon assaut.

Quelques secondes après, d'autres femmes advinrent, et l'une d'entre elles, vêtue d'une cape brodée de fils d'or, ne portaient pas de capuche. Je reconnus alors Boucle Vanillée. Elle... elle était étrange. Quand je la vis, je ne pus deviner si elle était un homme ou une femme, car elle avait un visage hermaphrodite. Toujours est-il qu'elle était très belle, et que je pouvais comprendre si des hommes pouvaient se mettre à genoux devant elle pour lui implorer son amour. Mais si elle pouvait être belle, elle était très laide dans la colère.

- Qu'avez-vous fait ?

- La portière n'a pas voulu me laisser entrer.

- Et est-ce ainsi que vous rentrez ? Si vous ne pouvez fouler un sol sacré, vous en appelez aux forces profanes ? Blasphème.

- Il n'y a de blasphème qui tienne, femme idiote ! Je suis ici en mission pour chercher Rossignol que vous avez enlevée.

- Je ne l'ai pas enlevée, elle est venue de son gré. Et d'autre part... Hé bien soyez heureux, vous pouvez la ramener sans qu'elle ne vous en empêche, puisqu'elle est morte !

En disant ces derniers mots, elle désigna le corps disloqué de la pauvre portière.

- Vous... bougre d'ânesse ! Vous avez mis la fille d'un Baron aux portes de votre maudit monastère ?

- Dans mon monastère, toute femme a un rôle utile et qui ne dépend pas du titre de noblesse d'où elle provient. Ici, Rossignol a voulu devenir portière, je pense surtout pour regarder les personnes venir la chercher.

- Qu'attendez-vous pour en appeler au miracle ?

- Je m'y refuse.

- Alors je vais le faire.

Posant le genou à terre, je plongeais au fond de moi-même et commençais à circuler au fond de la Toile des Sentiments, et en sautant de Toile en Toile, mon âme parcourut jusqu'à la Toile des Âmes. Je retrouvais vite la trace dans la Toile de Rossignol. Elle était encore faible, mais vient juste de passer dans cette Toile. A-t-elle encore la force de se battre pour y revenir ? J'avais l'impression de la saisir, mais elle m'échappait, malgré le fait qu'elle ait la volonté de vouloir revenir : elle ne veut pas mourir. Vient alors une lumière argentée près de vous : c'est un Ange.

Immédiatement, il entra en pensée avec moi. "Veux-tu qu'elle vive ?" ; "Oui bien sûr,

lui répondis-je" ; "Alors elle vivra, mais jamais plus tu ne pourras mettre le pied sur un sol sacré, car c'est à cause de ce désir stupide qu'elle est morte. Acceptes-tu ?" "Bien, acceptez-vous". Et l'âme de Rossignol est extirpée du monde des âmes. Vous décidez alors de vous-même de revenir à la réalité.

Quand je revins à moi, Rossignol est réveillée mais continue à cracher du sang. Des prêtresses se tiennent près d'elle et la soignent de leur divine sorcellerie. Quant à Boucle Vanillée, elle me regardait d'un oeil noir.

- Qu'allez-vous faire ?*
- Revenir au manoir. Et dire ce qui s'est passé.*
- Ne revenez pas. Vous n'êtes pas le bienvenu ici.*

Sur ces derniers mots, je repartais, penaud et le dos bombé.

Notez le terme "Interdit de sol sacré" sur votre Feuille d'Aventure et rendez-vous au **12**.

84

Le doute rentrait alors en moi. Il s'y installa, et échauffa mon coeur. L'espace d'un instant, j'hésitais - chose étrange - entre l'hésitation et la certitude. Confronté à ce cercle vicieux, je laissais écouter mon coeur. Et je compris alors, qu'être mercenaire n'était pas être à la solde de l'argent ni de l'honneur, mais de ce qui était juste au fond de moi. J'aurais pu alors avoir des remords sur les vingt premières années de vie de mercenaire, mais je ne les avais pas, parce que je compris que durant toute cette période, mon coeur appartenait aux attentes de mes commanditaires. Je compris alors que jusque là, je modelais mon coeur pour accepter les désirs de mes commanditaires, et c'était la raison pour laquelle je n'avais pas douté jusque là. Mais il fut étrange de comprendre que mon premier doute survint après si longtemps, il est ironique de reconnaître que jusque là aucun adversaire que je devais terrasser n'avait tenté de discuter avec moi. Sans doute étaient-ils des hommes de combat, ou lors que je me battais en duel, ils étaient également des mercenaires persuadés du bien-fondé de leur oeuvre et ne voulait que croiser le fer avec moi.

Mais le doute qui subsistait alors en moi ce jour là me fit reconnaître une chose : j'accepterai le rôle de mercenaire, mais j'aurai moins de scrupules à refuser une offre qui me convienne pas, et je refuserai désormais les offres qui s'y opposent. Mais maintenant que j'ai signé mon contrat, allai-je laisser partir Flèche et Fleur d'Oranger ? Il restait toujours cette confrontation, mais je fus surpris dans la manière dont cela se déroulait, surpris et attristé.

Quand je repris mes esprits, il dut bien se passer quelques minutes, Fleur d'Oranger me fixait, mais son compagnon avait disparu. Il revint alors, en tenant dans ses mains un petit coffret de santal, et l'ouvrit. Dans le velours de ce coffret se trouvaient deux petites fioles transparentes, et Flèche en tendit une à son aimée.

- Qu'est-ce, questionnais-je ?*
- Vous ne devriez pas le savoir, répondit Flèche.*
- Si, coupa Fleur d'Oranger, mais elle but le contenu en même temps que Flèche. Il doit le savoir. Monsieur, si Flèche ne vous a rien dit, c'est qu'à l'instant où nous le*

dirions, vous aurez réagi pour nous en empêcher. Il est trop tard dorénavant. Nous avons consommé un poison que Flèche a demandé à son frère, Mistral. Mistral est un herboriste et un alchimiste, et il est passionné dans les drogues vertueuses. Ce sont des drogues qui permettent de contrôler le flux des âmes. Mais ils ne marchent que s'ils sont couplés avec des poisons, aussi nous avons bu en même temps que cette drogue vertueuse un virulent poison qui détruira le flux qui rattache nos corps et nos âmes.

- Ainsi nous mourrons, continua Flèche, et nos âmes resteront pour toujours dans les endroits les plus agréables, nous serons guidés sur des paradis.

- Mais...

- Je sais ce que vous pensez, reprit Fleur d'Oranger. Et si cette drogue ne marche pas ? Il n'en est rien. Nous ne voulons pas que vous soyez puni par mon mari. Et si nous prenons la fuite, nous serons sans cesse poursuivis, et séparés. C'est le seul moyen que nous avons trouvé, nous accrocher à la Toile des Âmes et continuer à vivre à l'abri des yeux de tous.

- Qu'en est-il de votre cycle karmique, rétorquai-je, car comme tu le sais Eau de Roche, plus important que la vie est le retour à la vie dans un nouveau corps.

- Ne vous inquiétez pas. Le cycle karmique fonctionne mais grâce au rattachement des âmes à leurs anciens corps. Et de toute façon, nos corps seront brûlés, moi pour mon esprit pervers et criminel, et empêché que je renaisse sur cette terre pour commettre d'autres crimes. Et Fleur d'Oranger, parce que son mari ne voudrait qu'en sa vie future elle n'appartienne à personne, pas plus à lui qu'une autre.

- Ne soyez pas triste, reprit Fleur d'Oranger. Nous sommes heureux, car vous êtes un homme qui accomplira votre destin, nous savons que vous avez le pouvoir de modifier l'avenir, car le destin des Trois Royaumes sera entre vos mains d'ici quelques années.

Tout en parlant, Flèche et Fleur d'Oranger s'allongèrent dans les coussins et s'y endormirent, fermèrent les yeux, pour toujours. Je fis appeler le petit esclave, qui visiblement avait été prévenu des agissements de son maître, et lui demanda d'aller quérir les quatre hommes qui attendaient dehors, et de leur dire d'aller chercher une carriole et de quoi y attacher les chevaux. Puis je pris soin de séparer ces deux corps. Il est étrange alors de repenser que Fleur d'Oranger n'avait pas tort, car aujourd'hui j'ai le sentiment que j'aurai une importance dans les Trois Royaumes.

Notez le mot-clé : Fleur Fanée sur votre Feuille d'Aventure.

Si le mot-clé "Transphalbien" est écrit sur votre Feuille d'Aventure, rendez-vous au **64**.

Si le mot-clé "Toile des Sentiments" est écrit sur votre Feuille d'Aventure, rendez-vous au **22**.

Sinon, rendez-vous au **35**.

85

Je suis revenu sur mes terres d'origine. Tout ce qui s'est passé, tout ce que j'ai vécu... je me suis mis à douter, à philosopher, à essayer de comprendre pourquoi j'avais choisi la voie de l'épée et la voie du sang. J'ai tout fait, sauf penser à chercher à vivre avec une femme. Quand j'y ai songé, je m'aperçois que j'avais vécu comme...

comme un vide finalement. J'ai réfléchi à pourquoi je suis devenu un mercenaire, pour une certaine liberté finalement, en réfléchissant pourquoi j'ai vécu et accepté d'offrir mon épée pour des causes qu'il me semblait juste, du moins à moi. J'ai voulu... prendre de la distance, tout en sachant que la menace de la guerre des Trois Royaumes faisait rage au-dessus de ma tête.

Rendez-vous au **2**.

86

Je me dirigeais hâtivement en Valnord, car c'est là qu'on m'avait confié une mission de toute urgence. Je n'avais pas eu trop vent des détails, mais j'avais deviné quels étaient sûrement les enjeux. Effectivement, la fille du Baron de Téméraire, Rossignol, devait se marier, au jeune Baron de Bougre-Forêt, et ainsi nouer une alliance décisive entre les deux Baronnie.

Téméraire est appelé ainsi car il fut un temps où la Baronnie avait été envahie par des contrées barbares. Menée à cinq soldats contre un, le Baron de Téméraire osa cependant ne pas se plier au joug de l'ennemi et lui tenir front, si bien qu'il les repoussa. Il avait cependant une forte connaissance dans la diplomatie et la stratégie, et il devait sa victoire à la psychologie du combat. Même les barbares eurent peur de cet homme. La légende (et sûrement la tradition, qui devait être véridique) veut que pendant trois ans les jeunes enfants destinés à devenir Baron suivent l'initiation de certains maîtres de guerre passés experts dans l'art de la diffamation et de la menace. Ils savaient faire peur aux gens dans les alentours et à provoquer le respect. C'est ainsi que Téméraire, bien que l'on connaisse désormais ses secrets militaires, reste tout de même craint, car il se peut que cette fois-ci la puissance militaire soit égale à celles des contrées voisines, et cette puissance multipliée par les effets de terreur soient fatale à quiconque voudrait s'approcher de ces Terres.

Finalement, la mission qui me fut confiée me parut étrangement familière, à croire que Rochedhiver gagnait à être connu par ce genre de situation : la fille aimée du Baron a disparu du manoir, et l'on fit également appel à mes services pour pouvoir la rechercher. L'enquête fut relativement brève : j'appris que la jeune adolescente en voie d'être femme avait sympathisé avec une prêtresse du nom de Boucle Vanillée, et que plus la Cérémonie approchait, plus elle demandait à la consulter. J'eus une description rapide de Boucle Vanillée, et en allant questionner les manants qui campent près du manoir, j'appris que deux femmes correspondant fortement à ce qu'on m'avait détaillé étaient passés par là en se dirigeant vers le monastère de Sol Garath. Sans attendre ni une ni deux, je me dirigeais vers cet endroit reclus et y tapait à la porte. Une fente s'y ouvrit, et une jeune femme vêtue d'un châle blanc qui lui couvrait les cheveux et le visage me regarda de haut en bas. Lorsqu'elle vit que j'étais à la solde du Baron, on m'ordonna de partir.

Si vous possédez le trait "Ecclésiaste", rendez-vous au **45**.

Si vous possédez le trait "Mystique des Arcanes Mineurs", rendez-vous au **30**.

Si vous ne possédez aucun de ces deux traits, rendez-vous au **93**.

- Comment va la famille du baron, rétorquez-vous sans essayer de trouver de plus plaisantes formules de politesse. Vous préférez garder les choses en main et paraître rustre, mais toujours sûr de vous.

- Comment cela, réplique votre interlocuteur interloqué ?

- Comment va sa descendance, en particulier son fils ? Si je me souviens bien, Vin de Chêne est âgé aujourd'hui de dix-sept ans. Il a acquis de nombreuses techniques de combat auprès des moines guerriers de l'Ordre de la Licorne, dont le temple principal se trouve à trois lieues à peine du manoir du baron.

- Je... je m'excuse votre Seigneurerie, je m'excuse de ma stupidité de cette question, mais je ne comprends pas où vous voulez en venir.

Vous voyez à son froncement de sourcil qu'il n'a effectivement pas compris, mais... quelque chose a changé en lui. Il est inquiet, il ne comprend pas pourquoi vous refusez son offre et pourquoi vous semblez différent en posant des questions tournant autour de la famille du Baron. D'un air décidé, vous vous tournez vers le beau parleur et continuez d'une voix calme et monocorde.

- Vin de Chêne est gradé de l'ordre de Chevalerie. Il a servi pendant deux ans chez les moines de la Licorne, et sait aussi bien user de la lance et de l'épée-scie que de ses pieds et ses mains, divinement mortels, qui brisent les os et les cous par la simple pression des doigts, à peine aussi fort que ne le ferait n'importe quel enfant qui aurait la moitié de son âge pour écraser une prune d'eau. J'ai eu également des dires dans le petit village en bas. Voyez-vous, les informations me parviennent, même si je suis isolé. J'ai appris qu'il a battu la campagne contre les bandits qui semaient le trouble sur les routes de la Terre des Oiseaux d'Opale. Il a commandé des escarmouches contre les nefes des pirates sanguinaires qui vinrent piller les côtes, et a remporté bataille sur bataille en ramenant les têtes des capitaines les plus effrayants, tout en guidant leurs bâtiments encore intacts rengorgeant de trésor de guerre et de tapisseries, que le Baron s'est immédiatement approprié comme trésor de guerre à son tour. Il a l'esprit d'un stratège, il sait sabrer et connaît l'escrime, et au besoin use de la hache ou de la masse d'armes. Son armure est faite d'or noir, le métal le plus puissant et le plus résistant qui ait été amené de faire. Combien cette armure a coûté au Baron son père ? Quinze mille, trente mille écus ? Sans compter sa croissance qui n'a sans doute pas terminé, et dont il doit faire attention en faisant des modifications biannuelles sur l'armure. Et ce n'est pas tout ! Il a suivi l'enseignement des dieux depuis qu'il est jeune. Il connaît l'ésotérisme et sait parler aux Dieux de la Guerre. Je ne parle pas de la Magie : il sait foudroyer ou brûler ses ennemis, et ses dards de glace et le poison sont ses armes les plus puissantes. Son habileté est légendaire, sa souplesse est digne des plus grands serpents - si je puis me permettre cette expression - il est doué de foi, d'intelligence, de sagesse. Il est un héros parmi un héros.

- Mais... votre Seigneurie, permettez-moi (l'homme pose un pied à genoux) de m'expliquer, dans mon ignorance profonde, le sens de vos propos.

- Mes propos, tonnez-vous, viennent au fait que Vin de Chêne ne participera pas à la guerre ! Le fils du baron, stratège des stratèges, escrimeurs des escrimeurs, mage des mages, prêtres des prêtres, pourra faire balancer le résultat de la guerre avec une pondération profonde, et guiderait le royaume d'Etiak à la victoire brillante et

singulière, et ce encore plus sûrement si tous les fils et toutes les filles des Barons, Comtes, Ducs d'Etiaik se réunissaient à leur tour pour mélanger leurs artifices et leurs connaissances. Ils gagneraient, vous comprenez ? Ils sont formés dans les meilleurs temples, les meilleures écoles, les meilleurs Tours d'Ivoire, les meilleurs Bibliothèques, les meilleures Cathédrales... A eux seuls, ils valent mille hommes au combat, ils peuvent réduire à néant par un simple coup de cimeterre ou de sceptre magique un régiment entier d'une armée... Mais je ne comprends pas pourquoi les nobles et aristocrates refusent encore d'envoyer leurs enfants au front.

- Votre Seigneurerie, balbutie le messenger en transpirant. Je... Je comprends votre ressentiment en tant que guerrier... si vous me permettez, de sang non noble. Mais cela fait partie des règles de la Chevalerie ! Depuis des millénaires les aristocrates les plus proches des Rois n'ont jamais porté l'épée autrement que pendant les cérémonies pour saluer les plus preux soldats et les centuriers les plus courageux et les plus méritants...

- Mais la guerre est faite pour être changée ! Les ennemis empoisonnent les fleuves, ils créent des secousses telluriques pour affaiblir les fondations, ils font appel aux forces maléfiques des morts-vivants pour agrandir leurs troupes, ils changent la disposition des régiments et font contraire aux lois de la guerre, ils modifient les écus pour faire croire qu'ils sont alliés, et cela à l'encontre de l'honneur et de l'héraldique, alors pourquoi les Rois justes et bons ne font pas de même et ne respectent pas la guerre ? Si vous connaissez bien votre Histoire, vous saurez qu'il y a deux cents ans, le roi Volderik a utilisé son char de guerre dans lequel il était protégé contre les lames, les boulets, le feu, la foudre, la magie psychique, contre tout, et il a participé à la guerre et sauvé ainsi la vie de plus de mille cinq cents de ses soldats ! Il n'avait pas besoin de son courage, et un millième du trésor qu'il a conquis a servi en réparation de son char invincible, ce qui équivaut exactement à la somme qu'il aurait dû déboursé s'il avait dû dédommager les familles des soldats qu'il aurait perdus s'il n'avait pas agi de la sorte ! Au final, il a quand même gardé mille cinq cents de ses soldats, et pas que des novices, des lanciers qualifiés, des cavaliers de guerre dont la formation a duré cinq ans, des archers qui ont travaillé les muscles de leurs épaules et de leur poignet toute leur vie durant, des magiciens qui ont sacrifié leur jeunesse à apprendre des sortilèges ! Alors ma question est : pourquoi n'envoie-t-on pas des enfants de nobles ? Ils sont suffisamment débrouillards et puissants pour renverser la couronne adverse. Et si jamais les ennemis les enlevaient réellement, que se passeraient-ils ? La rançon n'est guère élevée, ou s'ils les tuent, toutes les Baronniees alliées seront soumises au pacte du Sang et des Terres, et les attaqueront ! Il n'y a aucune raison pour que les enfants de nobles soient tués ou enlevés, et ils feraient des ravages chez leurs adversaires !

- Mais... qui vous dit que les enfants de nobles sont réellement aussi habiles que...

- Ne faites pas l'innocent, Messenger. J'ai appris qu'il y a trois mois, alors qu'il est descendu en ville incognito, Vin de Chêne s'est fait agressé par des malandrins qui n'ignoraient pas son identité demeurée secrète. Il a sorti deux poignards et en quelques secondes, selon les dires des gens qui étaient témoins, il leur a ôté la vie. Savez-vous qui lui a appris l'art de se battre avec deux couteaux, dans la tradition antique des Libellules Ardentes ?

- ...Oui, je l'ignore, mais...

- Non, vous ne l'ignorez pas. Je lui ai appris à se battre. Non seulement le Baron n'a pas déboursé un écu pour le faire, mais je l'ai fait parce qu'à l'époque je songeai qu'il

était juste pour ce brave Vin de Chêne. Vous savez pourquoi je l'ai fait ? Quand je suis revenu voir le Baron pour qu'il me donne la fin de mes honoraires, au moment de partir, j'ai eu le droit de visiter ses courtisanes. Quand je suis arrivé dans ma chambre pour me délasser, Vin de Chêne est venu et a chassé les deux courtisanes qui m'avaient été promises pour une journée et une nuit. Il avait la lueur dans les yeux. Il s'est écrié, comme un enfant de bas-quartier " Vous les avez tué ! Ping ! Un coup d'épée dans le cou ! Un autre coup dans l'aine ! Vous avez tranché cinq hommes d'une simple rotation ! Zooou ! " L'espace d'un instant, je n'ai pas vu le fils d'un noble, mais un enfant joyeux... et j'ai eu l'impression de me voir quand j'ai voulu être Mercenaire. Alors je lui ai appris cette technique, pas comme un maître, mais un frère, et quand il a su la maîtriser sans se blesser, en moins de cinq heures, alors il m'a dit "qu'importe ce que songerait mon père, mais je deviendrai un Héros de la Guerre moi aussi, car pour moi être un Héros ce n'est pas savoir se battre avec le fer, mais servir le fer pour sa bannière, et cela, le Baron et sa famille sont les mieux placés pour le faire". Et pendant un instant, j'ai imaginé que Vin de Chêne allait le faire... Mais je sais qu'il a dû se heurter à l'autorité parentale. Il n'a pas pu aller à la guerre.

- Monsieur Vin de Chêne, fils de notre baron, n'a jamais voulu faire la guerre.

- Me mentez-vous ? Que fait-il ?

- Il... Il aide les Stratèges. Mais, je me permets une objection, votre Seigneurie. A supposer que les enfants des nobles, les plus habiles, combattent, alors les nobles n'ont aucun intérêt à envoyer des soldats. Il n'y aura alors que des escarmouches et des échauffourées, et des morts, donc votre idée ne tient pas...

- Non c'est vrai. Mais en tant que Héros, et en tant que Mercenaire, un coeur de Mercenaire bat toujours pour la bannière qui lui a été affectée, que ce soit pour l'or ou pour le sang. Un fils de noble, s'il veut défendre sa bannière, est un Mercenaire comme un autre. Et si on refuse qu'il se batte, c'est son honneur que l'on macule et que l'on bafoue, de la même manière que l'on refuse de payer un Mercenaire qui a sauvé une patrie. Et je pense que la cruelle déception dont est victime un Mercenaire qui se bat pour ses idéaux que pour des richesses est encore pire.

Le messager ne trouve rien à dire de plus et garde le silence. Visiblement, vous lui avez bien montré que vous ne désirez pas servir la Baronnie des Oiseaux d'Opale. Si vous voulez maintenant lui demander congé, rendez-vous au **67**. Si vous préférez enchaîner votre argumentation sur vos honoraires, rendez-vous au **58**. Si vous préférez parler des cinq hommes que vous avez sauvés, rendez-vous au **27**.

88

En tant Ecclésiaste, je voulus tenter l'expérience de rentrer en communication avec l'arbre, ce que je n'avais jamais tenté de faire auparavant. Je ne voyais pas d'autres moyens, mais songeant qu'il n'y avait d'autres personnes qui pourraient le ressentir, je voulus converser avec la plante par la voix des Dieux. Et ce n'était pas une question de se sentir ridicule, mais celle de faire plaisir à Souffle d'Hiver.

Je me mis à plonger alors dans la Toile des Âmes directement, et trouvais la présence de la Plante parmi tant d'autres. Il n'était pas évident, car il y avait beaucoup de plantes à côté, mais elles paraissaient inertes. Je m'approchais de l'âme

de la plante, et étant dans le même plan, put converser avec elle.

- *Que fais-tu, pourquoi dépéris-tu de la sorte, lui demandais-je ?*
- *Parce que je sens la tristesse de ma maîtresse, son désarroi.*
- *Pour quelle raison ?*
- *Elle va se marier. Elle a peur de ne pas trouver d'hommes à aimer, et pour des raisons qui me sont inconnues, va se forcer à se marier à quelqu'un si jamais elle n'en trouve pas un à son goût tout de même.*
- *C'est parce que sa famille s'appauvrit, et doit laisser des terres pour payer des dettes.*
- *Que c'est triste... laisser des terres, comment pouvez-vous faire des transactions avec des terres ? Les terres appartiennent à tout le monde. Nous n'en avons jamais voulu aux humains de déterrer des plantes, si c'est pour construire des maisons ou des champs pour qu'ils se nourrissent. Mais l'appartenance de terre est quelque chose que je ne comprends pas.*
- *C'est vrai que c'est inutile. Mais la raison est là maintenant : Souffle d'Hiver est triste parce que tu dépéris. Elle t'aime beaucoup, pas parce que tu es une plante que l'on a ramenée d'une autre contrée, mais parce qu'elle te trouve belle.*
- *Je sais qu'elle m'aime. Mais elle est en désarroi parce qu'elle n'aura pas d'homme à aimer.*
- *Si je te sauve, alors elle m'aimera, parce que j'aurai fait quelque chose pour elle... pour moi. Tu comprends ? Nous pouvons nous sauver tous les trois, mais c'est à toi de choisir.*
- *Tu l'aimes vraiment ?*
- *Oui.*
- *Et elle t'aime, et elle m'aime. Le calcul est vite fait. Je vais me laisser soigner alors, il est inutile que tu agisses, je vais faire comme les autres plantes : me lover sur moi-même, du moins mon âme, me laisser vivre simplement. Prends soin d'elle.*

Sitôt dit, sitôt fait. La plante se tut, et je sentis comme une métamorphose au niveau physique. Je revins donc dans le plan physique, juste pour entendre les exclamations du public devant la plante qui reprenait la vie comme par miracle. Souffle d'Hiver regardait la plante d'un air émerveillé, puis se tourna vers moi. Je pris la parole.

- Tigresse m'a dit de prendre soin de toi.

Et je vis à son regard qu'elle sut que je disais la vérité. Elle pencha alors la tête avec douceur, me regardait comme sous un nouvel angle, puis se tourna vers l'assemblée.

Rendez-vous au **80**.

89

- Très bien, fit joyeusement Souffle d'Hiver. Que l'on vienne me faire venir quelques musiciens, je veux exécuter trois danses : une Barjette, une Limorinde, et un Pas-Vaste. Ce sont mes danses préférées, et j'espère que vous vous en porterez digne.

Si vous possédez le trait Artiste, rendez-vous au **71**.

Si vous possédez le trait Maître d'Armes particulier, rendez-vous au **28**.

Si vous ne possédez aucun de ces traits, rendez-vous au **79**.

- Sois maudit, dit-elle, tandis que vous la transpercez d'un coup d'épée. Astre Magnifique tombe mollement, et vous avez le temps de rengainer rapidement votre épée et de rattraper son corps presque inerte. Ses yeux vous contemplant d'une lumière étoilée.
- Vous... Vous avez tué une personne désarmée, combien en avez-vous ?
- Beaucoup... mais vous êtes la première que je regrette.
- Pourquoi avez-vous fait ça ? Vous avez l'honneur de l'escrimeur... Vous vous êtes battu sur un sol sacré...
- Le sol sacré je m'en moque. Quant à l'honneur de l'escrime, il y a longtemps que je l'ai perdu. Je ne sers que les causes qui me semblent juste à moi, je n'ai jamais pensé à être bon ou mauvais. Je ne sers pas forcément le plus démuné ou le plus malheureux, ni le plus riche ou le plus orgueilleux, mais seulement ceux qui ont des objectifs communs aux miens.
- N'avez-vous donc aucune notion de bien ou de mal ?
- Le bien et le mal ? Parlons-en. Je ne vous parle pas de tous ces actes, car pour certains ils sont persuadés du bien et d'autres savent qu'ils font le mal, et sans le savoir font le bien des autres. On songe à exterminer toute une race, c'est certes un génocide, mais si l'on tue les races de ceux qui violent les traités et maltraitent leurs enfants ? Ceux qui déclenchent les guerres contre les Rebelles, ne croient-ils pas justes ce qu'ils font ? On m'a raconté un conte un jour : un homme demanda à un autre de l'aider, il lui supplia de lui donner de l'or. L'autre qui avait gagné au jeu, lui confia alors une pièce d'or, mais le pauvre, qui vivait dans un quartier populaire, fut tabassé par ses concitoyens car ils étaient persuadés qu'il cachait d'autres richesses. Ils brûlèrent aussi sa mesure, et donnèrent la bastonnade à sa femme et ses enfants. Et cet homme était persuadé que l'homme à qui il avait réclamé de l'argent était un démon ! Et un autre qui se moqua d'un peuple d'arriérés, il leur offrit des armes pour tuer leurs ennemis ; et ce petit peuple, ne comprenant l'usage de cette arme, décida d'en faire une oeuvre d'art, et en fit l'offrande au peuple adverse, et un traité de paix fut signé !
- Ce ne sont que des contes pour enfant. Je vous parle de la réelle adversité, du bien et du mal...
- Mais c'est ce que je tente de vous expliquer. Pensez-vous mettre à mal en envahissant notre continent une fois l'Unique Royaume bâti ? Si cela se trouve, il sera encore plus fort, et vous serez alors envahi à votre tour une fois que l'on aura repoussé votre invasion. Personne ne sait de quoi demain sera fait, ni quelle sera l'influence du bien ou du mal, mais justement, cette notion du bien et du mal est limitée à la seule subjectivité de l'être humain. Un acte pourra paraître juste ou moins juste ; je préfère juste à croire à mes intérêts, et si mon intérêt est de servir un homme ou une femme, alors j'ignorerai le fait que ce soit juste ou injuste. Astre Magnifique sourit.
- Nous avons toujours crû que vous étiez un homme mauvais ou juste, ou alors au milieu. Je réalise maintenant que vous n'êtes pas au milieu, non, nous nous sommes trompés de dimension si nous devons positionner votre état. Vous changez perpétuellement, car vous choisissez votre voie uniquement par rapport à ce qu'il te plaît. C'est un acte à la fois égoïste et généreux... Qu'allez-vous faire de moi

maintenant ?

- Vous tuer, cela pourrait être un acte généreux en vous offrant une mort rapide et douce, ou égoïste parce que vous n'êtes pas mortellement blessée, bien que votre blessure soit loin d'être légère. Je pourrais vous sauver, mais si ça se trouve j'ai touché un organe vital, et vous aurez des problèmes toute votre vie durant, peut-être serez-vous paralysée ? Je ne sais pas quoi faire au juste, mais je pense que je laisserai votre vie aux mains de Cheval de Foudre.

Sur ces mots, vous appelez Cheval de Foudre, qui arrive une trentaine de secondes plus tard.

- Par tous les Dieux, cette femme...

- Elle est grièvement blessée, mais peut s'en sortir. Ou peut-être qu'elle mourra, dans quelques instants ou tandis qu'un médecin fera une tentative désespérée de la sauver. A toi de choisir ce qu'il faut faire. Ce n'est plus de mon recours. Tout ce que je demande maintenant... c'est de retrouver ces messagers et discuter de ce qu'ils veulent, bien que je sache parfaitement ce qu'ils vont me demander.

Rendez-vous au **38**.

91

En tant que haut Ecclésiaste, j'avais accès à ce qui me fut nommé "la Toile des Sentiments". Pour résumer à la manière dont on m'avait expliqué pédagogiquement, la Toile est une matrice de lin, celle-là même qui permet de fabriquer les vêtements les plus solides. Plus la matrice est serrée, et plus la toile est à la fois solide et ravissante. C'est par cette analogie que provient la "Toile des Sentiments". Lorsque je pénètre un lieu où les sentiments sont forts, comme un champ de bataille, où les chants de guerre résonnent dans les montagnes autant que dans l'écho des coeurs, ou dans une maison des plaisirs, où hommes et femmes s'adonnent aux lascifs plaisirs, où le sentiment est fort car les riches diplomates ou nobles peuvent s'offrir à la luxure alors que leurs fidèles épouses les pensent au labeur, alors je ressens en fermant les yeux comme un ensemble de sentiment, comme si mon coeur était serré dans un filet. Et plus le filet est serré, plus il m'est possible de ressentir cet ensemble de sentiments.

A dire vrai, je ne suis qu'un novice dans l'Art des Sensations et des sentiments. Les Miracles que l'on m'a appris en tant Ecclésiaste, furent ceux de détecter les mensonges, les pièges, et trouver les mots pour soigner ou influencer les gens. L'art primitif, voire bestial, des sensations, était donné aux chamans, ou aux Ecclésiastes au coeur impur qui aimaient se délecter en cachette des plaisirs d'autrui. Alors profane émérite de cet art, les sensations que je ressens ne sont qu'un écho lointain, et il faut qu'ils soient forts pour que je les ressente.

Je n'ai pas hésité un seul instant, le doute ne m'a pas pris, au moment précis où je me suis approché de l'endroit où Dame Fleur d'Oranger passait ses journées. A peine fus-je placé à quelques pas de son trône de coussins, que je sentis les sentiments accumulés durant ces cinq années. L'ennui, la sensation d'être abandonnée, la jalousie face au travail de son mari. Elle adorait le Baron, il l'aimait et elle le lui

rendait, mais c'était une femme qui devait partager son amour autant qu'elle le recevait, si ce n'est plus. Et voir le Baron quelques heures faisait d'elles un puits intarissable, qui inondait les plaines. Elle avait un trop d'amour, et pourtant la sensation ressentie dans la toile était dissipée, elle suivait les noeuds de lin, elle parcourait la matrice entière. Elle avait trouvé le moyen de se libérer de l'étreinte de la solitude conjugale qui lui pesait. Et cette libération était rongée, malade, elle était nourrie par la honte aux yeux de son mari aimant : l'adultère fut sa porte, son salut, et pourtant sa perte. Il n'était plus aucun doute qu'elle était partie avec Flèche, mais elle ne devait ni être bâillonnée, ni ligotée, elle ne devait pas porter de foulard sur les yeux.

Notez le mot-clé "Fleur" et "Toile des Sentiments" et rendez-vous au **82**.

92

En tant Ecclésiaste, je pensais que le moment était choisi pour pouvoir questionner les Dieux. Dans le niveau de spiritualité que j'avais atteint, il ne m'était pas possible d'atteindre les Dieux directement, mais je pouvais converser avec les Premiers Principes, qui étaient en quelque sorte leur messager le plus proche de mon niveau, les plus aptes à communiquer avec des gens de mon espèce. Cependant, il fallait que je ne me consacre pas entièrement à la prière, sinon quoi, si jamais Flèche était un traître et n'attendait que de frapper alors que j'étais au plus faible, il aurait trouvé en moi une cible parfaite. Cette nécessité de partager mon attention entre les Premiers Principes et mon environnement pouvait rendre la communication beaucoup plus ardue, beaucoup moins précise, un peu comme l'on essaie de suivre une discussion tandis que l'on prête l'oreille à la table voisine.

Rapidement je fus submergé par les Premiers Principes. Ils me demandèrent ce que je désirais, et virent immédiatement que je voulais voir si le coeur de Fleur d'Oranger avait été corrompu par la malice de Flèche. La réponse ne se fit pas attendre : Flèche n'avait pas corrompu le coeur de Fleur d'Oranger, il s'agissait même du contraire. Le coeur de Fleur d'Oranger était devenu clair, beaucoup plus sûr, et parallèlement, avait éclairci celui de Flèche. Je ne compris pas encore le sens de cette réponse, mais j'engageais immédiatement sur une seconde question : Flèche avait-il usé de sorcellerie pour modifier les souvenirs de Fleur d'Oranger ? Encore une fois la réponse me parvint : non, aucune Sorcellerie, seulement le coeur le plus pur et le plus noble. J'en vins alors à ma troisième question : Fleur d'Oranger ne ment pas ? La réponse vint d'elle-même encore plus vite : Non, elle ne te ment pas. Mais nous, Premiers Principes, avons une question à te poser : est-ce que tu ne te mens pas à toi ?

J'eus l'impression de me réveiller d'un rêve et de me retrouver sous l'eau, sans air, en étouffant. Les Premiers Principes vinrent à mon secours, et me firent replonger dans une stase catatonique. Là, je sus définitivement que mon corps ne répondait plus, et que j'étais à la merci de Flèche si jamais il voulait planter son poignard dans ma poitrine. Mais ce ne fut pas le cas. Les Premiers Principes continuèrent alors la conversation : ne trouves-tu pas étrange que tu viennes nous poser ce genre de

questions en ce moment ? Tu trouves réponse à tout, tu n'as pas besoin de nous pour mener ta vie, tu es toujours venu nous questionner quand il s'agissait de pister ta victime, ou pour offrir des soins miraculeux auprès de soldats que tu as jugé dignes d'être sauvé. Tu nous as toujours appelé avec égocentrisme, bien que nous sachions que ton coeur était voué à ton dieu, et c'est la raison pour laquelle tu n'as jamais accédé à la communication au-delà de nous, Premiers Principes. Mais aujourd'hui quelque chose a changé, tu nous fais confiance pour une question qui se pose quant à la spiritualité. Et sais-tu pourquoi ?

Parce que tu doutes.

Notez sur votre feuille d'Aventure "Seconds Principes".

Si vous possédez le trait Bon Fond, rendez-vous au **84**.

Si vous possédez le trait Mauvais Fond, rendez-vous au **3**.

Si vous êtes neutre, vous pourrez vous rendre à votre choix au **84** ou au **3**.

93

Je tentais avec (vains) efforts d'expliquer ma cause à la portière, mais celle-ci refusa le dialogue. Ces pourparlers durèrent dix minutes, au cours de laquelle j'allais des promesses aux mensonges, en lui demandant également de parler à une autre intermédiaire. Au fur et à mesure de cette discussion, je compris que j'allais gagner la manche. Finalement, je n'étais qu'un messenger qui voulait discuter, et rien d'autres (je jetais également mes armes au sol). Finalement, je vis au travers de la fente que la femme se retourna, comme pour écouter les paroles d'une personne située au derrière d'elle, puis finalement elle revint à moi.

- Vous êtes très fort, monseigneur. Boucle Vanillée désire vous adresser la parole. Sur ces mots, elle m'ouvrit la porte, et je pus rentrer dans l'enceinte. On me convia d'attendre Boucle Vanillée dans l'antichambre de la chapelle, chose que je fis avec attention.

Rendez-vous au **73**.

94

- Ma réponse est simple... je décide de ne servir aucun royaume.

Votre réponse a dû être mal interprétée, car pendant quelques secondes il y a un grand silence dans la pièce.

- Vous pouvez répéter, demande alors le premier des Messagers.

- Vous m'avez entendu. Je ne vais servir aucun Royaume... Je... je suis considéré comme étant un pion dans cette partie d'échecs. Certes un pion bien placé, et qui possède de nombreuses propriétés. Je n'ignore pas que vous êtes venu me voir, car vous me saviez capable de miracle. Vous me savez capable d'entraîner des hommes, et de les mener à la guerre, et moi-même de me défaire de nombreux régiments, et je le reconnais moi-même avec orgueil. Mais j'en ai assez de vivre de cette manière, reclus, avec la peur de tuer des gens. Je ne veux plus vivre pour les autres, mais

vivre pour moi-même. J'ai beaucoup trop d'incidence et mon choix pourra faire basculer la vie de milliers de gens, en bien ou en mal.

- Mais ce sont des choix faits par ces milliers de gens, s'exclament alors le second Messager. Quelque soit le choix que vous ferez, c'est le choix de tous et de tout un chacun... vous changerez l'avenir, comme n'importe lequel d'entre eux changera.

- Alors, j'ai fait mon choix non ? Je change l'avenir en n'acceptant pas de partir à la guerre. Je préfère rester sourd, sourd aux cris des soldats qui agonisent, et aux larmes des femmes et des enfants, sourds à l'incendie qui crépite et aux craquements du bois des navires de guerres qui échouent sur les écueils marins ou contre les montagnes. J'ai trouvé ma quiétude ici : j'ai trouvé de quoi vivre pendant des années dans le calme le plus absolu.

- Il faut que vous veniez.

Ce n'était pas le troisième messager qui avait parlé. C'était l'une des éminences grises. Il ôte alors sa cape, et les autres en font autant. Et vous remarquez alors que ce ne sont pas les éminences grises.

Devant vous se tiennent les Rois. Le Roi Patrick, le Roi Octave Jenkss et le Roi Antonin Gevils.

- Prenez une décision, implora le Roi Octave Jenkss. Nous sommes venus, et vous voyez, nous n'allons pas lever d'armes les uns contre les autres.

- Mais vous laisserez des milliers d'hommes le faire. Pourquoi est-ce que des milliers de gens payeraient pour vos petites disputes et votre envie d'extension ? En quoi vous sentirez-vous plus heureux en réduisant en esclavage des gens qui sont deux fois plus nombreux que ceux que vous dirigez ? Les hommes qui sont sous votre commandement sont-ils heureux maintenant ? Pourquoi déclarez-vous cette guerre stupide ? Pourquoi me demandez-vous d'y participer ? Vous avez faits vos choix, et par le choix de trois personnes, tranquillement assises dans leur trône, des millions de gens vont mourir, être blessés à vie, vont perdre des femmes, des enfants, des pères, des mères, des frères, des soeurs. J'ai tant perdu, si vous saviez ! Je suis las de vivre, mais je n'ai pas envie de me donner la mort. J'ai trop souffert, et aujourd'hui je dois me repentir en ressentant la douleur de tous ceux à qui j'ai donné une raison de me haïr. En l'honneur de ceux qui sont tombés devant moi, je dois encore souffrir, toujours, car je dois payer les crimes et les meurtres que j'ai commis.

- Si vous ne participez pas à cette guerre... Les Trois Royaumes risquent d'être réduits à néant.

Vous vous mettez à pleurer. Vous n'arrivez pas à empêcher ce torrent de larmes couler de vos yeux, tant vous n'arrivez pas à saisir l'incompréhension. Comment comprendre ces hommes ? Pourront-ils comprendre pourquoi vous pleurez tant, pourquoi vous êtes triste, et en quoi sont-ils tellement stupides ?

- Mais arrêtez cette guerre alors !

- C'est impossible, les tensions...

- Il est temps de changer les choses ! Ces hommes ne sont pas heureux, ils vous le font savoir ! Ils reportent leur haine vers les hommes d'un autre pays qu'ils ne connaissent même pas, uniquement parce qu'un millier d'années nous avons découpé notre continent en trois ! Mais pourtant nous parlons la même langue, nous avons tous le même nombre de pieds et de bras ! Une femme d'Etiak peut très bien concevoir un enfant avec un homme de Reypart, et puis pourquoi ne s'installeraient-

ils pas en Valnord ? Nous sommes nés égaux, et pourtant en faisant un seul pas nous pouvons changer de pays, nous pouvons nous faire haïr alors que nous n'avons rien fait à son voisin, et nous pouvons haïr notre voisin ! C'est un monde horrible, et je suis bien trop fatigué de vouloir le comprendre. J'ai rencontré des dizaines de personnes qui m'ont appris une seule chose : que j'ai été esclave d'une épée alors que je pensais la maîtriser. Aujourd'hui, je veux jeter mon épée, et enterrer mes souffrances.

Les trois Rois vous regardent avec une grande tristesse. Ils se regardent les uns les autres.

- Qu'allez-vous faire ? Signer un traité de paix ? Ou bien repartir chez vous ? Moi je vous propose une meilleure chose : entretuez-vous, et que le meilleur au combat à l'épée décide, comme moi j'ai décidé de rester à côté de cette politique car je suis le meilleur épéiste du continent. Oui, voilà, à moins que vous n'ayez pas le courage de représenter les millions de personnes que vous gouvernez. Moi... Moi je veux partir.

Vous sortez de la pièce. Eau de Roche vous attend dehors. Elle a pleuré, émue par le discours que vous avez tenu. Tendrement, vous la prenez par la taille et marchez. Vous marchez au même rythme, jusqu'au jardin, en silence, et vous vous mettez tous deux à sourire tandis qu'un petit vent frais secoue vos cheveux. Ho, que vous aurez aimé être un coup de vent capricieux, qui naît et qui meurt, et qui va là où bon lui semble ? Ferait-il rouler une pierre, ou déclencherait-il une avalanche ? Il n'a pas besoin de s'en soucier. Lentement, vous ralentissez, et Eau de Roche vous enlace dans ses petits bras. Vous arrivez à lire trois mots dans ses yeux, mais vous préférez les taire et les garder pour vous.

Moi aussi

Moi aussi, lui dites vous en silence, et vous caressez du bout de votre index calleux ses lèvres douces. Vous avez trouvé une nouvelle raison de vivre : la quiétude, la sérénité, la liberté d'être où vous voulez aller. Je suis libre, songez-vous, comme l'oiseau qui vole, comme l'enfant qui chante, comme l'homme qui chasse. Je suis comme un caillou qui roule le long de la pente, je suis comme le poisson aux fonds des mers, je suis libre ! Si je ferme les yeux, je peux imaginer des pyramides de verre, je peux vivre dans le pays de mes rêves. Quand je dors dans le soir, si j'ai peur, je pourrai me blottir dans ses bras. Elle aussi est libre, qu'importe ce que dira Cristal de Frêne sa mère, nous ferons ce que bon lui semble. Nous sommes libres. Elle est libre. Je suis libre. Je composerai un hymne à la liberté, et je le chanterai sur les routes, et les gens se souviendront de moi comme ce compositeur, et non comme un mercenaire sanguinaire. Ils sauront ce qu'est le doute, et ce qu'il installe. Ce n'est pas un malaise, mais la possibilité de réfléchir, et de devenir toujours meilleurs. Toujours meilleur.

Je suis libre.

Libre de choisir qui je suis, où je vais, ce qu'il me semble bon de faire.

Je suis l'étincelle dans un bois sec.

Je suis la pluie qui gorge les céréales.

*Je suis le soleil qui irradie.
Je suis un mot prononcé à l'oreille des amants.
Je suis le silence porté par les airs purs.*

*Je suis le vent des steppes.
Je suis la marée des océans.*